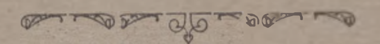
3e Année | N° 3 | Avril-Juillet 1926

LA REVUE DE POLOGNE

SOMMAIRE

PRIX DE LA LIVRAISON : **6 fr. — 8 zl.**



PARIS

Librairie Ancienne H. Champion
EDOUARD CHAMPION
5, Quai Malaquais, (VIe)

VARSOVIE

GEBETHNER & WOLFF
CRACOVIE — LUBLIN — LODZ — POZNA[Ń]
WILNO.

SOMMAIRES DES NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

HISTOIRE. — La Pologne, par Abel Mansuy. — Papes et Cardinaux dans la Rome moderne, par Carlo Prati.

DIVERS. — Babel, par Lucien Maury (A. Mansuy). — Comment avoir un franc stable. Condition essentielle de la Restauration financière, par Georges Bonnet.

ROMANS. — Son péché, par M. Ducard.

VOULEZ-VOUS être renseignés sur la Pologne, son histoire, sa littérature, son art, sa vie sociale et économique ?

VOULEZ-VOUS inversement vous tenir au courant de l'activité intellectuelle française, si riche et si diverse ?

VOULEZ-VOUS connaître avec précision les échanges littéraires et artistiques entre la France et la Pologne, si nombreux dans le passé et si actifs encore à l'heure présente ?

VOULEZ-VOUS favoriser l'amitié franco-polonaise ?

Abonnez-vous à la **Revue de Pologne**

LA REVUE DE POLOGNE est rédigée par des spécialistes.

LA REVUE DE POLOGNE est l'organe de liaison entre les intellectuels polonais et français.

Monsieur le Directeur et cher Confrère,

Puisque ce numéro de votre excellente revue parlera assez amplement de mes vues théoriques et que vous me demandez de lui fournir cependant un tribut personnel, pourquoi ne dirais-je pas, en quelques mots, à vos bienveillants lecteurs, les souvenirs qui me lient à la Pologne. J'en ai entendu parler de très bonne heure, en effet, et elle a tenu une place importante dans ma première éducation, à cette heure où l'esprit, malléable encore, reçoit des impressions qu'il retient avec ténacité pour toujours.

J'ai eu l'avantage d'avoir pour éducatrice, pendant les années de mon enfance, une Polonaise, de haute valeur intellectuelle et morale. Les parents de Mademoiselle O... appartenaient à l'aristocratie chevaleresque. Contraints de s'exiler après l'une des insurrections nationales, ces fugitifs s'étaient fixés en France, dans notre province de Champagne et leurs enfants avaient dû chercher à s'occuper pour vivre. Ainsi voyons-nous souffrir en ce moment les représentants de l'aristocratie moscovite, à son tour éprouvée par ces luttes des groupes sociaux, où la « classe » tend désormais à prendre le rôle de ralliement jadis tenu par la race, la nationalité ou la langue.

Mademoiselle O... avait donc accepté de vivre sous le toit de mes parents où elle trouvait un milieu sympathique à son pays et à sa religion ; elle assumait mon instruction et celle de ma sœur cadette. Son cœur chaleureux, ses impressions vives la mettaient en harmonie avec ses petits élèves ; car l'enfance vit surtout par le sentiment. Et puis elle nous entretenait du grand passé de la Pologne et nous révélait quelque chose de l'ample littérature polonophile qui florissait en France à cette époque. Un peu plus tard, je devais lire avec passion les romans, vraiment très vivants, que signait un certain Alexandre

de Lamothe (peut-être un pseudonyme), *Les Martyrs de la Sibérie* et d'autres épisodes où les souffrances de la Pologne étaient évoquées dans une lumière sinistre, très propre à frapper les imaginations novices.

Mademoiselle d'O... me mena également devant un vaste tableau alors exposé dans l'un de nos salons annuels. C'est une œuvre du grand peintre Matejko (je ne sais si j'orthographie bien son nom), toile qui est restée célèbre, je crois, car j'en ai lu, encore récemment, quelque chose. On y voyait des ambassadeurs moscovites venant humilier leur nation devant l'un des souverains polonais, à la suite de ses victoires de ce temps. — Commentée par la patriotique sympathie de Mademoiselle O... cette évocation pittoresque me laissa, vous le voyez, un inoubliable souvenir.

Je me souviens également d'une visite que je fis, en compagnie de mon éducatrice, chez la comtesse Zamojska qui vient de mourir récemment, dans un âge avancé, si je ne me trompe. Elle habitait alors un des anciens hôtels situés sur la berge méridionale de l'Ile Saint-Louis, au cœur du vieux Paris. Je savais la comtesse épouse d'un héros des guerres d'indépendance, ce qui l'auréolait de poésie à mes yeux, et elle hébergeait, lors de ses passages à Paris, Mgr Perraud, alors évêque d'Autun, plus tard cardinal et membre de l'Académie Française. Il avait été l'ami de mon père que j'ai perdu de bonne heure et m'accueillait toujours avec cordialité. Sorti de l'Ecole Normale dans la promotion célèbre des Taine, des About, des Sarcey, des Prévost-Paradol, il était entré dans la Congrégation de l'Oratoire et avait mis sa plume distinguée au service des nationalités catholiques opprimées, Irlande et Pologne surtout. Je vois encore Mademoiselle d'O... agenouillée et demandant au prélat sa bénédiction pour une infortunée Polonaise. Le cadre de sombres boiseries du XVII[e] siècle s'harmonisait bien avec la figure austère de l'évêque auquel ses traits ascétiques donnaient l'aspect d'un docteur du Moyen-Age, descendu de quelque vitrail.

Près de là, à l'autre extrémité de l'Ile Saint-Louis, se dresse le bel hôtel Lambert, avec ses peintures de Lebrun et ses précieux souvenirs artistiques de notre grand siècle. Il

était alors la résidence du vieux prince Czartoryski et de sa seconde femme, la fille aînée du duc de Nemours, lui-même second fils du roi Louis-Philippe. Ce ménage, quasi souverain, groupait et soutenait les Polonais de Paris. Transfiguré par la vénération de Mademoiselle O... le palais lointain (nous habitions les nouveaux quartiers de l'Ouest de Paris) m'apparaissait comme le sanctuaire de la charité et de la compassion, comme une sorte d'enclave polonaise dans le territoire français.

Mademoiselle O... entra en religion lorsqu'elle nous quitta Elle fit son noviciat à Auteuil, dans le beau couvent de l'Assomption, tout ceinturé de verdure. Elle était, ces années dernières, pourvue d'un office important dans un couvent italien de son ordre.

Mes études historiques m'ont ramené parfois vers la Pologne, et, dans un recueil de *Portraits de Femmes* que j'ai publié récemment — distraction de plus graves enquêtes, — se placent deux figures qui se rattachent à la patrie polonaise : la princesse Elise Radziwill, qu'aima le premier Empereur Allemand dans sa jeunesse ; et Marie de Nesselrode, née à Varsovie d'une mère Polonaise. Sous le nom de Mme Kalergis, celle-ci a joué un rôle politique et littéraire à Paris au milieu du siècle dernier. — Ces quelques lignes vous diront, Monsieur le Directeur, toute ma sympathie de longue date pour la Pologne, aujourd'hui ressuscitée et en marche vers un avenir digne de son passé glorieux. Je vous serre cordialement la main.

Paris, le 27 février 1926.

Ernest Seillière.

———*———

ERNEST SEILLIÈRE

et la

PHILOSOPHIE DE L'IMPÉRIALISME

Voici vingt-cinq ans que M. E. Seillière a entrepris, pour le plus grand bien des générations à venir, l'édification de sa philosophie de l'impérialisme, vaste et robuste construction théorique, où, année pour année, viennent s'ajouter de nouvelles assises. Le plan grandiose en apparaît clairement dès aujourd'hui, tant il est savamment articulé. Quant à l'élévation, il n'est pas prématuré de dire qu'elle sera imposante et couronnée dans un style fait pour pleinement satisfaire l'esprit.

Il est surprenant, et quelque peu décevant en vérité, qu'un effort aussi soutenu et des travaux aussi éclatants n'aient pu encore forcer l'attention universelle, j'entends de cette partie de l'univers qui s'intéresse aux idées et que préoccupent les destinées morales de notre espèce. La cause en est peut-être dans l'austérité de cette pensée virile, qui flatte si peu les dispositions affectives, plutôt féminines de l'âme moderne. Je serais tenté aussi de la chercher dans l'attitude discrète et le ton modéré d'un moraliste à qui répugnent les airs d'apôtre, et qui met une sorte de probité à ne pas capter les suffrages par la chaleur du verbe et les inflexions d'une voie séductrice. Sa doctrine, dans ce qu'elle a d'essentiel, est commandée par une profonde méfiance envers tout ce qui est élan, enthousiasme, inspiration, spontanéité. Il n'est pas venu pour attiser le feu et soulever les passions. Il semble plutôt qu'il se soit donné pour tâche de refréner les forces impatientes qui piaffent trop follement en

nous et autour de nous, et de répandre d'opportunes douches froides sur les esprits enflammés. Certes, s'il nous promettait quelque ivresse nouvelle, nous serions vite une légion à nous presser dans son sillon. Mais il nous propose une discipline, une méthode lente et réfléchie en vue d'une conquête assez lointaine. Alors le recrutement est plus laborieux, et plus difficile la constitution de l'armée capable d'instaurer sur le globe l'impérium incontesté de l'homme supérieur, c'est-à-dire rationnel dans ses moyens de domination et hautement moralisé.

Il est cependant urgent de créer quelques bataillons solides, résolus à tenir la campagne sur les points les plus menacés. Et qu'on ne se récrie pas à ce cliquetis d'armes, et qu'on ne feigne pas de s'irriter à ces mots d'impérialisme et de domination. Nous les définirons tout à l'heure selon l'esprit du chef qui, encore une fois, est tout équilibre et modération. Nul ne saurait nier que l'évolution de l'humanité moderne a, depuis cent cinquante ans surtout, pris une allure spasmodique fort inquiétante pour l'avenir prochain. A moins de consentir à la course à l'abîme, il est nécessaire de lui imprimer un mouvement plus régulier et une direction plus saine. Dès lors, n'est-il pas de notre devoir de lancer un appel pressant aux hommes de bonne volonté en tous pays, et d'abord dans les pays amis de la France, afin qu'ils viennent s'enrôler sous la bannière de l'impérialisme rationnel, pour la lutte méthodique contre les maux présents et la marche patiente vers l'ordre futur ?

Une trentaine d'ouvrages substantiels et lumineux, et d'ailleurs d'une lecture vraiment attrayante, n'ont pas suffi jusqu'ici pour conquérir à M. E. Seillière la vaste notoriété dont devrait jouir un homme de sa valeur. Cependant sa pensée est dès à présent agissante dans la vie française, quoique d'une manière diffuse et délicate à saisir. Je crois reconnaître les effets de sa doctrine chez plusieurs hommes d'action, et quelques esprits distingués se sont formellement déclarés ses disciples. Deux d'entre eux se sont faits les exégètes perspicaces de sa pensée théorique. Dès 1913, M. Louis Estève, auteur de plusieurs études psycho-pathologiques très appréciées, s'est franchement rallié à l'interprétation seillièrienne de l'expansion vitale dans son excellent livre : « Une nouvelle Psychologie de l'Impéria-

lisme ». Plus récemment, M. R. Gillouin a motivé son adhésion à l'essentiel de la morale fondée sur une conception impérialiste de la vie dans un volume paru en 1921, sous le titre : « Une nouvelle Philosophie de l'Histoire moderne et française ». Pour s'initier on s'adressera utilement à ses deux ouvrages, mais il ne faut pas craindre de réaliser au plus tôt le contact direct avec la pensée si vivace du grand historien et théoricien des idées et des passions de l'âge moderne, afin de recueillir sans tarder le bénéfice de ses suggestions morales. On pourra commencer par un quelconque de ses ouvrages critiques, car sa pensée directrice se dégage aisément et fortement de chacune de ses études, qu'il a d'ailleurs soin, le plus souvent, de faire précéder d'un résumé magistralement tracé des principaux points de doctrine.

I

Pessimisme psychologique et Optimisme pratique.

J'essaierai, dans les pages qui suivent, de faire saillir de l'étonnante variété de cette œuvre en perpétuelle croissance, les arêtes constructives qui en attestent à la fois l'unité, la solidité et la logique profonde. Seillière est un abstracteur puissant, mais il n'est pas un idéologue abstrait. Pour aboutir à la quintessence théorique de sa psychologie et de sa morale, il se garde bien d'échafauder un système *à priori. Il lui faut l'expérience* totale de notre espèce, autant qu'un effort individuel peut s'en faire dépositaire. La matière sur laquelle il travaille, c'est la vie dans ses innombrables manifestations, la vie humaine surtout, et de préférence explorée dans ses aspirations modernes. Le champ habituel de ses investigations psychologiques, c'est l'histoire des derniers siècles, et surtout des événements assez proches de nous pour que nous en subissions encore la répercussion. Et il ne s'en tient pas à un ordre unique de faits, soit politiques, ou sociaux, ou moraux, ou esthétiques. Il répand son inlassable curiosité sur toutes les routes où passe l'activité conquérante de l'homme. Et ce n'est pas là une attitude de dilettante, mais le parti pris d'une intelligence tendue vers

un but invariable et net. Cette heureuse diversité peut d'abord sembler fâcheuse aux spécialistes qui ont coutume de s'enfermer strictement dans leur discipline particulière . Mais les résultats convergeants d'une aussi multiple enquête en justifiant péremptoirement la surprenante ampleur. Peut-être serait-il indiqué toutefois que quelques chercheurs de moindre envergure et d'une puissance synthétique plus limitée, s'attachassent plus exclusivement à tel ordre de faits moraux, afin de vérifier en toute indépendance les impressionnantes conclusions du maître.

Instruit par le spectacle de l'histoire et par l'expérience de la vie quotidienne, M. E. Seillière s'est rallié de plus en plus délibérément à une conception pessimiste de la nature humaine, conception que les événements contemporains, si retentissants, n'ont pu que confirmer dans son esprit. Afin de donner plus d'autorité à ce pessimisme psychologique, il l'appuie volontiers sur l'enseignement de la Bible, avec lequel il se sent, à cet égard, en pleine conformité de doctrine. Il lui plaît aussi à emprunter à la pensée de quelques philosophes et moralistes anciens ou modernes un surcroît de prestige pour ses convictions intimes.

Toute vie, individuelle ou sociale, tend avec une âpreté souvent extrême, non seulement à sa propre conservation, mais à son maximum de puissance, toute expansion solidement établie assurant à l'individu et au groupe d'appréciables chances de vaincre dans la lutte vitale. C'est la première proposition fondamentale de la philosophie d'Ernest Seillière. Comme on le voit, elle n'a rien de particulièrement révélateur, et l'auteur ne se fait nullement gloire d'une découverte qui remonte à plusieurs siècles. Il a cependant le mérite de l'avoir une fois de plus formulée d'une façon tranchante, sans ménagements pour les esprits utopiques qui, froissés par la dureté de l'existence présente, se jettent avec une sorte d'effarement puéril dans le sein d'une rêverie follement optimiste ; rêverie où l'homme foncièrement innocent par nature, vit en compagnie de ses semblables, affranchi de la loi cruelle qui dans la société d'aujourd'hui met en concurrence tous ceux qui se pressent au « banquet de la vie ».

On voit déjà contre quelle doctrine capricieuse et quel dangereux groupe d'esprit la saine raison de notre moraliste s'insurge. Mais il s'agit d'abord de définir plus clairement le concept qui est à la base de sa philosophie de l'histoire. Cette tendance à l'expansion, qui fournit le principal ressort de toute activité humaine, de la plus commune comme de la plus élevée, est la passion primordiale de l'être. Aussi a-t-on depuis longtemps cherché à l'expliquer et à lui donner un nom. La psychologie chrétienne, si étonnemment clairvoyant, l'a nommé la *libido dominandi*, ou passion de dominer. L'abbé de Saint-Cyran la désignait comme esprit de principauté. Dans son traité de la Nature humaine, d'une si pénétrante psychologie, Thomas Hobbes ramenait lui aussi toute activité de l'homme à l'amour du pouvoir. Plus récemment, Frédéric Nietzsche créa un nouveau vocable heureusement frappé et qui obtint rapidement un cours universel, à savoir willezurmacht, ou volonté de puissance. Ernest Seillière , qui se considère comme un continuateur de ce dernier dans la partie la plus rationnelle de sa pensée, celle qui correspond à sa période de saine maturité placée sous l'invocation d'Apollon, n'a pourtant pas adopté cette expression et a préféré la remplacer par un seul mot plus facilement maniable. C'est le mot « impérialisme ». Il y a une douzaine d'années encore, ce terme ne présentait aucun inconvénient pour l'emploi philosophique. Malheureusement, et Seillière luimême le remarque dans une de ses dernières études, les passions exaspérées de ces dernières années lui ont communiqué une résonnance émotive qui risque de susciter de graves malentendus dans la discussion théorique. Aussi faut-il faire effort pour en écarter toute nuance sentimentale, susceptible de troubler nos facultés d'examen. On a pris l'habitude de s'accuser mutuellement d'impérialisme et de repousser pour sa part, avec indignation, tout reproche de ce genre. Qu'on se défende avec énergie, lorsqu'un adversaire vous impute à tort tel projet de conquête précise, ou lorsqu'il vous accuse d'employer contre lui des procédés injustes, rien de plus légitime. Mais pourquoi dire qu'on n'est pas impérialiste ! Autant dire qu'on est mort et enterré. Il est plus logique et aussi plus loyal de convenir avec l'homme de raison droite dont nous tentons en

ce moment de préciser la pensée, que tous sans exception, et depuis cet enfant gracieux qui vient de naître et qui cherche avidement le sein de sa mère, nous sommes voués par nature à la passion défensive et offensive de l'impérialisme. C'est là précisément la tache originelle infligée à la postérité d'Adam. C'est là la pierre d'achoppement et aussi la voie du salut, car toute morale appropriée à notre condition doit être fondée sur ce dogme. Il faut donc accepter sans révolte et sans détour cette première et fondamentale proposition de la philosophie de Seillière : L'impérialisme est essentiel à l'être vivant.

Or, dans sa lutte millénaire pour la suprématie terrestre ou pour sa simple conservation (selon que les circonstances lui commandent une attitude offensive ou défensive), l'homme de toute race et à tous les degrés de la civilisation a constamment éprouvé le besoin de s'appuyer sur une puissance surnaturelle et tutélaire spécialement attachée à sa fortune et dont il cherche à se concilier la faveur par tous les moyens jugés efficaces : prières, incantations, sacrifices de toutes sortes souvent très onéreux, puisque dans quelques cultes ils sont poussés jusqu'à l'immolation de la propre progéniture. Il est tout au moins vraisemblable que le sentiment religieux et la propension mystique n'ont eu primitivement d'autre source que la terreur de l'Inconnu au milieu d'un univers hostile, semé d'embûches mystérieuses. Rien de plus naturel chez l'homme sauvage, nouvellement éveillé à la vie consciente que ce recours à un pouvoir surhumain capable de le protéger et de l'appuyer dans la lutte vitale. Cette conception impérialiste de la genèse des religions peut froisser les âmes contemplatives ? L'histoire du peuple d'Israël et de Jéhovah ne semble pas faite cependant pour infirmer une pareille interprétation du fait religieux. Le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob est invoqué en toute occasion comme l'allié tout puissant du peuple élu, pour lui assurer la victoire sur des ennemis qui sont aussi les ennemis du vrai Dieu. La cause du peuple juif est la cause même du Dieu de l'Univers. Ce cas typique d'impérialisme mystique est sans doute d'une portée exceptionnelle du moins pour l'histoire de la civilisation occidentale. Mais il est loin d'être unique. Le même phénomène psychique, collectif ou individuel, s'est renouvelé

constamment et partout et jusque dans l'âge présent, où chacun peut avec un peu de perspicacité le constater, quoiqu'il ne soit pas toujours aisé de le reconnaître sous les formes atténuées et sournoises qu'il sait revêtir. C'est la grande originalité de Seillière et son incontestable supériorité que d'avoir orienté la philosophie de l'Histoire dans cette voie féconde et d'avoir su, grâce à une pénétration psychologique vraiment exceptionnelle, déceler le ferment impérialiste et mystique dans des régions de l'activité humaine où avant lui on ne s'était guère avisé de le chercher.

L'homme qui a la conviction de vivre en communion intime avec un être supérieur se sent miraculeusement soutenu dans son action vitale et singulièrement encouragé dans ses prétentions conquérantes. En d'autres termes, il se sent, grâce à une alliance défensive et offensive avec l'au-delà, investi d'un privilège qui l'autorise à étendre son pouvoir sur les créatures moins favorisées. Pour employer une expression chère à notre psychologue, l'impérialisme foncier de l'homme est tonifié par la certitude de l'alliance mystique. C'est en ces termes qu'on peut formuler la seconde et capitale proposition de la philosophie de Seillière.

Mais — et c'est ici que la morale prend sa revanche — le mysticisme coulant d'une source essentiellement irrationnelle, risque d'entraîner ses adeptes à des méthodes de conquête également irrationnelles et qui tournent à la confusion de l'orgueil fanatisé. Il est inutile de citer ici des exemples. L'Histoire en fournit à profusion à quiconque veut bien s'inspirer de ses impérieuses leçons. Faut-il conclure que tout mysticisme est mauvais et que nous devons faire effort pour éliminer de plus en plus complètement de notre vie morale cet agent suspect ? Il semble bien qu'on ait assez souvent imputé à Seillière cette solution radicale, puisqu'il s'est trouvé plusieurs moralistes pour défendre contre lui le mysticisme et sa valeur éminente dans l'œuvre de civilisation et de moralisation. Oui, leur répond Seillière, le mysticisme peut effectivement jouer un rôle très utile aux époques de dépression et de découragement, en fournissant à l'homme un tonique puissant capable de stimuler son effort et de ranimer sa foi dans ses destinées supérieures.

Mais il ne semble pas que les individus et les collectivités à penchants mystiques sachent le plus souvent faire un usage modéré de ce redoutable stimulant, à moins d'être au préalable éclairés sur ses effets délétères par l'expérience, ou soumis au contrôle de la raison, elle-même définie comme l'expérience synthétisée de l'espèce. En conséquence Seillière recommande une honnête dose de mysticisme à condition de s'astreindre dans son emploi à une discipline rationnelle.

Ainsi au mysticisme tonifiant et exaltant, Seillière oppose et préfère la raison directrice et modératrice. Ses deux termes sont constamment mis en balance dans ses jugements historiques, et il importe de s'entendre parfaitement sur leur signification.

Nous avons vu qu'il faut entendre par mysticisme le recours à une puissance métaphysique comme à une réserve inépuisable d'énergie conquérante. Or, ce recours prend des formes multiples selon l'image ou la conception qu'on se fait de la divinité protectrice. Pour les besoins de son enquête sur l'âme moderne, Seillière assimile aux états mystiques ainsi définis tous les états affectifs, c'est-à-dire d'essence irrationnelle, dont l'homme peut se croire fondé de tirer un privilège favorable à ses visées impérialistes. Tout ce qui est enthousiasme, élan spontané, ivresse créatrice, inspiration, éveille chez l'homme qui est agité de ses passions le sentiment de participer d'une force qui dépasse de beaucoup son énergie individuelle. Fidèle à sa nature, il y puise presque infailliblement une leçon d'orgueil, et il est tenté de se livrer sans frein aux suggestions de sa volonté de puissance décuplée par la conviction flatteuse qu'il est l'instrument d'élection d'un pouvoir mystérieux — transcendant, immanent, cosmique, peu importe — pour la réalisation ici-bas d'un plan providentiel. C'est l'explication suffisante de la plupart des vocations messianiques qui ont foisonné de tout temps et jusqu'à l'heure où nous vivons.

Or, toute la doctrine morale de Seillière tend obstinément à déprécier ses états d'exaltation et à nous les rendre suspects, soit qu'il leur attribue une origine trouble et inférieure, ou une nature franchement morbide. Tous émanent de cette région obscure de l'être que la philosophie moderne appelle la subcons-

cience, région encore peu explorée, mais dont on peut néanmoins affirmer avec quelque vraisemblance qu'elle est le théâtre de nos facultés instinctives, agents virulents de tous nos désordres mentaux et moraux. Ce qui s'élabore dans ce fond trouble de l'âme est toujours de qualité inférieure, et la dangereuse erreur du mystique est précisément d'en surestimer la valeur, jusqu'à y voir l'effet d'une révélation surnaturelle. Les suggestions de la subconscience doivent donc être accueillies avec une extrême réserve et placées sous le contrôle des facultés supérieures, opérant au grand jour de la conscience claire et sur des données vérifiables et logiquement classées.

La faculté supérieure de l'homme, celle qui doit régir et ordonner les mouvements spontanés de notre vie psychique, s'appelle raison. Mais il convient de ne pas s'illusionner sur l'efficacité de ce vocable prestigieux, auquel une certaine école philosophique a imprudemment accordé une vertu presque magique. Seillière ne partage pas l'idée cartésienne de la Raison innée, parfaite par définition et presque infaillible, concept mystique lui aussi, qui aux jours de la Révolution devait engendrer la très irrationnelle déesse Raison. L'homme primitif ne possède qu'en germe cette haute et enviable faculté, qui a besoin, pour arriver à une maturité relative de toute l'expérience accumulée et synthétisée de l'espèce. Aussi ses arrêts ne sont-ils jamais définitifs. De nouvelles expériences peuvent en amener incessamment la révision. Pourtant dans le stade d'évolution où nous sommes parvenus, la raison ainsi définie est capable d'exercer une action modératrice et prévoyante. Elle peut et elle doit s'asservir les forces tumultueuses et irrationnelles qui s'agitent dans le sein de l'humanité, afin de les utiliser au mieux de ses conquêtes légitimes. A l'impérialisme mystique, vacillant et excessif dans les buts qu'il se propose et follement imprudent dans ses procédés de conquête, il faut substituer un impérialisme rationnel, clairvoyant dans le choix de ses objectifs, et sagement calculateur dans l'emploi de ses moyens tactiques.

Est-ce à dire que l'empire du monde appartiendra à celui qui, fort de la conviction mystique d'une alliance surhumaine, joindra à l'ambition la plus obstinée, la plus grande somme d'expé-

rience pratique et une intelligence calculatrice souple jusqu'à la ruse ? C'est ce qu'un esprit cynique pourrait être tenté de déduire du système moral que nous venons d'exposer un peu sèchement et dans ses contours bruts. Mais toutes les précautions sont prises et bien prises contre une aussi audacieuse interprétation de la philosophie impérialiste, dictée par une des consciences les mieux éclairées du temps présent. La haute probité morale qu'on respire à chaque page de cette vaste enquête sur l'âme moderne ne laisse subsister aucune équivoque. Le cynisme est incompatible avec la raison éduquée par des siècles d'expérience, et une morale sainement utilitariste se tourne fatalement contre l'égoïsme des méchants. Elle tend même nécessairement à développer les germes d'altruisme qui existent dans la nature humaine en dépit de son impérialisme foncier, car elle ne peut manquer de conseiller à ceux qui aspirent à un pouvoir durable d'opportunes restrictions à leurs appétits de conquêtes et une sage subordination de leurs intérêts à l'intérêt supérieur de la communauté dont ils font partie.

On voit, comment le pessimisme psychologique de Seillière, tout en coupant les racines à la rêverie utopiste d'un paradis terrestre prochain, se résout néanmoins en un optimisme pratique plein d'encourageantes promesses pour l'avenir. Avenir lointain, hâtons-nous de le proclamer, mais que l'humanité en marche peut envisager avec confiance si elle prend le parti de remettre le gouvernement de ses instincts primordiaux à la raison calculatrice de mieux en mieux éclairée par l'expérience vitale.

(A suivre.) L. RUDRAUF.

LE PRINCE A.-C. CZARTORYSKI

et la Renaissance du Théâtre national en Pologne

AU XVIIIe SIECLE

(Fin)

SOMMAIRE

II. — *Etude comparative des modèles français et des comédies polonaises. — Regnard et « Le Joueur ». Les Menechmes ». — « Le Distrait ». — Regnard et la Pologne. — Destouches et son système dramatique. — Le « Glorieux » et ses adaptations. —* La *« Fausse Agnès » chez Czartoryski, chez Bielawski et chez Niemcewicz. — Autres traductions des pièces de Destouches. — « Le Café », adaptation de Molière et de Somaize. — La critique littéraire et la critique de mœurs portées à la scène. — Le point de vue réformateur et patriotique. — Oraczewski et « Les Jeux de société ». — « Le Cabriolet orange », comédie de Czartoryski. — « La Demoiselle à marier » et l'imitation de la comédie anglaise. La Renaissance nationale, idée directrice de la Renaissance littéraire.*

II. — ETUDE COMPARATIVE DES COMEDIES POLONAISES ET DE LEURS MODÈLES FRANÇAIS

Commençons notre analyse par *Le Joueur*. La traduction très proche de la pièce originale et presque littérale, sauf quelques détails intercalés dans le texte polonais. Nous ne pouvons entreprendre un examen de l'œuvre de Regnard, et nos études

ne pourraient pas différer beaucoup des résultats atteints par la critique française (1). Rappelons seulement en quelques phrases sur quoi consiste l'art de Regnard. Il emprunte à diverses sources : à Molière dont il est le successeur le plus célèbre, à la farce et à la comédie italienne, à la comédie latine qu'il francise à merveille. L'intrigue principale dans ses pièces n'offre qu'un intérêt fort relatif. Ce qui fait leur charme, c'est le jeu des acteurs pour qui il crée des situations « ad hoc ». L'unité de l'action, et l'intérêt dramatique sont le moindre de ses soucis. Le prétexte donné, il écrit la comédie pour y placer un grand nombre d'épisodes comiques, de scènes secondaires et de hors-d'œuvres. Tout cela nous amuse excessivement encore aujourd'hui. *Le Joueur* que nous allons examiner dans le texte polonais est une comédie qui est à mi-chemin de la comédie de caractère.

Que va faire Czartoryski de la pièce originale ? Il n'a pas une goutte de sang poétique, pas la moindre notion de la transposition des nuances poétiques d'une langue à l'autre. Il n'est pas capable de sentir les éléments artistiques de la pièce française. Il a non seulement abaissé le vol léger et harmonieux de la pièce française ; il a étouffé tout l'élan poétique ; il nous rend une sorte de hachis stylistique. L'action est transportée de Paris à Varsovie ; les noms des personnages sont polonisés : Géronte devient Staruszkiewicz, la comtesse, Skarbnikowa, le marquis, l'Oberzt-Leitnant Pędziwicher (2) ; Toutabas, Oszuszłowicz. Le caractère du pays et de mœurs, la couleur locale transforme superficiellement les personnages. En outre, elle inspire nom-

(1) Signalons seulement pour notre part que l'*Illusion comique* de P. Corneille a été largement utilisée par Regnard pour le plan du *Joueur ;* les lignes principales de l'action coïncident souvent. Le Marquis de Regnard et le Matamore de Corneille témoignent aussi nettement de l'emprunt. On trouve chez Regnard un sentiment très délicat de la nature et des descriptions charmantes de paysages, par quoi il est unique au grand siècle, auquel il appartient. Ce n'est donc pas comme on le va répétant J.-J. Rousseau qui fut le premier à sentir la nature. Pour être un peu maniérées, les descriptions de Regnard sont belles. Cet artiste est de la famille de Benvenuto Cellini.

(2) Littéralement le *Lieutenant-Colonel Court-après-le-Vent.*

bre de traits dispersés çà et là. Aux premières scènes, Hector, le valet du Joueur, invective, à la mode de Figaro, son maître qu'il attend du soir au matin.

Le Pamfil de Czartoryski maudit aussi son maître, mais plus gentiment, et son cerveau est plein de rêvasseries à la polonaise. Il désire servir un curé de campagne pour violer sa cave. Il se voit dans les fonctions publiques les plus considérables, dans le commerce et l'industrie, pour remplir facilement sa poche et augmenter son bien. Voici le flot de cette rêverie : « Je pourrais habiter une année Varsovie, me mettre au jeu d'échecs et au milieu des intrigues. Je pourrais alors insinuer aux gentilshommes divers projets, leur prêter des sommes d'argent, leur recommander toujours des nièces et, par conséquent mon avancement pourrait être sûr. Me voilà dans les fonctions publiques ; une fois que je les aurai, je pourrai traire suffisamment notre chère mère Patrie, puisqu'elle n'est la maîtresse que de la fortune viagère de ses enfants. Me voilà Monsieur. Monsieur Pamfil est recherché partout. Personne ne peut se passer de lui. Sa réputation se répand. Si l'on a besoin de mettre quelqu'un à la tête des affaires d'Etat, ou des affaires étrangères, on demande partout à Pamfil. Voilà comment il faudrait se conduire. Il n'y a rien d'impossible ; beaucoup ont pris ce chemin nu-pieds et, maintenant ils se pavanent avec des habits de velours. » Ainsi sans doute on devenait jadis magistrat et fonctionnaire, en Pologne comme dans d'autres pays. Mais laissons l'administration ; voyons le goût et le bon ton qu'impose partout à la société polie l'influence des femmes civilisées et instruites. Sur ce point le goût de Czartoryski ressemble à celui de Somaize, le législateur des *Précieuses*. Il se rend très bien compte des manières grossières et sauvages de notre société de ce temps qui, à cet égard, ne diffère pas de la société française de la fin du XVIe siècle, avant l'hôtel de Rambouillet. Par la bouche d'un de ses personnages féminins, Czartoryski formule un jugement général sur la femme polonaise. — « C'est vrai que les femmes sont ici coupables — raisonne Régine — tandis qu'elles pourraient être plus estimées si elles se respectaient elles-mêmes. Si leurs faveurs avaient été la récompense de la politesse, de l'honnêteté et du courage, nous aurions eu en

Pologne moins de fripons rustres, de lâches et d'imposteurs. Elles seules peuvent contribuer à la renaissance des siècles chevaleresques, bien qu'il ne soit aujourd'hui à la mode d'estimer ni le polonais, ni rien qui touche à la Pologne, bien que beaucoup de dames prétendent que le Polonais ne sait ni aimer, ni courtiser les dames. Malgré cette opinion, le Polonais est né capable de tout ; il faut seulement l'encourager ; à qui donc appartient-il de ranimer et de subjuguer leurs cœurs, si ce n'est pas à nous, femmes. »

Laissons du reste cette idée de l'éducation des héros par les femmes et passons au détail historique. Il n'est qu'unique et concerne notre corruption intérieure, et les trahisons politiques de nos ancêtres. Le lieutenant-colonel, caricature de l'officier polonais de ce temps, peint toutes les bonnes qualités d'un rival en amour et relève à la fin son plus grand mérite : « Voilà le comparse, voilà le citoyen zélé qui mesure son amour de la Patrie au prix qu'il la vend. » Il faut savoir que la comédie a été traduite au temps où l'on vendait pour la première fois notre patrie.

Une seconde comédie de Regnard, *les Ménechmes*, a été adaptée par le prince en polonais sous le titre « Bliźnięta ». Regnard a emprunté la conception de cette pièce à Plaute. La technique est toute pareille à celle du *Joueur*. C'est la meilleure pièce de Regnard, qui a senti lui-même sa valeur en la dédiant à Boileau pour se faire le disciple fidèle de Molière. Dans la pièce traduite, la couleur locale et l'ajustement aux circonstances polonaises ne diffèrent guère de ce que nous venons de voir dans la comédie précédente. Chez Regnard l'action se passe à Paris, sur la place publique, où arrive par la poste de Flandre le chevalier Ménechme, après avoir quitté sans permission son régiment. Notre « Rotmistvz » vient de Cracovie. Chez Regnard, l'échange fortuit des valises a eu lieu au relais ; Czartoryski le place au cours du voyage en voiture. Le chevalier Ménechme est originaire de Péronne, le nôtre est de la province de Cracovie. Ménechme sert dans un régiment. Notre « Rotmiskr » appartient à un « chovągreio » (escadron) où il paraît seulement pour recevoir sa solde, comme c'était alors l'habi-

tude et la tradition en Pologne. D'autres différences sont en grande partie stylistiques.

Figlacki (Valentin) raconte à Kramski (à M. Coguelet) comment le cerveau de son maître a été ébranlé : « A qui la faute ? Monsieur a voulu regarder la guerre contre les Turcs. Il se tenait debout auprès d'une batterie d'où trois mille canons tiraient sans discontinuer. »

Dans Regnard, Valentin dit la même chose :

Comment
On l'a mis à la guerre, en une batterie
D'où le canon tirait avec tant de furie,
Qu'il s'est fait dans sa tête une commotion...

Le point le plus caractéristique se trouve au quatrième acte. La traduction s'y écarte du texte français et Czartoryski introduit, au lieu de la scène avec le marquis fanfaron, une scène nouvelle de son propre crû. Dans la scène française, le marquis demande à Ménechme de lui rendre cent louis qu'il lui a prêtés. C'est un qui-pro-quo, car Ménechme venu de campagne, voit le marquis pour la première fois. Le marquis irrité tire son épée et va se précipiter sur le campagnard. Dans une telle alternative, Ménechme consent à payer cette somme pour se débarrasser de l'aventurier. Si la scène française est remplacée par une scène pleine de couleur locale, c'est que Czartoryski n'a pas été en état de retrouver parmi les types polonais rien qui corresponde précisément au type célèbre du marquis à cerveau léger du théâtre français. D'autre part, connaissant les types militaires de notre armée, alors si avilie, il a voulu rafraîchir l'atmosphère de ses pièces en y plaçant ces vagabonds militaires et parasites publics, colonel, capitaine et leurs camarades. Voici le début de cette scène.

« Ménechme, Figlacki, deux Circassiens un peu ivres avec des sabres sous leurs bras. Le joueur de mandore joue et chante. Le Circassien crie :

Ho drgi, drga, ho, ha !

Ménechme (dans un grand embarras). — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Figlacki. — Diantre ! Dieu le sait ! on a affaire à des ivrognes !

Menechme. — Eh ! que faire ? Ecartons-nous devant eux. Prenons un autre chemin !

Un des Circassiens leur coupe le chemin en criant : Gare ! Prenez garde ! Messieurs ! Gare, hé, là-bas !

Le premier Circassien. — Halte ! Qui va là ?

Ménechme. — Votre vrai serviteur, Messieurs, je vais dormir. Mes chers Messieurs, je vais dormir.

Le premier Circassien. — Oui ! parbleu ! tu cherches à nous provoquer !

Ménechme. — Pas du tout ! Pas du tout ! Excusez-moi, Messieurs.

Cet échantillon du dialogue nous suffit pour nous rendre compte de sa valeur totale. L'intérêt de la scène consiste en ce que notre Ménechme est obligé par ces vagabonds à leur donner 20 zloty rouges pour se débarrasser d'eux. Quant à l'effet esthétique, la scène introduite gâte l'impression d'harmonie de l'ensemble.

Après avoir examiné les lignes générales du rapprochement entre deux pièces originales et leur traduction, nous devons maintenant recueillir les détails historiques qui les concernent (1). Sur la scène du théâtre de Varsovie *Le Joueur* a jouit longtemps d'un grand succès. Je note les dates bien connues d'après la brochure de Mitzler citée plus haut :

Le 8 janvier 1775 : « La Comédie polonaise : *Le Joueur*. Cette comédie a été déjà très souvent représentée au milieu des applaudissements excessifs, non seulement à cause de la traduction qui est très bonne et de l'application parfaite aux coutumes polonaises, mais parce que les rôles ont été joués très bien. »

Le 19 février 1775 : « La Comédie polonaise : *Le Joueur*. Cette comédie, bien qu'elle soit une traduction, peut être considérée comme une pièce originale, tellement elle est bien appli

(1) Il y a deux éditions du *Joueur*, anonymes l'une et l'autre, de 1774 et 1775. L'unique édition des *Menechmes* est de 1775.

quée aux coutumes polonaises. Avec de nombreux rappels, elle a reçu des applaudissements extraordinaires. »

La pièce a été jouée par la suite encore très souvent : le 29 janvier 1775, le 18 mars, le 30 avril, le 24 mai, le 17 juin, le 27 novembre, le 11 décembre 1775, puis le 10 janvier, le 13 février, le 12 mars 1776.

En outre, nous lisons que l'analyse perspicace du *Joueur* par un auteur inconnu, dans l'Almanach de théâtre en 1780 : « *Le Joueur*, comédie. Chacun y remarque facilement l'intention louable de l'auteur et du traducteur... Dans cette comédie, l'application des circonstances et des expressions au caractère et au goût du pays est si parfaite qu'il est difficile de reconnaître à qui est la pièce originale et à qui la traduction. » (1).

La pièce a été aussi représentée sur des scènes privées de province. Le prince Adam Georges Czartoryski nous raconte dans ses Mémoires les circonstances de la représentation du *Joueur* à Bańkowce pendant le voyage du prince général à travers la Podolie. « Nous sommes restés longtemps dans la maison de M. Morski, un grand ami de mon père, un citoyen considérable et jouissant d'une grande réputation en Podolie. C'était à Bańkowce. On y a joué la comédie de *Jouer*, traduite du français par mon père. La maîtresse de la maison y jouait un rôle, et son mari dans le rôle du Joueur déclamait devant elle des tirades amoureuses, acceptées avec froideur. Morski cadet fut l'ambassadeur du roi saxon à Madrid ; et l'aîné le chanoine, d'une conduite sans gêne, aimait furieusement à changer. Le rôle comique du valet fut excellemment joué par le commandant Ortowski » (2).

Sur la scène du théâtre de Varsovie, la deuxième comédie de Regnard jouissait du même succès.

« Le 1er janvier 1776. La Comédie polonaise : *Les Ménechmes*, traduction de la pièce française de Regnard, représentée pour la première fois.

---

(1) Voir *Bernacki*, Adama Czartoryskiego G. Z. P. Monitor z. r. 1763 i Kalendarz Teatrowy na r. 1780 Lwów 1920.

(2) Pamiętniki Ks. Adama Czartoryskiego, Cracovie 1904, I, 22-23.

« Le 2 janvier 1776 : La Comédie polonaise, représentée précédemment, car elle a été demandée officiellement.

Le 12 janvier 1776 : La Comédie polonaise : *Les Ménechmes*. Les bénéfices de ce spectacle si apprécié ont été destinés au profit de la compagnie des comédiens polonais. »

Ensuite elle a été jouée : les 7, 17, 27 février et le 5 mars, au cours de la même année. Pour d'autres représentations, les dates ne sont pas certaines.

La pièce a été jouée de même au théâtre public de Cracovie dans le Palais Spiski : « L'Affiche du 29 décembre 1789 annonce la représentation de la comédie en 5 actes *Les Ménechmes*, par des comédiens nationaux » (1).

Au cours du même voyage du prince Czartoryski à travers la Podolie, dont parle le jeune prince Czartoryski dans ses Mémoires, dans la même maison fut jouée la comédie « Menechmes ». Niemcewicz dans ses Mémoires écrit : « Morski avait une belle femme. Il lui vint à l'esprit de jouer la comédie. Elle a dit et tout doit être fait. La belle maîtresse de la maison a créé le théâtre comme d'une baguette magique en choisissant la comédie *Les Menechmes*, traduite par Czartoryski. J'ai joué le rôle d'un des jumeaux, et M. Malczewski de l'autre. La maîtresse a joué, il me semble, le rôle d'Arimène. Le maître de la maison, lui-même, s'est engagé à être souffleur. Dans la scène où se faisait ma déclaration d'amour à Arimène en me tenant debout auprès du souffleur, notre maître en me voyant faire cela avec une ardeur excessive, me saisit par les jambes pour m'entraîner dans le trou du souffleur. Le rire des spectateurs qui nous observaient l'a fait donc rentrer en lui-même et tout cela a tourné à la plaisanterie » (2).

D'autres pièces de Regnard ont été traduites en polonais. *Démocrite* (1780) est traduit par Jean Bodouen. La traduction est identique au texte français et n'offre rien de curieux, sauf la dédicace à la princesse Czartoryska. *Le Distrait* (1778) et *Le*

---

(1) Estreicher : Teatra w Polsce. I. V. p. 188.
(2) Niemczewicz. Pamiętniki Czasów moich. Lipsk, 1868, p. 59.

Retour imprévu (1779) appartiennent à la même catégorie que *Démocrite*. De ces trois pièces, c'est seulement *Démocrite* qui a été joué sur la scène du théâtre de Varsovie à l'époque que nous connaissons par la brochure de Mitzler.

L'influence de Regnard ne se limite pas seulement à des imitations passives ; elle agit aussi indépendamment sur divers points de notre comédie. Le fait le plus considérable est déjà connu ; c'est l'influence de deux pièces de Regnard, *Le Joueur* et *Le Distrait*, sur les éléments constitutifs du chef-d'œuvre de la littérature polonaise, sur ceux de la comédie de Fredro, *Rêves de jeunes filles* » (Sluby Panieńskie). Ce problème a été déjà élucidé par M. Gunther (1). Je ne veux donc pas réchauffer les remarques analytiques de ce critique, ni faire un compte-rendu du livre de M. Folskierski, *Fredro et La France*, je veux seulement indiquer que M. Folkierski y juxtapose très justement le type de Papkin de la comédie de Fredro intitulée *La Vengeance* (Jemsta) avec le type de Marquis du *Joueur* de Regnard (2). M. Günther et M. Folkiesrki sur ce terrain ne m'ont laissé à signaler que deux détails quant à l'influence de Regnard sur Fredro. Dans la comédie de Fredro, *Wychowanka* (La Pupille) on retrouve l'influence du monologue d'Hector du *Joueur* (Pamfil) sur le monologue de Narcyz de cette pièce.

NARCYZ :

Wiela też da posagu ?.. Dwa, trzy, pięć tysięcy ?
Jeżeli prawda, że te jego... da i więcej.
Um ! Może no nią później Złotogóry spadną...
Ba ! Wtenczas miałbym, Panie pozycje paradną...
Hej, hej ! Zebym ja kiedy został dygnitarzem,
Nosiłbym głowę wyżej, niż Panowie sami...
Córki dałbym za książąt... synów z Księżniczkami
Pożenił... wszystkich sześciu... złoto, srero wszędzie...

(1) Przegląd Polski. Vol. 166.
(2) Władysław Folkierski. Fredro a Francja.

D'après moi l'idée de ce monologue a été empruntée plutôt à la traduction de Czartoryski qu'à la pièce française. D'autre part, la charmante comédie amoureuse que joue le chevalier Menechme avec Arimème, femme vieille et prétentieuse dans la pièce de Regnard a contribué par quelques détails à créer l'intrigue de la pièce de Fredro, *Ciotunia* (La bonne tante). Comme point de rencontre, je signale le dialogue du Chevalier Menechme avec Arimène d'une part, et celui d'Edmond avec Marguerite d'autre part.

Le Chevalier :

Votre image m'occupe et me suit en tous lieux :
La nuit même ne peut vous cacher à mes yeux ;
Et cette nuit encor (je rappelle mon songe :
O douce illusion d'un aimable mensonge !)
Je me suis figuré, dans mon premier sommeil,
Etre dans un jardin, au lever du soleil...
etc..

Cette tirade charmante ne nous présente dans sa suite qu'une moquerie aux dépens de la vieille femme prétentieuse.

Chez Fredro Edmond se moque pareillement de Marguerite :

Jak się ten lak leja,
Tak pod twojem wejrzeniem krocie serc topnieje ;
Jąk się tu pod pieczęcią wyciskają herby,
Tak w sercu fizyz twoja wiecznie tłoczy szczerby...
Uchodź, nieszczęsna ! Uchodź ! Sam nie wiem, co zrobię !
Te oczki, jak opale — ten nosek różowy —
Rumieniec jak wypiekły — ząbek bukszpanowy —
Uchodź ! — już namiętności rezpuścilem wodze !

Cette ressemblance du caractère d'Edmond avec celui du chevalier Menechme est en vérité frappante. En définitive, tout cela nous autorise à supposer que Fredro a connu l'œuvre de Regnard par l'intermédiaire de Czartoryski. En outre, l'influence du *Joueur* peut être retrouvée dans beaucoup d'autres

pièces secondaires : *L'Auteur de la Comédie* (1779), d'un auteur inconnu ; *Le Littérateur par misère* de Drozdowski (1786), etc..

Il faut en finir avec Regnard. La Pologne n'était pas inconnue à ce voyageur intrépide, charmant chevalier de la belle Provençale. Il a parcouru notre pays du nord au midi en s'intéressant avec une perspicacité pleine d'ironie gauloise à tout ce qu'il observait chemin faisant. Son voyage à travers la Pologne eut lieu à la fin de 1683. Les descriptions de ses *Voyages* relatives à la Pologne sont souvent pour nous très exagérées et douloureusement malicieuses. Elles appartiennent par leur esprit de moquerie, au même genre que le poème de Desportes du XVIe siècle intitulé *Adieu à la Pologne*, et que la Correspondance du XVIIe siècle de l'abbé de Chaulieu. Il est ravi de prime abord de la beauté de nos femmes. « Pour les dames, il faut leur rendre justice ; je n'ai guère vu de pays où elles soient plus généralement belles ; elles y sont toutes fortes blanches et ont beaucoup d'agrément. » Nos femmes sont blanches, c'est naturel ; mais que notre nation soit barbare, c'est encore plus naturel, d'après Regnard. Il est impossible de rencontrer sous le soleil autant de misères chez les paysans et autant de cruauté orgueilleuse chez les nobles, qu'en Pologne.

« La raison pourquoi on ne trouve rien en Pologne, c'est que les gentilshommes viennent tout enlever chez le paysan, et le paient le plus souvent en coups de bâton. Tous les paysans sont nés esclaves, et la puissance des seigneurs est si grande qu'elle s'étend même jusqu'au droit de vie et de mort ; et lorsqu'un gentilhomme a tué un de ses paysans, il en est quitte pour payer k... qui vaut environ sept francs de notre monnaie ; et cela sert à le faire enterrer.

« Les terres ne se vendent pas à l'argent, mais par la quantité de paysans qui demeurent dessus. Ils sont obligés de travailler cinq jours de la semaine pour leur seigneur, et le sixième pour eux et pour leur famille... Cette domination s'étend sur les femmes comme sur les hommes, et même un peu plus loin ; et si le paysan a une jolie fille, le gentilhomme ne manque pas de prendre le droit du seigneur. »

« Ils demandent la guerre dans toutes les diètes ; mais eux. non plus que les Polonais, ne sont guère en état de la faire.

« Quand la guerre est déclarée, vous voyez toute la petite noblesse monter à cheval et se rendre à l'armée ; elle y demeure tant que leurs provisions durent, qui consistent en une centaine de petits fromages durs comme du bois ; et lorsque cela est consommé, et qu'ils ont mangé l'argent de leurs chevaux, ils s'en retournent chez eux et sont ainsi fort peu en état de continuer la guerre.

« Les Polonais sont extrêmement fiers, et se flattent beaucoup de leur noblesse qui, pour la plupart, est obligée de labourer la terre, tant elle est misérable. Un petit noble porte son sabre en labourant la terre, et l'attache à quelque arbre, et si quelque passant ne le traitait pas de Mouche-Panier et l'appelât seulement Panier, qui signifie comme maître, il lui ferait un mauvais parti. »

J'ai cité ces détails non pour les réfuter, mais pour montrer la dégradation de la société contre laquelle ont lutté nos coryphées de la Renaissance au XVIIIe siècle, le prince Czartoryski à la tête. Durant son voyage, Regnard a rendu visite à notre grand roi Sobieski, de qui il reçut la plus large hospitalité. Il se moqua de nos fausses pratiques religieuses et de nos coutumes patriarcales qui lui paraissent être des vices. A la fin, il a des aventures avec des voleurs et quitte la Pologne dépouillé.



L'influence de Destouches sur notre production dramatique au XVIIIe siècle a été à peu près ignorée jusqu'à présent. Cette influence se traduit par la valeur morale des comédies de Destouches. Car il n'y a point d'écrivain comique plus moral en France que lui. Sa production théâtrale assaisonnée de plaisanterie, et parfois d'humour anglais, vise principalement à lutter contre la corruption des mœurs au temps de la Régence. A vrai dire, Destouches paraît fort ennuyeux pour le théâtre comique. Ses pièces sont pleines de banalités et construites souvent comme des bibelots en bois sculpté. C'est pourquoi dans la littérature française il est tombé justement dans l'oubli. De notre côté nous devons le ressusciter ici et lui payer notre dette de gratitude pour cette influence qu'il a exercée dans notre litté-

rature. Il serait impossible d'épuiser ici tous les détails et toutes les particularités de cette influence. Les cadres de cette étude ne nous le permettent pas. Je tenterai pourtant de faire ressortir cette valeur et sa signification.

Avant les représentations des pièces de Regnard analysées ci-dessus, le théâtre de l'école de cadets et le théâtre national avaient joué *Le Glorieux* de Destouches, dans une traduction très libre ou plutôt un remaniement par Czartoryski. Aucune bibliothèque polonaise ne possède d'exemplaire imprimé de cette pièce. Nous signalons donc le titre de la première édition suivant la bibliographie d'Estreicher, *Le Glorieux* (Dumny), comédie traduite du théâtre français de M. Néricault Destouches avec quelques accommodations aux mœurs de notre pays. Représenté par la jeunesse du corps de cadets sur la scène de leur théâtre à Varsovie en 1773. »

Parmi les manuscrits du Musée Czartoryski à Cracovie, j'ai réussi à découvrir le manuscrit de cette comédie, mais il est très incomplet. Il y a deux actes complets, tandis que les trois autres manquent tout à fait. L'analyse complète de cet ouvrage est donc impossible (1). Les noms des personnages dans la traduction sont assez caractéristiques : Lisimon-Bogacki, le comte de Tufière, Hrabia Odęłowski, Philinte-Niziński, Lycandre-Nurewicz, Pasquin-Oszumski. En outre, nous comptons dans la pièce de Czartoryski trois personnages de plus que dans Destouches : Damoński ami de Nurewicz, Groszyński le créancier du comte et Filiński.

L'introduction de ces trois personnages dans la pièce de Destouches ne modifie guère le texte original. Le premier acte de la pièce de Czartoryski est plus ou moins identique à celui de Destouches, sauf qu'il abrège les longues tirades originales et qu'il accommode aux coutumes polonaises partout où la chose est nécessaire. Le caractère du comte dans la pièce polonaise est exclusivement à nous. Ce « hriabia » Odęłowski est un officier polonais du XVIIIe siècle. Il est ivrogne, coureur des femmes, aventurier rustre et capricieux et « par tous ces talents

(1) Musée Czartoryski. Manuscrit Nr. 2440.

— comme le fait savoir son valet — il a obtenu le commandement militaire à Radom, et, durant toute la semaine de son séjour dans l'escadron je ne l'ai jamai vu qu'il n'ait été ivre. » L'orgueil de notre comte n'est pas moindre que celui du comte de Tufière. Il tourmente chacun pour lui montrer sa supériorité. Il parle de ses relations à la cour et il ahurit des campagnards en leur faisant connaître à chaque pas sa dignité. Il leur fait trop d'honneur en leur permettant de contempler son visage de comte. » Il a chassé le prieur du couvent de son domaine, parce que le pauvre diable de moine a oublié un jour de le recevoir avec l'aspersoir dans une sacristie », etc.. Un autre personnage, Niziński (Philinte), type de l'amant timide et un peu déguingandé et, prototype peut-être d'Albin de la comédie de Fredro, *Rêves de jeunes filles*. La scène la plus caractéristique quant à Niziński est la cinquième du deuxième acte de la comédie de Czartoryski. Ce deuxième acte diffère beaucoup de celui de Destouches : l'action de la pièce polonaise est entravée par l'introduction de deux scènes nouvelles, l'une est de son propre crû, et l'autre est modelée sur la troisième scène du quatrième acte de *Don Juan* de Molière : le dialogue de M. Dimanche avec Don Juan est transposé en scène entre « hrabia Odęłowski » et son créancier Groszyński.

Dumny a été jouée non seulement sur la scène du théâtre scolaire dans le corps de cadets, mais aussi sur la scène du théâtre national. Nous lisons dans la brochure de Mitzler : « Le 14 janvier, comédie polonaise : *Le Glorieux*. La comédie est traduite du français. » Elle fut jouée encore le 7 et le 11 février 1775, le 31 novembre 1775.

Dans le *Journal littéraire de Varsovie* (1), on a noté au

(1) C'est un journal français fondé à Varsovie en 1777. Il paraît pendant deux années, 1777-1778. Journal littéraire de Varsovie, comme organe officiel de la troupe des comédiens français installée dans notre capitale à la place de la troupe des comédiens allemands en 1776, est le document le plus précieux quant à l'influence de la civilisation française sur notre théâtre national. Nous y retrouvons une subtile critique théâtrale relative aux représentations des pièces françaises et des pièces polonaises à la fois. La dite troupe française révèle pour la première fois aux spectateurs polonais la grandeur et la magnificence du théâtre

mois d'août, en 1777 : « Dimanche, 3, les acteurs polonais ont joué *Le Glorieux*.

Au cours de l'analyse de trois pièces précédentes, nous avons eu l'occasion d'observer l'évolution quasi graduelle vers l'indépendance littéraire. La première pièce, sauf la couleur locale, est à peu près identique au texte français. Dans la deuxième comédie s'introduit déjà une scène toute nouvelle. La troisième pièce accueille de plus larges modifications, témoigne de plus de liberté. Après avoir donc gravi ces trois degrés, nous arrivons à un type assez curieux de création littéraire. L'indépendance de l'écrivain y est déjà très grande. Il n'y a plus traduction des textes, mais emprunt des motifs principaux, qui aboutissent aux mêmes croisements de temps à autre, qui divergent ensuite pour prendre de nouveaux chemins. Czartoryski a écrit une comédie très polonaise sous le titre *La Facétie moindre que le service* ou *l'Avare Orgueilleux* (1777). La pièce de Czartoryski est originale, bien que son sujet soit emprunté à Destouches. La pièce de Destouches, *La Fausse Agnès ou le poète campagnard* (1758) a été naturellement son point de départ. Notre écrivain modifie le sujet avec beaucoup de liberté.

Le sujet principal de ces deux comédies, c'est l'amour d'une jeune fille belle et riche pour un cavalier pauvre qui n'a que des vertus et des grâces. L'intrigue consiste à chasser et à rebuter un prétendant fanfaron et bizarre qui veut épouser la jeune fille et sa belle dot en faisant valoir des mérites et des vertus

---

français des deux siècles. De nos jours, *Journal littéraire de Varsovie* a été réimprimé par M. Bernacki dans son dernier livre *Teatr, Dramat i Muzyka za Stanisława Augusta*, Lwów, 1925, qui vient de paraître pendant les épreuves de cet article. D'après ce journal français, Czartoryski est le plus célèbre auteur dramatique en Pologne à cette époque. » De jour en jour le théâtre polonais s'enrichit de nouveautés. La plupart font des traductions, ou plutôt des imitations dont le principal mérite consiste dans l'élégance du style... Ces sortes de métamorphoses demandent beaucoup de goût, de connaissance du théâtre et de bonne philosophie. L'auteur du *Gracz* (*Le Joueur*) des *Bliźnięta* (*Les Ménechmes*) du *Dumny* (*Le Glorieux*) et de quelques autres imitations, est, sans contredit, celui de tous qui a eu et mérité le plus de succès. Il serait à désirer qu'il eût lui-même beaucoup d'imitateurs » (1er Cahier de Mai 1777).

imaginaires. Czartoryski a donné avant tout à sa pièce un caractère national. Ensuite il s'est éloigné du texte français en y introduisant un jeu de déguisements très semblables à ceux de Marivaux dans *Le jeu de l'Amour et du Hasard* (1730. L'influence de la comédie de Marivaux sur celle de Czartoryski est assez probable. Mais tout le canevas appartient à Destouches. Les Français connaissent bien cette pièce ; l'Odéon l'a encore représentée cette année à Paris. Mais nous devons en donner une brève analyse pour faire ressortir les points les plus remarquables et pour les comparer aux trois pièces polonaises auxquelles elle a fourni l'inspiration de Czartoryski *L'Avare Orgueilleux* (1777) de Bielawski, *L'homme bizarre* (1766) et de Niemcewicz *Le Retour du Nonce* (1791).

Le baron et la baronne de Vieuxbois, provinciaux jusqu'au bout des ongles, ont décidé de marier leur fille Angélique à M. Desmazures, gentilhomme de fraîche date qui jouit d'une grande réputation dans sa province. La belle Angélique, élevée à Paris, est accoutumée à la politesse et à l'élégance de la capitale ; elle ne peut voir son prétendant très loué par des commères de province. Elle a pris en aversion résolue ce parvenu rustique et fantasque. D'ailleurs à Paris Angélique a connu, dans le salon de sa tante Léandre, un cavalier très poli et d'un esprit exquis. Cependant le baron et la baronne ont décidé de la marier à leur hobereau, poète et prophète de province. Le baron traite Léandre de parvenu : « Sera-t-il dit qu'un petit gentilhomme qui n'a que trois cents ans de noblesse, épousera la fille du baron de Vieuxbois, tandis que Monsieur des Mazures, le plus bel esprit du Poitou, s'offre à vous épouser ?... Et je refuserais pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourrait pas me prouver que ses ancêtres ont marché aux premières Croisades. » Tout est déjà décidé du côté des parents et M. des Mazures va arriver pour épouser la jeune fille.

Chez Czartoryski, *l'Avare Orgueilleux*, père de la jeune Hortense, y occupe la même place que le baron et la baronne de Destouches. L'Avare a décidé de marier sa jeune et belle fille à M. Swistacki, le chevalier à la mode et le plus grand fanfaron de Varsovie. L'Avare en voulant marier sa fille n'a en vue que les avantages matériels. Hortense ne veut pas entendre

parler de ce chevalier qu'elle ne connaît pas ; car elle aime un noble gentilhomme de campagne bien élevé et sage, assez pauvre, mais très laborieux, qui aime la patrie et le bien public. Dans la maison de l'Avare, on entend venir Świsłacki.

Chez Bielawski : *L'Homme bizarre*, nommé Kokoszewski, ressemble beaucoup à l'Avare de Czartoryski. Il veut marier sa fille à un roturier à peu près sauvage, nommé Gajdecki. Mais la fille aime M. Grzeczniewicz, gentilhomme élégant, charmant et habillé à l'européenne. Mais Kokoszewski est engoué de son habit ancien comme le juif polonais et déteste toute innovation comme un souffle d'enfer. Il ne veut pas voir ce nouveau prétendant.

Chez Niemcewicz : La femme du staroste Gadulski, toute engouée de mode et d'élégance exagérée, a décidé de marier sa fille, sa belle-fille, à un chevalier à la mode, nommé Szarmancki (charmant), qui, plein de bonnes manières et de bon goût affecté, la courtise partout. Thérèse, la jeune fille, belle et raisonnable, déteste ce dandy paresseux, ce gracieux idiot. Elle aime un jeune député, en ce moment retenu aux sessions de la Diète Constituante qui prépare la reconstruction et la renaissance de l'Etat. La femme du staroste fait opposition à ce mariage, comme dans les pièces précédentes, le baron, la baronne, l'Avare et M. Kokoszewski.

Tel est le point de départ des quatre pièces, tout à fait semblable. Analysons brièvement l'action.

Chez Destouches : Le moment décisif du mariage approche. Angélique est bien résolue à l'opposition inébranlable. Léandre déguisé est arrivé dans le château avec son valet Olive. Angélique pense à deux expédients :

Angélique. — J'ai deux moyens pour éviter ce malheur.

Olive. — Primo ?

Angélique. — De le dégoûter de ma personne, et de le forcer à rompre ses engagements.

Olive. — Fort bien. Secundo ?

Angélique. — De me sauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, et de m'aller jeter dans un couvent, si le premier expédient ne réussit pas. »

La belle Angélique est décidé à faire tout pour rebuter ce nigaud de province, ce fat qui a la folie de se croire le plus grand génie de l'univers :

Angélique. — Mon dessein est d'avoir au plus tôt quelques conversations particulières avec lui et d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance et de bêtise, qu'il ne puisse pas me souffrir. En un mot, je vais faire l'Agnès. »

La sixième scène du IIe acte, en vérité fort longue, est donc consacrée à ce jeu d'Angélique avec son prétendant. Cette scène est écrite sous l'influence de la comédie de Molière *Les Femmes Savantes* et de celle de l'*Ecole des femmes*. Elle est, à vrai dire, un chef-d'œuvre exquis. Angélique y affecte d'être la fille la plus stupide et la plus ignorante .Par son jeu à travers diverses péripéties, elle a réussi à rebuter M. des Mazures et à se fiancer avec son amant Léandre. Cette scène centrale est aussi importante dans la comédie de Czartoryski.

Ici, Hortense et son amant Eraste se trouvent dans un grand embarras, car la décision de l'Avare est inébranlable. On annonce déjà l'arrivée de M. Swistacki. Les pauvres amoureux ne savent que faire. Mais l'opposition se prépare. La situation y sera sauvée par la servante Felisia et par la tante d'Eraste, Dorimène, pour laquelle bat quelque peu le cœur de l'Avare. Czartoryski a dû avoir scrupule à engager la jeune fille polonaise dans une conversation privée avec un fanfaron. Tout le fardeau que, dans Destouches, porte la belle Angélique, pèse ici sur la servante, non moins énergique et très expérimentée en amour. Elle cherche quelque artifice, et déclare : « Oui, je vous montrerai à l'instant que ma tête n'est pas pour la parade et que, si elle gouvernait la République, elle pourrait rivaliser avec nos meilleurs citoyens, pour la voler à qui mieux mieux. Ceci dit, elle se met à la besogne. M. Swistacki n'a pas encore vu Hortense ; elle se décide donc pour l'artifice suivant : « Pour le dégoûter, je vais jouer son rôle (d'Hortense), je prendrai ses habits et l'attitude de la campagnarde la plus sotte et la plus ignorante. Je prends la responsabilité de cette affaire et je réussirai en une heure à

le dégoûter de moi, en sorte qu'il va monter tout de suite dans son carrosse et retourner le plus vite possible à Varsovie. »
Les scènes IVe et V^e du troisième acte de Czartoryski, consacrées à la conversation de Felisia avec M. Swistacki correspondent à la sixième scène du deuxième acte de Destouches. Ces scènes, moins longues que celle de Destouches, ont le même but : rebuter le prétendant détesté par la jeune fille. Le procédé de la conversation y est différent. La servante déguisée en demoiselle prétend être élevée suivant les principes de l'Emile de J.-J. Rousseau. Cette facétie est charmante, et témoigne ironiquement de l'influence pédagogique de ce livre. Le résultat de la conversation est le même que dans Destouches : M. Swistacki comme M. des Mazures, a été rebuté.

Chez Bielawski : L'artifice pour rebuter le prétendant est différent, mais le résultat est le même, mot par mot, que dans la pièce de Czartoryski. M. Gaydecki se retire à l'anglaise et s'enfuit de la maison de Kokoszewski sans faire ses adieux. La jeune fille est fiancée à Grzeczniewicz.

Chez Niemcewicz : Il n'y a plus d'artifice : La jeune fille a suffisamment d'énergie pour s'opposer ouvertement à la volonté de sa marâtre. La Thérèse de Niemcewicz ressemble fort à l'Angélique de Destouches. Mais elle la surpasse en valeur morale, par sa conduite louable, par son amour déclaré pour le jeune député qui travaille au bien de la patrie. Le jeune charlatan Szarmancki s'y discrédite de lui-même. La jeune fille devient la femme d'un vrai patriote progressiste. La comédie de Niemcewicz a les mêmes tendances que celle de Czartoryski : La jeune fille, belle et riche, doit être un monopole d'Etat, comme le tabac, pour récompenser les citoyens qui méritent bien de la patrie dans les fonctions publiques ou à la guerre.

Je n'entreprendrai pas l'analyse des pièces analogues de Bohomolec : *L'homme cérémonieux*, *Le mariage d'après l'Almanach* et *Le Sortilège ;* ni de chercher d'autres traces de l'influence de la *Fausse Agnès* sur notre comédie nationale. Ce serait prolonger cette étude à l'infini. Nous en avons dit assez pour marquer la place de Destouches dans notre histoire littéraire.

Revenons à la comédie de Czartoryski. Elle nous représente l'ambiance du magnat polonais ruiné qui cherche à recouvrer à tout prix la fortune perdue. L'atmosphère de cette maison délabrée, pleine des restes et des chiffons d'une grandeur pompeuse, nous donne l'impression de la Pologne arrivée alors au bord du précipice. En général, Czartoryski nous peint assez bien, quoique gauchement, la vie réelle de son entourage, les us et coutumes de cette génération orgueilleuse et ambitieuse qui n'a été apte qu'aux pompes et aux parades superficielles.

Au point de vue littéraire, Czartoryski a diminué l'effet esthétique de la pièce de Destouches. Le quiproquo qui donne à la servante le rôle de la jeune fille supprime l'intérêt psychologique. La pièce originale si bien construite, où tout converge vers le but, devient chez le prince, une sorte de parade scénique, dont toute la valeur est dans la peinture des mœurs ; ce n'est plus qu'un défilé de types du temps : un avare, l'aristocrate superficiel, pompeux et ruiné par son gaspillage ; Swistacki, le chevalier à la mode, un fripon à cerveau léger, dandy des salons de Varsovie ; un lieutenant allemand qui sert dans l'armée polonaise.

La comédie fut imprimée sous le titre « *La Facétie moindre que le service*, en trois actes, par Daniel Belgrame, valet de chambre de Sa Majesté. Varsovie, à l'imprimerie de Pierre Dufour. » (1) Czartoryski a imprimé cette comédie sous un pseudonyme, comme toutes ses pièces (31). Dans la critique littéraire et dans les comptes rendus du répertoire théâtral, on a confondu très souvent cette pièce à cause du nom du person-

(1) Mniejszy Koncept jak Przystuga we trzech aktach przez Daniela Belgvama Kamerdynera J. K. Mości w Warszawie w Drukarni Piotra Dufour. *L'Avare Orgueilleux* est devenu la pièce favorite du *Journal littéraire*. Les compte-rendus y sont très brillants, et la pièce s'y appelle *L'Avare magnifique*. Voici sa première dans le Théâtre national au mois de mai en 1777 : « Dimanche 11 de ce mois l'on a donné sur le théâtre de cette ville la première représentation d'une comédie en 3 actes par l'auteur des *Bliźnięta*. Cette pièce originale peut être intitulée *L'Avare magnifique* ; elle a été reçue avec les applaudi sements qu'on est accoutumé à donner à tout ce qui sort de la plume de cet

nage principal « L'Avare orgueilleux » avec *Le Glorieux*, de Destouches. L'influence des détails de cette comédie peut être retrouvée dans la comédie de Krasicki *Solenizant*, et dans une de Kossakowski *Panicz gospolavz*.

Nous ne savons si une traduction proprement dite de *La Fausse Agnès* de Destouches, a jamais été imprimée. Mais cette traduction a existé et figurait au répertoire du Théâtre national en 1791 ; elle y a été représentée alternativement avec *Le Retour du Nonce*, de Niemcewicz. La princesse Marie, fille de notre prince, écrivait, en effet, à sa mère Isabelle, à Prilavy en 1791 : « Hier, fut jouée sur le théâtre public, la pièce polonaise de Niemcewicz *Le Retour du Nonce ;* d'une part, c'est un éloge des bons députés ; d'autre part, c'est une critique des jaseurs ennuyeux et « des charmants. » Elle a réussi avec un grand succès. Il est impossible de mettre mieux en scène tous les détails de la sorte. Suchorewski (un des traîtres politiques) qui est le meilleur homme du monde, mais sans avoir une goutte de sens dans la tête, trouve que cette pièce est dirigée « contre les pacta conventa », car on y parle de la succession du trône, et il a crié à la session parlementaire contre l'auteur et contre sa comédie. Mon père a, depuis lors, appelé Niemcewicz « honnête criminel. » Dans le palais, à « Blacha » à l'occasion du jour de fête de Madame Vauban, on a joué les comédies françaises Krópinski est parti avant hier. Dans huit jours, sera représentée *Ludgarde*. Aujourd'hui, on joue *Teora* de Chodkiewicz et la traduction de la *Fausse Agnès* » (1).

Il y a eu d'autres traductions de Destouches par divers écrivains. *Le Tambour nocturne*, Dobosz Nocny (1778), traduction à peu près littérale ; *Le Dissipateur*, Marnotracoca

---

auteur illustre ; un ensemble dont les parties sont bien liées, des scènes d'un bon comique, un style agréable et facile, voilà, en général, les beautés de cette pièce dont nous pourrons incessamment rendre un compte plus détaillé » (IIIe Cahier de Mai).

Musée Czartoryski. Manuscrit nr 2487. Le manuscrit est mutilé et se termine à la page 124. Il est écrit en partie par Zabłocki. Les épreuves sont corrigées de la main du prince lui-même.

(1) L. Dębicki. Puławy. V. IV, p. 166.

(1766), traduction très libre de Bohomolec. Cette pièce a été jouée sur la scène du Théâtre national le 5 et le 27 juillet 1775, le 19 février 1776. Bohomolec a sa manière propre de composer les pièces, un type spécial que nous ne pouvons analyser ici (1).

Le Philosophe marié, *Filozof żonaty* (1781), traduit par Fr. Zabłocki. L'action se passe à Varsovie, au lieu de Paris. La ville de Lyon y est remplacée par Piotrków. La traduction en prose est littérale.

Les Philosophes amoureux, Filozofi rozkochani (1775). Pièce traduite par certain Sotro (Orłowski) qui la dédie au prince Adam Czartoryski. « La protection que vous accordez au théâtre polonais, — écrit Sotro — prouve votre goût dans l'art le plus sublime et le plus utile pour la nation ; c'est elle qui a été pour moi d'impulsion à traduire cette comédie. » La traduction est libre et sans valeur artistique. Elle a été jouée au Théâtre national le 3, 6, 11 juin 1775 et le 24 février 1776.

L'Ingrat. — Niewdzięcznik 1781.

L'Irrésolu. — Sam nie wie czego mu sie chce 1783. L'invention du traducteur intercale souvent des détails assez curieux.

Le Chevalier (dans Destouches) :

« Hé fi ! Tu parles là comme nos vieux Gaulois.
Quitte ce sot langage, et parle-moi François. »

Porucznik (dans la pièce polonaise) :

Porucznik : « I gadasz jak stary Sarmata, mój kochany. Porzuć te głupie gadania, a mów do mnie tonem modnego Polaka, który to razem z suknią, porzucił te tony dzikie : szanować ojca, kochac Ojczyznę, zbierać pieniądze ; to są starego wieku tytuty... Ja lubię pić, grać, kobiety, spektakl, ale spektakl dla tego tylko, aby tam hałasy robić. Na przyklad bawić

(1) L'intrigue du Dissipateur peut être retrouvée dans la pièce de Krasicki, *Solenizant*.

kompanów przegrywaniem akłorów, osobliwie polskich, wszelako to zawsze Polak jest. Dowcip do łego mam jedyny. »

Le triple Mariage, Troiste Wesele (1778). L'action se passe à Léopol et non à Paris. Le traducteur retranche beaucoup, omet le Divertissement qui se trouve à la fin de la pièce française et mentionne les villes de Pologne : Sokolniki et Złoczów.

L'Obstacle imprévu, Przeszkoda nieprzewidziana (1776). Cette pièce fut traduite par Zabłocki sous la direction de Czartoryski. C'est par cette pièce que Zabłocki a débuté sur la scène du Théâtre national. Je signale donc que la protection de Czartoryski est encore la source de la grande protection littéraire que nous a laissé Iabłocki.

« Le 29 mars 1776, première représentation de la comédie polonaise traduite et bien accomodée aux mœurs polonaises, sous le titre *L'Obstacle imprévu*.

Nous espérons avoir donné quelque idée du rôle que Regnard et Destouches ont joué dans cette renaissance du théâtre polonais. Il nous reste à étudier trois comédies du prince Czartoryski.

La comédie du *Café* (1779) est dépourvue de toute action et de toute intrigue (1). Quel sujet intéressant que de raconter par exemple : Je suis allé hier soir dans une petite société fort ennuyeuse où tout le monde prétendait bien s'amuser, où chacun était très content de soi-même, avait la meilleure opinion sur ses élégances de salon. Il y a beaucoup de sociétés et beaucoup d'hommes semblables. Laissons cela de côté. *Le Café* présente un intérêt d'histoire littéraire ! c'est un pendant des *Menechmes* traduits par le même auteur ; inspiré par *La Critique de l'Ecole des Femmes* de Molière ou modelée sur la pièce de Somaise, *Les Véritables Précieuses*. La comédie *Le Café* est un embryon de comédie nationale et politique, qui aboutira à son plein épanouissement dans *Le Retour du Nonce* de Niemcewicz. Au point de vue de l'originalité, elle ne dépend strictement d'aucun des prototypes cités ci-dessus. Je signale pour-

(1) Kawa. Komedja w jednym akcie w Warszawie 1779.

tant ces deux comédies françaises auxquelles ressemble notre comédie par le dessein en général et l'intérêt de certaines parties. Dans *La Critique de l'Ecole des Femmes*, Molière introduit au théâtre la polémique littéraire dialoguée, ce qui lui permet d'exprimer une série de remarques esthétiques. L'action se passe dans la maison d'Uranie où s'est réunie la société parisienne. Une vive polémique s'y engage à propos de l'*Ecole des Femmes* : les uns attribuent à la pièce une grande valeur littéraire, les autres la traitent de nullité. La pièce est bien connue de tout le monde. Je fais seulement remarquer que les personnages de Molière sont des représentants d'une société cultivée, très au courant des polémiques de littérature et de théâtre. Czartoryski se rendait compte évidemment de l'état intellectuel de notre société de ce temps, dont la contemplation et la jouissance d'esthétique se réduit à un facteur unique, condamné par Boileau, c'est-à-dire à « admirer ». Du reste il importe de savoir que l'auteur lui-même se sentait inapte à une telle polémique littéraire. D'autre part, il a voulu sans conteste répondre aux critiques de salons qui se montraient assurément défavorables à sa pièce traduite du français en polonais, je veux dire aux *Menechmes*. L'auteur vise à rendre le sujet accessible à tous en adoptant le ton de la conversation la plus courante. Il réduit la polémique théâtrale à minimum. Malgré tout, nous constatons l'éveil de la curiosité pour les choses du théâtre. Le goût des ballets est comme toujours prédominant. Ce sont les grandes exhibitions historiques ou mythologiques qui jouissaient, au cours des siècles précédents, d'un si grand succès à la cour. La vieille dame Sobąnudzka (le nom signifie : lasse d'elle-même) fait sa toilette pour aller à l'Opéra. Les spectacles polonais sont pour elle très ennuyeux au théâtre : « A quoi bon y aller maintenant. Aujourd'hui il n'y viendra pas un chat. A coup sûr on y joue quelque pièce polonaise. Bref, je ne pourrais pas dire que je m'amuse bien à ces spectacles. Dans notre loge je suffoque ; il n'y fait pas clair. On peut dire qu'au cours de cette année rien ne nous ranime, ni stimule à voir et à être vues. »

La société réunie chez Mme Sobąnudzka se presse de sortir pour aller au théâtre :

Mme Sentimencka (se levant). — Ma mie... Il est temps de partir pour la Comédie, si nous voulons voir du moins quelque partie du ballet.

Mme Trzepatkowska. — Ne nous dépêchons pas, car nous pourrions arriver encore à la représentation de la comédie qui en vérité est très longue. On y joue *Les Jumeaux*, la traduction polonaise de la comédie française. Je brûle de la voir dans la langue française et je sommeille en la voyant en polonais. Elle a un joli nom en français. Mais je ne sais pas comment.

M. Szastański. — Les Menechmes.

Mme Trzepatkowska. — Oui, oui, Meknem.

M. Szastański. — Pardieu ! non pas Meknem, mais Menechmes.

M. Dorant. — Vous dédaignez, Madame, la langue polonaise, sans connaître bien le français.

M. Szastański. — Est-ce que vous savez, Madame, qu'on donne aujourd'hui un nouveau ballet ?

Mme Sobqnudzka. — Ah ! Oui, un nouveau ballet ! Pardonnez-moi, mon frère. Nous en causerons demain ! Au revoir ! A demain !

Mme Sentimencka. — Allons vite ! Dépêchons-nous !

MmeTrzepatkowska. — Allons ! pardieu. Allons !

Quant au côté technique, la pièce de Czartoryski ressemble plus à la pièce de Somaise intitulée *Les Véritables Précieuses* (1660) (1). Le sujet traité par l'auteur du dictionnaire des *Précieuses* se développe parallèlement à celui de Czartoryski. Dans Czartoryski il s'agit de la représentation des *Menechmes ;* dans Somaise il est question de la représentation de *Précieuses ridicules* de Molière. Dans les deux pièces, la question de théâtre n'est qu'occasionnelle. Le rapprochement semble bien s'imposer : même début, même atmosphère dans les deux pièces, même appréciation de la préciosité véritable.

Comme toujours, le prince fait grande la place à l'élément

(1) *Le Dictionnaire des Précieuses*, par sieur de Somaize. Paris, 1856. Vol. II.

national et politique. Czartoryski vise à discréditer les badauds, les dandys et les oies de salon ; à ridiculiser les prétentions des parasites de société, à se moquer de la stupidité sentimentale de dames à la mode. A cette friperie de salons, il oppose les individus sains, bons citoyens, comme Dorante, Elise et Valère, qui ont toujours en vue le bien public et l'avenir de la patrie. Elise, la jeune fille à marier, y symbolise le rôle de la femme polonaise d'après l'idéal de Czartoryski. D'autre part, au point de vue artistique, cette jeune fille nous semble la plus ennuyeuse du monde. Elle est douée sans conteste d'un grand nombre de bonnes qualités, mais ces qualités sont plutôt celles d'une institutrice de campagne qui enseigne le patriotisme aux pauvres diables de petits paysans ; non celles d'une héroïne de théâtre. La mignonne se prépare au mariage en étudiant l'histoire de Pologne.

« Née polonaise — déclare l'aimable créature — je cherche à me distraire en lisant l'histoire de mon pays, et je rougirais de ne pas la connaitre. Mme Sobąnudzka est choquée de ces manières et se moque de cette éducation si peu faite pour une héroïne. Valère défend sa fiancée, porte aux nues la femme patriote ; « les bonnes Polonaises peuvent susciter une nouvelle génération de probes et vaillants Polonais ». Telle est la première manifestation d'une belle idée si fréquente dans notre littérature : associer l'amour de la femme belle et vertueuse à celui de la patrie. Elle envahira ensuite toute notre littérature romantique et persistera jusqu'à nos jours dans les âmes des poètes et des soldats qui aiment instinctivement cette patrie sans le savoir très souvent pour quoi.

Tel est le vif intérêt littéraire, historique et national de cette petite saynète de Czartoryski négligée ou presque inconnue chez nous, comme toute la production littéraire du prince.

Une surprise véritable nous attend : cette bluette va être reprise en trois actes par le colonel Oraczewski sous le titre *Les jeux de société ou la vie sans but* (1780) (1). Oraczewski est

(1) Zabawy czili Zycie bez celu. Komedja we trzech aktach u Grœlla 1780. » L'autre pièce de Oraczewski est intitulée *Polak Cudzoziemiec w Warszawie* » 1778 (Le Polonais étranger à Varsovie). La pro-

un auteur tout à fait inconnu en Pologne, encore plus que Czartoryski. Il est doué d'un vrai talent comique, nous lui consacrerons une étude spéciale. La comédie de Oraczewski a la même perspective nationale que la seynète de Czartoryski. D'autre part, elle est plus originale au point de vue des sources littéraires, car elle n'a rien de commun avec les pièces de Molière et de Somaize. Elle a été publiée un an après la pièce de Czartoryski.

Dans le palais « Błękiny » de Czartoryski, à Varsovie, se réunissaient des savants et des gens de lettres. Nous avons la preuve qu'Oraczewski participait à ces réunions. On y a posé peut-être la question de livrer à la risée publique les jeux de diverses sociétés stupides et prétentieuses et de leur opposer le souci de la chose publique, les occupations sérieuses et les études d'histoire nationale. Czartoryski, moins spirituel cette fois, a fait sur ce sujet une homélie assez monotone. Oraczewski plein d'esprit, semble déjà préluder à l'étincelante comédie d'Edouard Pailleron qui sera écrite en 1881, cent ans plus tard : *Le Monde où l'on s'ennuie* ; il a créé une pièce vive et pleine de verve comique ; mais l'homélie patriotique qu'il a intercalée dans sa comédie est la même que celle de Czartoryski. On peut aussi penser, tout simplement, que le colonel Oraczewski a remanié la pièce de Czartoryski déjà imprimée.

La pièce d'Oraczewski nous représente le tableau coloré de la vie stupide et sans but à laquelle s'adonnent toutes les sociétés de Varsovie. La platitude de la vie que mènent les dames à la mode, les dandys, des « fircyks » et quantité d'autres parasites, y est prise sur le vif et en flagrant délit. Dans la pièce de Czartoryski, la société se concentre autour de la vieille bégueule Sobąnudzka, la femme ennuyeuse et prétentieuse.

---

duction de Oraczewski est curieuse et, je la suppose plus large. Quant à ces deux pièces je signale :

Johann Bernoulli's Reisen durch Brandenburg, Pommern, Preusen, Curland, Russland und Poland in den Jahren 1777 und 1778. VI Band. Leipzig. 1780. Outre les pièces citées ci-dessus, Bernoulli mentionne : *Le Chicaneur*, *Le Ferrailleur*, *La Victoire* sous Orsza.

Nachrichten über Polen von Kaush. Erster Teil. Salzburg. 1783. L'ouvrage est dédié par l'auteur à notre prince Czartoryski.

Dans la pièce d'Oraczewski, Cześnikowa, la femme diabolique, pleine de mouvement et de vivacité, traîne après elle une compagnie à la mode, composée d'un grand nombre de types pris sur le vif. Nous y voyons le tableau de cette société qui a ruiné notre état avec l'ennemi étranger. Nous y voyons la vie superficielle et la légèreté éternellement polonaise. La coïncidence avec la pièce de Czartoryski commence à partir du deuxième acte, qui se passe à Varsovie, aux jardins de Saxe, où la société à la mode passe le temps très gaiement dans une pâtisserie. Pendant ce temps, la jeune fille qui appartient à la compagnie de Mme Creśnikowa n'est pas content de cette éducation de sa fille. A quoi bon cette histoire et encore l'histoire de Pologne pour une jeune fille ? Il faut lui enseigner le flirt et la coquetterie, c'est-à-dire « qu'elle sache sourire aimablement en compagnie, avancer sa jambe, en apparence sans le savoir, et dépeindre les autres dames, comment elles s'habillent, qui les courtise, qui elles trompent. Mais que la jeune fille veuille divertir la compagnie par la connaissance de l'histoire de Pologne, c'est vraiment ridicule ! « Et à quoi bon ? Car très rares sont les Polonais qui sachent notre histoire. Avec qui parlera-t-elle donc de ce sujet ? — peut-être avec des étrangers. »

La dernière pièce de Czartoryski d'origine française est *Le Cabriolet orange* (Koczyk pomarańczewy). C'est une traduction libre et lourde de l'opérette française d'Alexandre-Joseph-Pierre Ségure, *Le Cabriolet jeune*, Paris 1800.

La pièce a été tout à fait polonisée et pénétrée de notre atmosphère provinciale. C'est l'unique pièce de Czartoryski qui nous transporte en pleine province. Elle a pour sujet la préciosité de la société provinciale. L'intérêt de cette comédie se groupe autour du personnage de Dudeńko, type de bel esprit et de précieux ridicule. Le terme même *Dudeńko*, peu en usage dans notre langue, semble se rattacher à *Dudek*, « la huppe ». Le nom signifie ici un badaud qui baye aux corneilles, qui tient beaucoup à sa personnalité à l'instar des poètes romantiques ; du reste sentimental, dégingandé, naïf, stupide et prétentieux. Tel est donc le personnage qui constitue la grande valeur de cette pièce. Dudeńko est un véritable type du bel esprit et de l'élégant de province, créé par l'observation très perspicace de

l'auteur. *Le Cabriolet orange* est tout à fait inconnu chez nous, car il ne se trouve qu'en manuscrit. C'est grand dommage pour la société, où abondent de tels types, de ne pas connaître cette pièce.

L'intrigue du *Cabriolet orange* consiste en un « qui-pro-quo » qui ressemble beaucoup à celui des *Menechmes* de Regnard. La similitude de deux cabriolets et les noms identiques de deux personnages qui ne se connaissent pas crée ici la méprise assez naturelle et mise en scène assez rationnellement, que devient ensuite la base pour l'imbroglio très intéressant pour nos mœurs provinciales. Voici notre province suivant le récit de Dudeńko. On y joue chez sa tante, à la campagne, des petits spectacles de société (1).

« Nous y aimons furieusement les comédies, et très souvent nous y représentons aussi les tragédies. Un de nos chevaliers, qui est arrivé récemment de Paris, garçon fort aimable, nous a écrit une petite tragédie sous le titre *Le Jugement de Salomon d'après la philosophie de Kant* (celui-là même qui vendait du persil à Królewiec). J'ai accepté le rôle de Salomon et je l'ai jouée parfaitement. Emporté par l'inspiration violente et par l'amour de la justice, j'ai rudoyé si fortement les deux mères qu'elles se sont effrayées et ont laissé tomber leurs enfants par terre ; la tête d'un de ces enfants est tombée sur l'orchestre et a brisé un hautbois. » En drame « je suis toujours unique... n'en déplaise aux Fénelons, j'y ai joué une fois le rôle de cardinal et l'autre fois le rôle de nonne. La comédie pour moi est un véritable triomphe. Une fois j'ai reçu le rôle d'honnête Croquemitaine » etc..

Il y a très souvent dans cette pièce de charmants morceaux. M. Dudenko entre chez sa prétendue fiancée. Il engage la conversation avec une servante et la courtise :

Dudeńko. — La bibliothèque ? C'est très bien ! Alors vous avez ici à lire de bons opuscules. Est-ce que vous avez reçu déjà les nouveaux tableaux imprimés ou les dernières pantomines.

---

(1) Les mots entre guillemets « » sont les mots français intercalés dans la langue polonaise.

Petrusia (une servante). — Hélas ! rien de ce genre ! Nous n'avons que Molière, Corneille et Racine en français, et Horace et le Cid en polonais ; en outre il y a quelques traductions des comédies.

Dudeńko. — Eh bien ! Parbleu. Vous avez déjà quelque chose. Oui mademoiselle, je déclamais jadis les vers de ce Racine et de celui, comment s'appelle-t-il, oui, les vers de ce Cid, oui de ce Cid. Au reste que pensez-vous de moi comme acteur d'Opéra ? Peut-être que je ne sais pas chanter. Peut-être que je n'ai pas une belle voix ?... »

Voilà quelques traits concernant ce charmant singe de Dudeńko qui concentre autour de lui l'intérêt de toute la pièce. Pour la critique polonaise, cette pièce pourrait demander une analyse plus longue, mais cette information me paraît suffisante pour le lecteur français. Les deux manuscrits de cette comédie se trouvent au Musée Czartoryski à Cracovie (1). Elle n'a pas été jouée sur le théâtre national à Varsovie, mais seulement représentée sur les scènes privées à Pulawy et à Sieniawa. Nous savons peu de chose sur les représentations de cette pièce. Dans les précieux manuscrits de ses Mémoires, Preck note seulement une fois cette représentation : « Le 3 avril 1819. On a joué la comédie du *Cabriolet orange* qu'a polonisée notre très aimé prince général » (2).

L'influence du *Cabriolet orange* se retrouve dans la pièce de Niemcewicz, *Monsieur le Novina*, et dans la pièce d'Alexandre Fredro, *Deux Cicatrices*. Fredro a vu peut-être cette pièce sur le théâtre de Sieniava, car il y profitait souvent de l'hospitalité du vieux prince. Telle est la chaîne qui lie toute l'évolution de notre comédie nationale.

Reste une comédie encore à examiner. Cette pièce de Czartoryski, la première au point de vue chronologique est intitulée

---

(1) Musée Czartoryski. Il y a deux manuscrits de *Koczyk Pomarańczowy*. Nr 3108 et 2934.

(2) Musée Czartoryski. *Les Mémoires de Xavery Preck*, manuscrit Nr. 3483.

La demoiselle à marier (1771). C'est la plus importante de toute la production théâtrale de ce temps pour l'élément national et la peinture de mœurs. Mais ses origines remontent au théâtre anglais et non au théâtre français. Il importe cependant de l'analyser ici en quelques lignes pour ne pas laisser de lacunes dans notre tableau historique. Le chevalier Zalotnicki, qui sert dans un régiment polonais stationné en Ukraine, arrive dans ce moment avec son ordonnance, Antałowicz, à Varsovie, pour y retrouver une jeune fille, belle et très riche, qu'il a connue avant son départ au régiment. La jeune fille pleine de beauté et d'esprit et le jeune chevalier plein de fantaisie militaire, se plurent l'un à l'autre et décidèrent à se marier sans en rien dire à personne. Pendant l'absence de son chevalier, la jeune Julie, âgée de 16 ans et chargée de 100.000 écus de dot, s'amuse à repousser les attaques de trois prétendants : l'un est M. Fircyk, le dandy à la mode française ; l'autre est M. Swawiański, le dandy à la mode de Varsovie ; le troisième prétendant est M. le colonel Staruszkiewicz, l'oncle de Zalotniki, celui qui par sa protection, lui a trouvé la place dans un régiment. Pour rebuter les deux dandys d'une manière plaisante, Julie a décidé de les faire brouiller à tout prix entre eux, pour qu'ils se battent en duel. Cependant les dandys n'ont pas envie de s'engager dans l'affaire qui les exposerait à être blessés. Ils sont timides et lâches ; chacun d'eux voudrait décourager son adversaire par des paroles et par des gestes. Cette manœuvre, dirigée par Julie et par sa servante Hélène, se passe sur la scène. Quelque temps après, avec une furie militaire, notre jeune chevalier tombe sur la scène, désarme les pauvres diables de dandys et les met dehors. Mais une nouvelle surprise l'attend. C'est M. le colonel Staruszkiewicz qui arrive. La reconnaissance mutuelle de deux concurrents, sans proportion, devient moins agréable, mais le vieux colonel cède la jeune fille à son neveu.

La comédie se compose de deux actes. La structure générale est un peu en zigzag, manque de perspective et de cadres bien visibles. Mais les éléments constitutifs et les hors-d'œuvres y sont d'une grande valeur. Les scènes intercalées les plus intéressantes sont pleines d'humour et de comique, par exemple celle entre deux vagabonds et les ordonnances Antałowciz et

Wydrwicz, ou celle entre Antałowicz et sa femme Hélène. Cette scène entre Antałowicz et Hélène, la troisième du premier acte dans Czartoryski a servi à Fredro de base pour sa comédie la plus gaie, *Personne ne me connaît* (Nikt mnie nie zna).

Le dénouement de la pièce, comme nous l'avons vu, est fort tendancieux. La pièce, composée pour être jouée par la jeunesse de l'école de cadets, a été appropriée au goût et à la fantaisie de celle-ci. Le prince déclare à ses jeunes soldats que le jeune chevalier et le jeune soldat put toujours compter sur le succès en amour. D'autre part, il assure que toute jeune fille, naturellement belle et riche, brûle toujours d'amour pour ceux qui servent la patrie, et leur sera toujours fidèle. Quant aux civils, les jeunes soldats peuvent les traiter de parasites. Il faut donc être des soldats, bons et pleins de bravoure, Messieurs les cadets, alors toutes les jeunes filles, les plus riches et les plus belles du pays seront à vous. Voilà la tendance fort actuelle et très nécessaire à cette époque où l'Etat, considéré comme la vache à lait, avait tant besoin de réorganiser et de vivifier une armée dégénérée sous l'influence des générations sarmates. Cela flattait évidemment beaucoup l'amour-propre de la jeunesse. D'autre part, nous savons d'après les Mémoires qui remontent à ce temps, que les cadets se battaient très souvent en duel avec les Sarmates, et que cette école a élevé « d'honnêtes criminels », suivant les paroles propres de Czartoryski, comme Niemcewicz et Kościuszko.

Pour prouver enfin son attachement à l'Ecole de cadets, Czartoryski a dédié cette pièce au capitaine Ciszewski chargé d'y diriger avec Bohomolec les représentations théâtrales. « Cette comédie, remarque-t-il, que je vous dédie, Monsieur, a été écrite pour le profit de la jeunesse de l'Ecole Militaire. » *La Demoiselle à marier* a joui d'un long succès sur la scène du théâtre de Varsovie et sur les scènes privées de province.

Quelles sont les sources littéraires de *La Demoiselle à marier* ? M. Bernacki, dans une de ses études, a signalé que la pièce de Czartoryski doit être rattachée à la pièce de Garrick intitulée *Miss in her teens*. J'ai réussi à retrouver deux autres pièces de Garrich : *The Country Girl* et *The Clandestine Marriage*, que je proposerais volontiers, avec une certaine précau-

tion, de considérer comme la source de la pièce de Czartoryski. Ces deux comédies anglaises sont très faibles et sans intérêt scénique. La pièce de Czartoryski serait meilleure et surpasserait son modèle. Les emprunts y consistent seulement dans les réminiscences très lointaines de certains éléments. Comparons donc la pièce de *La Demoiselle à marier* à celle de *The Country Girl*. La ressemblance ne s'y fait voir que dans quelques rencontres. La similitude des caractères est aussi très lointaine. C'est seulement Miss Peggy qui prête son esprit, sa verve et son indépendance à Julie. Le chevalier Zalotnicki, qui correspond à Belville, n'a rien de commun avec lui. Les rencontres des éléments constitutifs pourraient être les suivantes :

La première scène du premier acte de la comédie anglaise peut être rapprochée à certains égards de la IIᵉ scène du 1ᵉʳ acte de *La Demoiselle à marier*, celle de la conversation entre Antatowicz et Wydrwicz ; seulement dans la comédie anglaise, nous entendons MM. Harcourt, Sporkish et Belville, et non leurs serviteurs comme dans la comédie de Czartoryski. Il faut aussi comparer la deuxième scène du 2ᵉ acte de la pièce de Garrick avec la 1ʳᵉ scène du 1ᵉʳ acte de la pièce polonaise. Voici par exemple les débuts de ces scènes :

Enter Peggy and Lucy.

Lucy. — Wat ails yeu, Miss Peggy ? you ar grown quite melanchely.

Peggy. — Would it not make any one melancholy to see your mistress Alithea go every day fluttering about abroad to plays and assemblies, and J know not what, whilst J must stay at home, like a poor lonely fully bird in cage...

Imc Panna Julianna, Helenka.

Julianna. — O ! jakże jest nieszczęśliwa meja sytuacja, to co utajone w mem sercu leży, odkryć nikomu nieśmiem, a jeżeli nie odkryję, te ze wszystkiem zginęłam. Hej ! hej ! Helenko, czy kazałaś już Jmć swojege plenipotenta zawołać.

Helennka. — Czegeż te W Panna wzdychasz ?

Julianna. — Ja nie wzdycham... (te mówiąc wzdycha).

Helennka. — Nigdy W. Panna wzdychania nie przerywasz... Co się tam dzieje w tem serduszku ?...

Je ne puis pas citer plus, faute de place, car les scènes sont très longues. Il faut seulement remarquer que la similitude des scènes grandit en avançant, et dans quelques points nous rencontrons chez Czartoryski des expressions à peu près traduites du texte anglais.

Le troisième point de rencontre se trouve dans la conclusion La Julie de Czartoryski termine la pièce en s'adressant au public :

Znajdą się może w tem mieście ludzie dość obmowni, którzy mnie kokietką nazwą, ale ponieważ trwałam w statku dla Imć Pana Zalotnickiego, mam nadzieję, że mi wybaczą, żem żartowała z tamtych dwóch Ichmościów, ile żem w nich obfitą znalazła do żartów przyczynę, nierozsądek, presumpcję, tchórzostwo. Niech tego pewne będą białogłowy, że kto sławy nie kocha, ich kochać nie może.

Dans l'épilogue de la Comédie anglaise, Miss Peggy s'adresse au public dans les mêmes termes :

But you, good gentry, what say you to his ?
You are to judje me — have J done amiss ?...
Great folks, J know, will call me simple flut,
Marry of love ! they cry, the country Put.
Marriage with them's a fashion — soon grows cool ;
But J'm for loving always, like a fool.
With half my fortune J would rather part,
Than be all finery, with am aching heart,
For these strange and ward notions don'y abuse me ;
And, as J. know ne better, pray excuse me.

Dans la deuxième pièce de Garrik, *The Clandestine Marriage*, le nom anglais de *Lovewell* peut avoir quelque chose de commun avec celui de *Fircyl*. La conversation entre Swa-

wiański et Fircyk pourrait être comparée avec celle de Lovewelle et de Sterling dans la pièce anglaise.

Nous espérons avoir donné une idée complète de l'œuvre littéraire de Czartoryski, une analyse suffisamment précise de chaque pièce, bien que les limites de cet article nous aient obligé à ommettre bien des détails. D'autres aspects de cette œuvre fourniront quelque jour matière à de nouvelles études. L'influence de la langue française sur le style, la grammaire et le vocabulaire de notre auteur, sa technique de traducteur intéressent plutôt le lecteur polonais ; d'ailleurs la question générale de l'influence linguistique du français sur le polonais de cette époque mérite une étude d'ensemble.

Le comique et l'humour chez le prince Czartoryski, c'est encore un beau thème, mais qui exige une large documentation. Plus large encore la documentation indispensable pour apprécier ses peintures de mœurs, dessiner d'après lui les types et caractères de ce temps : fircyks, militaires, vieux Sarmates ; nous avons recueilli déjà beaucoup de matériaux, pour ces travaux, qui nous sembleraient suffisants pour remplir une carrière.

La comédie de Czartoryski, c'est l'adolescence de notre théâtre national ; elle n'est pas isolée, ni exotique, malgré ses sources étrangères ; elle est imprégnée de l'atmosphère de notre pays. Littérairement et historiquement elle se rattache à l'œuvre de Bielawski, de Zablocki, de Niemcewicz ; on en retrouve des aboutissants jusque dans la comédie artistique d'Alexandre Fredro, où l'on peut relever l'influence du *Joueur*, des *Menechmes*, de la *Demoiselle à marier*, du *Cabriolet orange*. Ainsi tout notre théâtre comique, de Bohomolec à Fredro, a joui d'une évolution organique. Oubliée en raison des maladresses de sa langue, mais surtout par suite du phénomène romantique qui n'a laissé survivre que le goût puéril des effusions lyriques, la comédie du prince Czartoryski est pourtant au centre de cette évolution.

La figure de Czartoryski est trop superficiellement retracée dans notre histoire politique et littéraire ; on n'a pas assez apprécié ses mérites dans tous les domaines de notre vie nationale. Il a eu l'heur d'incarner une époque pour ainsi dire

écrasée entre les vieilles générations sarmatiques et la génération romantique, c'est-à-dire cette seconde moitié du XVIIIe siècle qui aurait pu voir la grande renaissance polonaise et qui a sombré dans le désastre. Il n'est que juste de remettre à la place qu'elle mérite cette grande figure, et nous rêvons d'y consacrer nos études. Dès à présent, il faut l'affirmer, il est impossible de parler de la culture polonaise de 1760 à 1815 sans rencontrer à chaque pas le nom du prince Adam Casimir Czartoryski, général de Podolie.

Cracovie, 1er juin 1925.

Stanislas Łukasik.

—*—

LE TOURISME EN POLOGNE

La Pologne a beaucoup fait déjà pour attirer les touristes : elle a organisé pour les professeurs, les lycéens, les médecins français, pour des Tchèques, des Roumains, des Bulgares, des Danois même, des voyages circulaires dans les principales villes de Pologne et aux Carpathes. Ces caravanes officielles ont été fort intelligemment comprises. Des affiches suggestives posées en pays étranger devraient compléter cette réclame.

Ce qui est curieux dans ce pays de plaines, ce sont d'abord les montagnes, Alpes en minature sans glaciers ni neiges éternelles : les Tatras avec leur Garluch (2.663 m.), la grotte de glace du *Ciemniak ;* les Beskides orientaux avec le *Hoverla* (2.058), les Beskides occidentaux avec la *Babia Gora* (1.725 m.). Les beaux sites y abondent : bords du *Czeremosz* dans la *Huculszczyzna*, du Dunajec dans les *Pieniny ;* environs de la cure d'air de *Zakopané*, station de tourisme l'été, de sports d'hiver aussi, rives du lac dit l'Œil de mer, vallée d'*Ojców* beaucoup plus bas et plus au nord ; berges de la Vistule entre les vieilles et pittoresques villes de Sandomierz et de Kazimierz. C'est aussi, au nord, la plaine, qui a son charme, ayant pour elle l'imprévu de ses bosquets, de ses lacs, dans la région des *Pojezierze Brodnickie*, dans la Kachoubie, dans la Kujawie, ou près d'Augustowo, à *Bielowicz* repaissant le regard de l'immensité océanique de ses forêts.

Ce sont aussi, sur de nombreux points, les costumes conservés par les paysans ; qu'il s'agisse des Houzoules de Zabié, des Podhaliens des Tatras, des Silésiens de Cieszyn, et même des

mineurs de Haute-Silésie, ou des villageois de la plaine de Lowicz, ils font partie du paysage et y ajoutent des taches en relief qui en relèvent la tonalité générale. Les habits de laine blanche brodés de rouge et bleu des górals de Zakopane, le rouge et l'orange des Houzoules, le violet, le vert et le jaune des gens de Lowicz ; les manteaux de cuir blanc, les chapeaux de paille garnis de plumes de paon des hommes ; les élégants *cerdaks* brodés de bleu pâle des jeunes filles aux doubles nattes blondes, etc., autant d'éléments de pittoresque qui, piqués sur une lande, perchés sur un roc, plantés au bord d'un lac, s'y intègrent absolument.

Ce sont enfin quelques villes : Czenstochowa et son sanctuaire de *Jasna Góra*, les jours de fête de la Vierge ; Wilno avec sa vieille tour de Guédymine, sa cathédrale, Madeleine en raccourci, son image vénérée de la vierge d'*Ostrâbrama*, le riant faubourg d'Antokol qui vit la triste fin de l'épopée de 1812. C'est Cracovie surtout, le vieux Cracovie enserré dans la verte promenade des *Planty*, ceignant elle-même une ceinture de remparts au-devant desquels s'étale la ronde et rouge Barbacane et que l'on franchit sous la tour puissante qui a nom porte Saint Florian. Il faut voir la place où se dressent la Tour carrée, les *Sukiennice* (*Halles au drap*) décorées à l'intérieur de primitifs blasons ; où la pierre de Koscinrzko rappelle tant et de si prenants souvenirs. De la Bibliothèque des Jagellions et de sa cour, se dégage un sentiment du beau aussi bien moral qu'esthétique, l'impression qu'on est dans un des centres les plus anciens et les plus vénérables de la culture européenne. Puis, il y a les églises romanes, Saint-André; baroques, Saint-Pierre, les Bernardins, Sainte-Anne ; gothiques enfin, Sainte-Marie surtout dont il a été parlé ailleurs (1). Il y a par-dessus tout ce Wawel, unique par sa physionomie, acropole régnant sur ces flots de plaines qui viennent mourir à ses pieds, Louvre en qui se résume l'histoire d'un peuple, Wawel, sa basilique et son palais, sa basilique dans les cryptes de laquelle dorment tous les

---

(1) Abel Mansuy : *La Pologne*, *Rieder*, 136 p. in-16, 1925, p. 125,128.

rois de Lokietek à Auguste II (1), où près d'eux Koscinszko, Poniatowski, Mickiewicz semblent leurs successeurs ; sa basilique dont il faut escalader la tour par un beau soleil de Pentecôte avec des paysans venus pour admirer de haut leur terre et leur capitale ; son palais avec sa galerie renaissance, évocatrice de fêtes joyeuses et splendides, avec l'escalier dérobé au pied duquel Henri de Valois trouva des chevaux pour la fuite ; ses murs qui en font un Capitole. Cracovie, bien plus pauvre que Rouen comme ville d'art, moins martiale que Carcassonne, supérieure à l'une et à l'autre parce qu'incarnation et palladium d'un peuple entier.

La nécessité d'avoir un passeport et d'y faire appliquer de multiples visas — mal nécessaire dans beaucoup de pays de l'Europe actuelle — est une des gênes dont souffre le plus le touriste qui vient pour la première fois de France en Pologne. Les trains partent et arrivent à l'heure : on trouve des wagons-lits sur toutes les grandes lignes : Varsovie-Berlin, Varsovie-Vienne, Varsovie-Lwów, Varsovie-Wilno. Le nombre des wagons neufs et de type nouveau augmente ; mais le matériel ancien, de toute origine, laisse à désirer comme tenue, et a trop souffert de 1914 à 1921.

Les hôtels sont trop rares à Varsovie, et beaucoup de leurs occupants y sont à demeure depuis des mois et des années, ce que rend plus sensible encore le manque de chambres disponibles. Il n'y a guère dans la capitale que cinq hôtels de premier ordre. Ce qui vient ensuite est au-dessous du médiocre. A Cracovie, la situation est loin d'être meilleure ; à Lodz et à Wilno, on n'a guère le choix. C'est un peu mieux à Lwów.

La cuisine est riche en plats originaux et succulents : *barszcz* ou soupe à la betterave ; *czarnina*, soupe au sang de canard où flottent des débris de viande et des fruits ; *zrazi*, viandes roulées qui sont une spécialité du pays. Se méfier des *cotelettes*, qui ne sont que des boulettes où se remarque l'art d'utiliser les restes. Par contre, ne pas reculer devant les pâtisseries du pays, *pączki*, *favorki*, *torty*, *naleszniki*.

---

(1) S'arrêter particulièrement aux cercueils de Wladyslaw IV et de Sobieski.

La Pologne est un pays de confiseries et de gâteaux ; c'est dans les confiseries que se brassent les affaires, comme en France dans les cafés. On trouvait jadis de nombreuses laiteries de consommation, très fréquentées par des clients de toute condition et de mœurs frugales : ces établissements tendent à disparaître, c'est regrettable.

Une liqueur nationale à recommander c'est l'hydromel qu'il faut boire à Varsovie dans une maison du vieux marché, à Cracovie en plus d'un endroit ; qu'il faut savourer surtout dans de vieilles familles de la szlachta polonaise.

En Pologne, la grande société de tourisme est celle des *Krajoznawcy*, siège social, rue Karowa, 31, à Varsovie, qui a de nombreuses succursales à Cracovie, Lwów, Zakopné, Wilno, etc.

Abel MANSUY.

———

ESSAI

SUR

les Légendes épiques de Pologne

Le polonais n'est devenu une langue littéraire qu'à l'aube de la Renaissance, saison trop tardive pour cette fleur de printemps qu'est l'épopée nationale. Pourtant, depuis près de cinq cents ans, la Pologne faisait partie de la famille européenne et s'était nourrie surtout des fruits de la civilisation romane, pays de culture latine, au bord du monde slave. C'est la langue latine qui fut pendant cette longue période son principal instrument de culture. On commence enfin, après une longue négligence, à reconnaître que tous les peuples de l'Europe catholique ont eu leur littérature, véritablement nationale, dans cette langue commune riche de tant de traditions. Les chroniqueurs et les poètes latins du moyen-âge entrent dans l'histoire littéraire et ne sont plus un apanage réservé aux chartistes.

La Pologne a eu ses chroniqueurs, ses annalistes écrivant en latin au temps de Joinville et même de Froissard. A-t-elle eu aussi dans la même langue ses aèdes nationaux ?

Les invasions qui se sont succédées, des Tartares aux Suédois, et aux Russes encore, pendant sept siècles, sur le sol de cette marche orientale du monde latin, ont évidemment détruit bien des trésors conservés jadis dans les bibliothèques abbatiales. En 1848, encore, l'artillerie de Sa Majesté apostolique, bombardant l'Université de Lwów, incendiait les manuscrits

de l'antique et vénérable abbaye de Tyniec, et si aucun bon catalogue ne permet d'évaluer avec précision ce dommage, on peut croire qu'il fut immense.

Malgré tout, il n'est pas interdit de rechercher les traces de l'épopée polonaise. Comme Saxo Grammaticus, comme notre Aubri des Trois Fontaines, les chroniqueurs n'en ont-ils pas conservé les fragments ? Il semble bien qu'il y a déjà des traits épiques dans le tableau du règne de Boleslas Chrobry (993-1025) que trace le panégyriste anonyme de Boleslas III, vers 115. Il y a une épopée en formation dans l'œuvre historique de Vincent, évêque de Cracovie, qui écrivait, au plus tard vers 1220 ; surtout l'on trouve des poèmes entiers résumés dans la chronique de Grande-Pologne, qui date de 1350.

Il existe tout un cycle de légendes généalogiques, de récits sur les héros éponymes de la nation : à vrai dire, il y eut même un double cycle, celui de Gniezno, et celui de Cracovie. Ce sont les légendes des Lechs, des Popiel et des Piasts à Gnierzo, de Cracus et de Wanda à Cracovie. L'évêque Vincent les a amalgamées, non sans y faire entrer, en humaniste qu'il était, des récits sur Alexandre et Jules César. C'est là un genre littéraire qui n'appartient pas à l'épopée proprement dite, pas plus qu'on ne peut ranger sous la même étiquette Francion et Pharamond avec Roland ou Girard de Roussillon. Je ne veux m'occuper ici que des légendes épiques que l'on peut situer à un moment déterminé dans l'histoire de la civilisation médiévale, les transpositions poétiques d'une situation historique qui se laisse identifier, où vibre encore plus ou moins un ébranlement de la conscience nationale.

Je laisserai aussi aux savants polonais la tâche de discerner, dans le matériel des chroniqueurs, le détail épique du fait historique, d'expulser, si l'on veut, de la généalogie de Boleslas Chrobry telle figure qui y tient la place de Berthe aux grands pieds dans celle de Charlemagne.

Je tenterai seulement de discerner les cycles épiques. Nous possédons le résumé d'une chanson de Gauthier de Tyniec. Chacun des trois Boleslas, et Casimir le Restaurateur ont eu leur épopée, indépendamment de la place réduite qu'ils occupent confusément dans les Sagas scandinaves. Les rapports de la

Pologne et de la Hongrie ont été transposés sur ce mode, en un lieu qu'il faudra déterminer, où les influences culturelles des deux pays se rencontraient. Enfin le comte Pierre de Silésie, ou Pierre Wlast a inspiré des chants épiques du XIIIe au XVIe siècle.

Sur ce terrain encore neuf, je voudrais tenter de vérifier l'application des lois sociologiques et historiques de l'épopée : voir si en Pologne comme ailleurs les chansons de geste sont nées sur les grandes routes des peuples, près des sites chargés de traditions, autour des églises et des abbayes.

I

Gauthier de Tyniec et Gauthier d'Aquitaine

Gauthier le Fort, appelé en polonais Walgierz Wdaly, de la race royale de Popiel (1), était seigneur de Tyniec, avant que Casimir le Restaurateur fondât, sur cette falaise calcaire qui domine la Vistule (2) un monastère bénédictin. Il y avait là un château puissant et un donjon au bas duquel s'ouvrait une profonde prison. Gauthier apprit qu'un roi des Francs avait une fille d'une merveilleuse beauté, nommée Heligunde, fiancée au fils d'un roi d'Allemagne, qui pour faire sa cour à la princesse, était l'hôte du roi franc. Le prince polonais quitta son rocher de Tyniec pour conquérir la princesse lointaine. Une nuit, il franchit par escalade les remparts du château royal de France, obtient par ses menaces le silence du gardien, s'avance jusque

---

(1) Popiel est le dernier roi de la dynastie mythique qui aurait précédé les Piasts.

(2) A douze kilomètres au sud-ouest de Cracovie, sur la rive droite de la Vistule.

sous les fenêtres de la chambre où dormait Heligunde ; il chante d'une voix si suave de si douces mélodies que la princesse, avec ses suivantes, l'écoute jusqu'au matin. Le jour levé, elle mande le gardien, l'interroge, sans obtenir de réponse. Deux nuits encore le chanteur revient. La princesse menace le gardien de mort s'il persiste à feindre l'ignorance. Il avoue, et déclare que le chanteur mystérieux est un prince d'un lointain pays. A la voix du beau Polonais, Heligunde oublie le fils du roi d'Allemagne. Celui-ci se voyant évincé, rentre dans son pays dévoré de jalousie ; il fait garder tous les passages du Rhin, et donne pour consigne d'exiger un marc d'or de tout chevalier qui se présentera avec une jeune fille pour franchir le fleuve, de l'avertir aussitôt lui-même, et de retenir le couple en attendant.

Cependant Gauthier trouve enfin l'occasion de prendre la fuite avec Heligunde, toute disposée à l'accompagner. Ils arrivent au fleuve ; Gauthier paye le péage ; mais comme on veut le retenir, aussi prudent que brave, le prince polonais devine le péril. Il monte à cheval, prend Heligunde en croupe, et franchit le Rhin à la nage. Il est déjà loin du fleuve, quand il entend derrière lui le galop d'une troupe qui le poursuit. C'est le fils du roi d'Allemagne, qui l'appelle ravisseur et perfide, et le défie en un combat singulier, dont la princesse et le cheval seront l'enjeu. Les deux rivaux s'affrontent ; les lances brisées, ils mettent l'épée à la main. Heligunde est derrière son héros, elle est donc exposée à la vue de l'Allemand, et cette vue lui donne un tel courage qu'il oblige le Polonais à rompre, à reculer. Mais c'est Gauthier maintenant qui voit la princesse : la honte de reculer sous ses yeux, la crainte de la perdre, l'amour, lui rendent toute sa vigueur, il charge l'Allemand, et lui porte un coup mortel. Tout couvert lui-même de blessures, mais chargé des armes de son rival, il arrive avec Heligunde au château de Tyniec.

Mais en son absence, Wislas le beau, prince de Wislica, a dévasté ses terres. A peine guéri Gauthier se met en campagne, triomphe de Wislas, le fait prisonnier et l'enferme dans les basses fosses du donjon de Tyniec.

L'amour d'Héligunde ne retient pas longtemps le guerrier ; il repart pour de lointaines expéditions, et reste deux ans en-

tiers loin de sa femme. Celle-ci pleure auprès d'une de ses suivantes ; elle déplore le sort de celles qui ayant épousé des guerriers aventureux, ne sont ni veuves ni mariées. La perfide confidente se hasarde à parler du beau prisonnier qui languit dans le donjon. Et bientôt Wislas regagnera sa ville, en compagnie de la femme de son vainqueur.

Gauthier revient enfin à Tyniec , il s'étonne de ne pas voir Heligunde lui faire fête à la porte du château. Ses gens ne lui disent pas toute son infortune, et lui laissent croire que Wislas ayant corrompu ses geôliers, a enlevé de force la princesse. Gauthier remonte à cheval et sans désemparer cour à Wislica. La ville est ouverte, et Wislas à la chasse ; Gauthier entre librement. Héligunde l'a vu, elle court au-devant de lui, se jette à ses pieds, toute en larmes. Elle a été enlevée par violence ; que l'époux bien-aimé entre au château, et se cache, elle lui livrera Wislas. Mais c'est au contraire Gauthier que la perfide livre enchaîné au prince de Wislica. Lié par des anneaux et des bracelets de fer au mur de la grande salle, les bras en croix, la tête relevée, suspendu à ses entraves, le malheureux sera témoin des ébats du couple criminel.

Wislas avait une sœur que sa laideur condamnait au célibat ; il crut qu'il ne pourrait trouver de geôlière plus acharnée et c'est à elle qu'il confia la garde de son prisonnier. Mais, émue de compassion et sans doute de quelque autre sentiment, elle propose à Gauthier de le délivrer, à deux conditions : qu'il l'épouse, et qu'il ne tire jamais son épée contre Wislas. On peut juger si Gauthier accepte. Il demande seulement à sa libératrice de lui apporter son épée, que Wislas tenait au chevet de son lit, car seule cette épée est d'assez bon acier pour couper la tête de chacune des clavettes qui ferment les bracelets et les carcans. Ce travail achevé, l'épée est glissée entre le mur et le dos du prisonnier, qui semble encore lié. Après midi, Wislas et Heligunde, sont dans la salle à s'ébattre. Gauthier qui jusqu'alors avait su garder un silence héroïque, élève la voix : « Que diriez-vous si j'apparaissais soudain à votre chevet, brandissant mon épée. » Héligunde frémit, et toute tremblante dit à Wislas : « Malheur à nous, Seigneur ! son épée n'est plus dans notre chambre ; ne songeant qu'à t'aimer, j'ai oublié de

te le dire. « Aurait-il dix épées, répond Wislas, il ne pourrait rompre ses carcans «. Mais déjà Gauthier libre est debout devant eux, et saisissant l'épée de Wislas lui-même, pour ne pas manquer à sa promesse, d'un seul coup, il coupe en deux le couple infidèle. On voit encore au château de Wislica la tombe d'Heligunde taillée dans le rocher.

Tel est le roman épique que la Chronique de Grande Pologne a conservé (1). Il se trouve aussi dans les mêmes termes, ou à peu près, chez le héraldiste polonais Barthelemy Paprocki ; celui-ci se référant à des héraldistes antérieurs, André de Zarnów et un anonyme dont les ouvrages sont perdus, fait de Gauthier l'ancêtre du clan féodal dont les armes sont le Topor, ou la hache, auquel se rattachaient les plus grandes familles de la région de Cracovie, et surtout les Tenc-

---

(1) *Monumenta Poloniæ historica*, T. II. — La chronique de Grande Pologne, citée souvent sous le nom de Chronique de Boguphal ou de Baszko, est un ouvrage de 1350 environ, ainsi que l'a établi Wojciech Kętrzyński dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Cracovie (*Rozprawy Akademij Umiejętnosci. Wydzial historyczno-filozoficzny*, Serya II, Tom. VIII, 1896, p. 2-54). Cette chronique est inachevée, comme presque toutes les chroniques médiévales polonaises : elle s'arrête brusquement en 1272. C'est une compilation des chroniques antérieures du panégyriste anonyme de Boleslas III, de la chronique de Vincent Kadlubek, évêque de Cracovie, écrite vers 1200-1220, d'une chronique de Petite-Pologne, de 1300, habituellement designée sous le nom de Chronique de Mierzwa et que j désigne ci-après par : chronique *Ortum*.

A ces éléments d'inégale, mais sérieuse valeur historique, la Chronique de Grande Pologne ajoute, en les résumant, de précieux débris de la littérature épique polonaise en langue latine. A propos d'un événement historique, la destruction de Wislica en 1135, que d'ailleurs la Chronique de G. P. insère dans la trame d'un autre récit épique dont nous parlerons plus bas, elle fait place au roman de Gauthier de Tyniec. Sur ce roman, voir Nehring, PoWiesc kronikarza polskiego o Walterze i Helgundzie, dans *Ateneum*, III, 1883, p. 349-377 ; Stanisław Smolka, Gniadzo Tęczyńskich (L'aire de la famille de Tenczyn), dans les *Szkice historyczne*, serya II, Varsovie 1883, p. 1-89 ; Stanisław Zakrzewski, Zródła podań tyniecko-wiślickich, dans le *Kwartalnik historyczny*, XXVIII, 1914, p. 351-486.

zyn, au service desquels nous trouvons précisément un André de Zarnów vers 1550 (1).

Il est bien inutile de chercher quels personnages historiques peuvent se cacher sous les noms des héros de cette geste. Mais il vaut la peine d'établir ce que l'on pourrait appeler leur état civil épique.

Wislas est un héros traditionnel des tribus de la Haute Vistule, le fondateur éponyme de Wislica, ainsi que le dit Długosz, chanoine de Cracovie, historien de la seconde moitié du XV[e] siècle dans l'introduction géographique à son histoire « Wislica, fondée au temps païens, par le comte Wislas, très antique héros de la Pologne, qui lui donna son nom... » Cette ville bien déchue paraît avoir joué autrefois, et dès le IX[e] siècle un assez grand rôle comme citadelle pour les populations du bassin supérieur de la Vistule, dont Cracovie était alors plutôt le marché. Elle s'élevait autour d'un rocher fortifié dans les marécages de la Basse Nida, affluent de gauche du grand fleuve, entre Cracovie et Sandomierz. Vincent Kadłubek atteste aussi le renom épique de cette ville. Comme les tribus de la Haute Vistule, appelés précisement Wislanes, se rattachèrent pendant le X[e] siècle aux Slaves de Moravie et de Bohême, Wislas semble faire partie des épopées de ce dernier groupe. C'est comme prince des Tchèques qu'il figure dans les épopées mineures de l'Allemagne du Sud. Dans *Biterolf und Dietlieb*, Rüdiger, au service d'Attila, combat Wislas de Bohême, Herman de Pologne, et Bodyslaw de Prusse. Dans la *Dieterichs Flucht*, Wislas de Kirchenlant est le beau-frère d'Herman de Pologne. Il est d'ailleurs curieux de voir le roi de Pologne obstinément appelé dans ces récits, Herman, comme le duc Władyslas (1079-1102) qui fut si étroitement inféodé à l'empereur Henri IV. Dans *Dietrich und Wenezlan*, ce dernier nom semble être une forme de Wislas (2). Une fois la frontière

---

(1) Herby rycerztwa polskiego, przez Bartosza Paprockiego, Cracovie, 1584. Réedition de K. J. Turowski, Cracovie 1858.

(2) Voir Deutsches Heldenbuch, I. Theil, édition de Janicke, Berlin 1866 et II Theil édition de E. Martin. Références dans *Zakrzewski*, op. laud. p. 460 et suiv.

de Pologne portée aux Carpathes, Wislas rentre dans la tradition polonaise où il figure comme héros éponyme de Wislica et aussi au nombre des vingt fils du roi mythique Lestko III, que l'on fait contemporain de Charlemagne. Ces vingt héros sont dans les récits polonais, recueillis par Długosz au livre premier de son histoire, les fondateurs de toutes les grandes villes entre l'Elbe et l'Oder.

Dans Gauthier de Tyniec, il est facile de reconnaître le héros de la fameuse épopée latine, le *Waltharius*, Gauthier d'Aquitaine.

Le *Waltharius* est un poème en 1456 hexamètres dont l'auteur a beaucoup pratiqué et pillé l'Enéide et Sedulius. Pour connu que soit le récit dans le milieu des spécialistes, il ne sera sans doute pas superflu de le résumer rapidement.

Attila, roi des Huns, vieilli dans ses triomphes, veut parcourir une fois de plus les royaumes jadis vaincus. Il arrive au pays des Francs, où règne dans Worms, sa capitale, le roi Gibicho, père depuis peu d'un enfant qu'il a appelé Guntharius. Gibicho ne songe pas à résister : mieux vaut payer tribut et donner des ôtages. Il donnerait son fils s'il n'était d'âge trop tendre ; à sa place le noble adolescent Hagano, de race Troyenne, sera livré à Attila. En Bourgogne règne Heriric père de la belle Hiltgunt, et sa cour est à Chalons. Dès qu'Attila paraît sur la Saône et le Rhône le roi bourguignon s'empresse d'offrir lui aussi le tribut et de donner sa fille en ôtage. Alpherus est roi d'Aquitaine. Son nom rappelle celui de Gaiferus, l'adversaire de Pépin le Bref. Alpherus a un fils à la fleur de l'âge ; c'est Gauthier ou Waltharius. L'Aquitain s'incline comme le Franc et le Burgonde : Gauthier partagera le sort d'Héligunde et d'Hagano. Sort du reste qui n'a rien de cruel. Attila est fort civilisé : ce n'est plus le fléau de Dieu, mais un roi dant la cour somptueuse est hospitalière aux étrangers et aux ôtages. Gauthier et Hagano y deviennent des chevaliers accomplis, tandis qu'Heligunde est élevée avec amour par la reine des Huns, Ospirin, prudente épouse du bonhomme Attila. Tout de même c'est l'exil. Un beau jour Hagano prend la fuite, car Gibicho est mort, Guntharius est devenu roi de Worms, et le jeune homme ne se sent plus lié par le pacte. Ospirin devine que Gauthier brûle de l'imiter,

et qu'il ne partira pas sans Héligunde. Cependant Gauthier, à la tête de l'armée des Huns, remporte sur les ennemis d'Attila une victoire qui met le comble à sa gloire et à sa faveur. Il en profitera pour fuir avec le casque, la cuirasse et une partie des trésors d'Attila, à l'occasion d'un festin pendant lequel il saura enivrer le roi et ses barons. Héligunde est la complice et la compagne de sa fuite. La hardiesse du beau couple n'a d'égale que sa chasteté.

Quand Attila sort de son ivresse, Gauthier et Heligunde sont bien loin. Le héros est armé de pied en cap, épée à la cuisse gauche, sabre panonnien à la cuisse droite, cuirasse au flanc, casque en tête. La jeune fille a chargé son cheval de deux lourdes cassettes pleines d'or : elle a eu soin de se munir aussi d'une ligne, car on vivra en route de chasse et de pêche. Toute la nuit, ils chevauchent ; le jour à l'abri des forêts, Gauthier prend des oiseaux à la glu ou au piège. On traverse des pays innommés, car le poète ignore entièrement les Allemagnes. La quatrième nuit on se trouve aux bords du Rhin, en amont de Worms. Gauthier paye le passeur en lui donnant des poissons qu'il a pêchés. Poissons merveilleux ! Portés aux cuisines royales, servis à Guntharius lui-même, le roi les a trouvés si exquis et d'un goût si rare que le passeur est mandé. Celui-ci décrit le pêcheur étrange, armé et cuirassé, accompagné d'une jeune fille d'une beauté admirable, qui mène un cheval chargé de deux coffres de notables dimensions. Aussitôt Hagano s'est écrié : « Réjouissez-vous avec moi ! à coup sûr c'est Gauthier, mon camarade, qui s'est échappé du pays des Huns ». Le roi Guntharius est un pauvre sire ; il ne pense qu'à l'or, l'or du tribut jadis payé par Gibicho son père, et que la Providence lui renvoie si heureusement. Malgré Hagano, le roi fait armer une troupe pour barrer la route et empêcher que cet or ne sorte du pays des Francs.

Entre temps Gauthier était arrivé dans les Vosges. Entre deux pointes de roc, s'ouvre une étroite caverne, devant laquelle s'étend une petite prairie. Nos héros y font étape ; Gauthier s'endort ; Heligunde qui veille doit l'éveiller avec précaution si quelque troupe paraît. Gauthier aimerait mieux en tout cas ne pas combattre.

Guntharius a retrouvé ses traces, il court au butin ; Hagano

a beau lui dire la bravoure et la force de Gauthier. Heligunde voit la troupe au loin. « Ce sont les Huns ! » Elle supplie Gauthier de l'égorger plutôt que de la laisser entre les mains d'un homme. Mais Gauthier a reconnu les Francs ; bien plus il a vu le casque d'Hagano. Celui-ci tente encore d'empêcher l'attaque. Camalon de Metz est envoyé en parlementaire pour demander, au nom du roi, le trésor et la jeune fille. Vaine ambassade. Les barons francs vont attaquer Gauthier. Haganon, à l'écart, reste spectateur du combat. Camalo, Kimo son neveu, Werinhard, Ekivrid le Saxon, Hadaward, périssent l'un après l'autre. Patavrid, le neveu d'Haganon, affronte à son tour Gauthier qui voudrait épargner le jeune parent de son ami. Obligé pourtant de se défendre, il le tue comme les autres. D'autres champions succombent : Trogus de Strasbourg, Tanaste de Spire. La nuit arrête le combat. Au matin Gauthier espère se retirer en paix, mais il lui reste à affronter le roi lui-même et Hagano, qui a longtemps hésité entre son amitié d'une part, de l'autre le deuil de son neveu et surtout la foi jurée au roi. Dernier combat. Le roi perd un pied, Haganon un œil et Gauthier la main droite. Heligunde soigne les trois blessés. Hagano et Gauthier, pour avoir été de loyaux adversaires n'en sont pas moins bons amis. Le roi boude à l'écart, mais on lui donne tout de même à boire. Gauthier rentre dans son Aquitaine avec ses trésors et sa fiancée, bientôt son épouse. Il règnera trente ans non sans guerres, non sans nouveaux triomphes. Le poète connaît bien ses exploits, mais son stilet émoussé refuse de les narrer.

Par où l'on voit que Gauthier d'Aquitaine fut le héros d'une geste touffue ; nous en possédons d'ailleurs d'autres fragments, d'autres témoignages, si le *Waltharius* latin seul nous est arrivé intact.

Supposons pour un moment que nous sommes sur un terrain vierge et que ni le poème, ni aucune tradition littéraire ne nous parle de son auteur. Que nous dira de lui-même le héros ?

Aquitaine, Bourgogne, France, une France qui va jusqu'au Rhin, telle est la perspective de l'auteur. Ces trois royaumes sont encore au XIe siècle des réalités géographiques ; ils sont bien connus dans la tradition littéraire des annalistes et des chroniqueurs. Je citerai seulement un auteur de la première

moitié du XII siècle le mystérieux Honorius, que jusqu'à plus ample informé, nous nommerons encore Honorius d'Autun. Ce clerc a écrit vers 1120 un *De Imagine Mundi* (1), au premier livre duquel il décrit la Gaule.

Gaule vient du grec *Gala*, lait, à cause de la peau blanche de ce peuple ! La Gaule a quatre parties : du mont Saint-Bernard à l'Océan britannique et au Rhin, c'est la Gaule Belgique, appelée France, parce que Franco y fonda près du Rhin une nouvelle Troie. Puis vient la Gaule Lyonnaise ou Chevelue : ce sont les pays de la Seine. Au Sud, on trouve la Gaule Narbonnaise (royaume de Bourgogne) et l'Aquitaine, nommée ainsi parce que les eaux du Rhône et de la Loire la bordent.

Ces quatre parties ce sont à vrai dire l'Austrasie ou France proprement dite, la Neustrie, la Bourgogne et l'Aquitaine, qui après avoir poursuivi des destinées souvent isolées à l'époque mérovingienne et acquis ainsi dans les chroniques latines leur individualité marquée, se sont séparées de nouveau à la décadence carolingienne et aux premiers temps capétiens. La Bourgogne est jusqu'en 1016 un royaume séparé de forte culture gallo-romaine. L'Aquitaine, gallo-romaine aussi, obéit à ses ducs, ceux de la dynastie de Poitiers qui faisaient figure de princes indépendants, si théorique était l'hommage qu'ils rendaient quand le roi de Paris était en état de l'exiger.

Or, le héros du *Waltharius* est un prince d'Aquitaine ; l'héroïne une princesse de Bourgogne. Le rôle odieux est dévolu au roi des Francs de la rive gauche du Rhin, Guntharius de Worms. Longue querelle : cent cinquante ans plus tard l'épopée française de Garin le Loherain est-elle autre chose que le conflit du Rhin et de la Gironde, de Metz et de Bordeaux ?

Mais ce sont là querelles de famille, entre gens de France. L'Allemagne, si le poète y pense, n'est pour lui qu'un prolongement de l'Austrasie franque ; et même il n'y pense pas. Tous les pays que traverse Gauthier, de Pannonie au Rhin, le poète les ignore. Parmi les champions que Gauthier abattra, il y a un

(1) Patrhologie latine, CLXXII, 129.

Saxon, Ekivrid ; ce Saxon baragouine un patois insolite, s'il en faut juger par la réponse de Gauthier. Mais ce baragouin, pour le poète roman, est du celtique. Ekivrid le Saxon parle celtique : ce Saxon à vrai dire, et la consonnance de son nom l'indique, est un Saxon de Grande-Bretagne, non de l'Elbe, mais de la Tamise.

Tout nous ramène donc en terre romane. Voyons maintenant si, outre cette perspective géographique, le poème a une perspective historique, si, comme dans l'espace, il nous oriente dans le temps.

Le nom d'Attila ne doit pas faire illusion et nous inciter à chercher au Waltharius des sources lointaines au Ve siècle. Cet Attila, ce n'est pas le chef des hordes asiatiques, c'est le type conventionnel que l'on retrouvera dans les Nibelungen, dans l'épopée hongroise, et, nous le verrons, dans l'épopée hongaro-polonaise, sans parler des épopées latines perdues, des *Attila Versificatus* qui sont attestés dans les bibliothèques épiscopales et monastiques de la vallée du Danube jusqu'au XVe siècle.

Les Hongrois ont terrifié l'Europe de 890 à 955, ravagé l'Italie, la Provence, la Bourgogne, l'Aquitaine, la France séquanaise et mosellane. On les a comparés aux Huns, car il restait comme une vague tradition d'ordre littéraire, due aux chroniqueurs, qui déjà avait fait des Avares de Pannonie, au VIIIe siècle, les héritiers d'Attila. L'évêque Pilgrim de Passau, autour duquel on constate une grande activité missionnaire et littéraire, voyant vers 980 les Hongrois battus, fort radoucis, prêts à accueillir l'Evangile, se sentit tout porté à voir en eux des successeurs et héritiers des Huns du Ve siècle, d'autant plus qu'il se considérait lui-même comme le légitime successeur des évêques de la Pannonie ancienne, de Laureacum, et qu'il en tirait argument pour se faire reconnaître sur la Hongrie autorité de métropolitain (1).

---

(1) Sur la légende d'Attila au moyen-âge, voir *Balint Hóman, Geschichtliches im Nibelungenlied*, Berlin-Leipzig, 1924. Otto von Lamsdorf, évêque de Passau de 1254 à 1265 a dans sa bibliothèque un *Attila versificatus*. Aventinus, chroniqueur qui vécut au temps de la Renais-

L'Attila du Waltharius, comme celui des Niebelungen, comme celui de la Chronique hongaro-polonaise, c'est le roi Geisa, le père d'Etienne le Saint ; à la fin du X[e] siècle, encore à demi-païen et chrétien à demi, Geisa ouvrait sa cour aux soldats et aux missionnaires des pays romans et germaniques.

Le poète du *Waltharius*, donc, se situe dans la perspective de la France romane, de Bourgogne et d'Aquitaine, et dans la perspective du X[e] siècle finissant, ou du XI[e].

Mais le *Waltharius* n'est pas anonyme. Il a un prologue, et qui ressemble à tous les prologues par lesquels poètes et chroniqueurs offrent leur œuvre à un prince ou à un pontife. Ce prologue est dans les manuscrits les plus anciens et les meilleurs. Geraldus, fragile pécheur au nom sans gloire, offre le poème au pontife Erchambauld dont il se dit l'humble et fidèle disciple ou nourrisson (1).

L'un des plus anciens manuscrits, écrit au monastère de Gembloux peut-être à la fin du XI[e] siècle, porte ce titre, en latin : *Ci commence le poème de Gerald sur Gauthier*. Sauf raison contraire absolument décisive, il est impossible, sans

---

sance, a trouvé à Ratisbonne un ouvrage en vers héroïques latins non sans élégance. Il y a vu qu'Attila épousa une Hyldegunda, fille d'Herricus, roitelet des Francs. (Aventinus, Sammtliche Werke, Annales ducum Bavariæ II 306). Chose curieuse, c'est Hildegunde qui reparaît dans le drame de Bornier, *Attila*, comme l'épouse meurtrière du roi Hun. L'évêque Pilgrim de Passau figure dans les *Nibelungen*, comme l'oncle de Krimhilde ; on attribue aussi à l'un de ses clercs, Maître Conrad, la rédaction du plus antique récit du festin sanglant. Attribution fabuleuse, cela va de soi. Voir E. Tonnelat, *La Chanson des Nibelungen*, Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, fasc. 30, Paris 1926, p. 312 et suiv. Les rapports pacifiques de Pilgrim avec les Hongrois sont attestés par sa lettre au pape Benoît VI. Voir Marczali, *Enchridion fontium historiæ hungaricæ*, 1902, p. 57 ; Bruschius ; de Laureaco veteri, Bâle. — Dummler, Pilgrim von Passau, 1863.

(1) Omnipotens genitor, summæ virtutis amator
. . . .
Pontificem summum tu salva nunc et in aevum
Claro Erchambaldum fulgentem nomine dignum
. . . .
Praesul sancte Dei nunc accipe munera servi
Quae tibi decrevit de larga promere cura
Peccator fragilis Geraldus nomine vilis.

manquer aux règles les plus élémentaires de la critique de chercher un autre auteur que ce Gerald.

Or, nous connaissons un Gerald, moine de Fleury-sur-Loire, poète latin assez élégant, dont le manuscrit 566, du fonds de la Reine de Suède à la Bibliothèque Vaticane, du XIe siècle, conserve deux poèmes. Et dans le voisinage de Fleury, Erchambauld fut évêque de Tours de 980 à 1006, un autre Erchambauld évêque de Bordeaux en 1047-1059. Tours, Bordeaux, voilà bien l'Aquitaine du haut moyen-âge.

Interrogeons les manuscrits sur leur provenance. Le numéro 8488a de la Bibliothèque Nationale de Paris, de la fin du XIe siècle, vient de Fleury-sur-Loire, ainsi que l'a démontré Grellet-Balguerie dans le t. XVIII de la IVe série des Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres (1890) et plus récemment H. Lebègue dans les Mélanges Chatelain (1910). Le numéro 5.883 de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles a été écrit au monastère bénédictin de Gembloux, en Belgique, lequel se rattache de très près aux influences clunisiennes. Le manuscrit 103 de la Bibliothèque de Karlsruhe aurait été écrit vers le milieu du XIIe siècle dans l'abbaye bénédictine de Hisrchau. Les anciens catalogues des abbayes de St-Evre de Toul mentionnent trois manuscrits du poème, perdus, comme ceux de Stavelot et de Saint-Bertin. Les abbayes rhénanes, celles de la région de Saint-Gall, celles de la Vallée du Danube, comme Melk, avaient des exemplaires de *Waltharius*, sans que l'on puisse dire toujours si c'est l'ouvrage même que nous connaissons.

Un autre indice fort important à mon sens, nous ramène aux abbayes bénédictines et particulièrement à celles qui se rattachent à Fleury-sur-Loire. On vient de voir que Saint-Evre de Toul a eu jusqu'à trois manuscrits du Waltharius. Il y a plus : la scène du combat se situe très probablement en un lieu bien déterminé qui dépendait de l'abbaye de Senones dans les Vosges, au diocèse de Toul. C'est Framont, au sud du Donon, à la crête des Vosges, comme le veut le poème. Mabillon a donné de ce lieu une curieuse description que l'on peut lire dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres pour 1717, page 686 : « Il se présente une espèce de ravelin soutenu

de part et d'autre par deux demi-bastions naturels ; au-dessus il y a un terrain d'environ cent pieds de largeur ». Jakob Grimm, qui a relevé ce passage à la page 124 de ses *Lateinische Gedichte des X und XI Jahrhunderts*, Goettingen, 1838, y reconnaît le champ clos des combats singuliers de Gauthier d'Aquitaine. Or Senones et les autres abbayes du diocèse de Toul furent réformées à la fin du X[e] siècle d'après les constitutions de Fleury-sur-Loire, et sans aucun doute par quelques moines détachés de l'abbaye réformatrice. On comprend donc qu'un moine de Fleury aît pu s'intéresser particulièrement à ce point de la crête vosgienne, et lui faire dans son poème une place d'honneur.

Ce Jakob Grimm tient une place importante dans l'histoire littéraire du *Waltharius*. C'est lui qui a annexé le poème à la littérature germanique. Et voici pour quelle raison.

Ekkehard, moine de Saint-Gall, que l'on distingue de quelques homonymes qui vécurent au même lieu en lui appliquant un numéro d'ordre, Ekkehard IV donc, au chapitre 80 de la chronique claustrale de son abbaye, écrite entre 1031 et 1057 (1), relate l'activité littéraire d'un autre Ekkehard I, mort en 973. Il lui attribue plusieurs pièces liturgiques, antiennes et séquences ; puis, en un latin difficile, il ajoute : « Etant aux écoles, il écrivit en vers métriques pour son maître, d'un art incertain (vacillanter) car c'était un enfant encore d'esprit sinon de fait, une vie de Waltharius à la main forte, que j'ai corrigée de mon mieux quand j'étais à Mayence, sur l'ordre de l'évêque Aribon (1021-1031) car la barbarie de la langue et les idiotismes sentant le Teuton ne se laissent point si vite ramener à la latinité. Ce qui montre, ajoute Ekkehard IV, qu'il ne faut penser en allemand et mettre ainsi mot à mot en latin ; mais c'était une erreur de jeunesse, et plus tard, il se corrigea. »

---

(1) *Casus Sancti Galli*, édité par Ild.. Von Arx dans les *Monumenta Germaniae historica*, Scriptores II, p. 59-183. Nouvelle édition par G. Meyer von Knonau dans les *St. Galler Mittheilungen zur vaterland, Geschichte*, XIII, suivie dans le même recueil XV et XVI d'une etude historique sur l'auteur et l'ouvrage.

Il y eut à Saint-Gall, vers ce temps, un maître d'école nommé Gerald, mort entre 1070 et 1080. Il est certain d'ailleurs que Saint-Gall était comme Fleury un foyer de poésie latine. Les érudits allemands depuis Grimm sont unanimes à conclure que notre poème est l'œuvre de cet Ekkehard I, offerte par lui à Gerald, et par ce dernier dédiée à Erchambald, évêque de Strasbourg de 965 à 973. Je vois mal, je l'avoue, ce maître d'école dédiant à un évêque un poème barbare, œuvre de jeunesse d'un autre moine dont rien ne prouve qu'il ait été son élève puisque l'un et l'autre sont morts vers la même époque. Je vois plus mal encore un Attila aussi radouci décrit dans un poème qui daterait donc de 950 environ, peut-être de quelques années plus tôt, alors que les rois Hongrois prototypes de cet Attila de convention, Geisa et Etienne, vivaient plus près de l'an mille. Je ne conçois point que ce moine d'une abbaye alemannique ignore à ce point l'Allemagne, glorifie les Aquitains et bafoue les Rhénans. Dirai-je encore que le *Waltharius* que nous possédons ne ressemble guère à un poème en latin de cuisine teutonne, tant bien que mal corrigé ? Mais ceci est affaire d'appréciation.

Bref, du passage cité d'Ekkehard IV, je concluerai volontiers qu'Ekkehard I a écrit un poème sur Gauthier à la main forte. J'y vois aussi et j'enregistre qu'un Gauthier à la main forte, qui a dû s'appeler aussi Gauthier à la main de fer, puisqu'il a laissé sa main droite de chair au pied du Donon, occupait dès le X[e] siècle les cervelles monastiques et fournissait des thèmes à ces pieux écoliers. Mais je ne vois pas que l'on puisse aller plus loin. Le *Waltharius* d'Ekkehard I de Saint-Gall n'est pas le nôtre, que les plus graves raisons permettent d'attribuer à Gerald de Fleury, et obligent en tout cas de rattacher à la France romane (1).

---

(1) Sur le Waltharius, voir Hermann Paul, *Grundriss d. german. Philologie*, II Auflage, 1901, p. 81 et s. — Karl Strecker a réédité en 1924 le Wlatharius, à Berlin chez Weidmann. L'édition est excellente au point de vue philologique, et fournit par ailleurs, dans l'introduction et l'examen des manuscrits, les renseignements nécessaires pour se

Qu'il y ait eu d'autres poèmes, nous l'avons déjà vu. L'auteur de notre *Waltharius* sait qu'il a régné trente ans et accompli d'illustres exploits. Et nous avons la chronique de Novalaise. Novalaise fut fondée en 726 dans le Val de Suse en Piémont, au pied du mont Cenis, par le patrice Abbon, qui avait pour ainsi dire jumelé cette fondation avec un autre monastère créé par lui aussi à l'autre porte des Alpes sur le versant est, en un lieu qui est probablement Vizille en Dauphiné. Les deux abbayes furent détruites par les Sarrasins au début du X[e] siècle. Novalaise fut restaurée en 1002, pendant que Vizille, vers le même temps, devenait un prieuré clunisien. L'historiographe de Novalaise acheva d'écrire en 1050. Il connaissait Gauthier pour l'une des gloires de son abbaye.

Notre chroniqueur cite ou résume, au chapitre 8 et 9 de son second livre, tout le poème que nous connaissons. Il cite en outre quatre distiques, qui montrent Gauthier triomphant du monde entier par une double victoire, celle de ses hauts faits et celle de son renoncement. Car, après avoir fait trembler le Nord et l'Indus, plus glorieux qu'aucun empereur, Gauthier d'Aquitaine songea à faire pénitence. Pour trouver le monastère le plus régulier, il s'avisa d'un stratagème qui devait avoir une grande fortune littéraire. Il se fit un bâton de pèlerin, auquel il attacha des sonnettes. Ainsi armé, il s'en allait de monastère en monastère, ayant soin d'entrer à l'église au moment où les

---

former une opinion sur l'auteur. Il va de soi que M. Strecker ne saurait consentir à la désannexion du Waltharius, et qu'il tient ferme pour Ekkehard. Il fait plus, il s'y cramponne et c'est la preuve que le doute l'a effleuré. J. Flach avait, en 1916, donné sur la question à la Revue des Etudes Historiques, LXXXII, 308, un article qui se ressentait un peu de la fièvre obsidionale, et qui allait un peu à la conquête de Waltharius et de quelques autres positions, comme on serait allé à la conquête de Metz. L'article n'en mérite pas moins toute l'attention, bien que M. Strecker, douloureusement surpris et vertueusement indigné, en dénonce la « grandiose Unwissenschaftlichkeit ». M. Wilmotte est revenu sur le sujet dans la *Revue Historique*, 1918, t. 127, p. 20 et suiv., et dans son précieux petit livre : *Le Français a la tête épique*. Il conclut contre Ekkehard. Bédier, *Les Légendes Epiques*, II, *Les routes d'Italie*, p. 161, accepte sans la discuter l'opinion des philologues allemands.

moines étaient au chœur. Il frappait alors deux ou trois coups de son bâton sur le pavé, et si quelque moine tournait la tête, le pèlerin reprenait sa route. A la Novalaise, aucun des moines ne parut entendre ; seul un des enfants tourna la tête, de quoi il fut aussitôt châtié d'un vigoureux soufflet par le magister scolarum. Gauthier avait trouvé le lieu de son repos et de sa pénitence. Ainsi Ogier le Danois connut de même que Saint-Faron de Maux était le plus régulier des couvents (1).

Gauthier est devenu le jardinier de Novalaise, et nul ne sait comme lui brûler au soleil les racines des herbes folles. Mais un jour, les serviteurs du roi Didier pillent le convoi qui ramenait au monastère la récolte de ses domaines. L'abbé Asinarius donne à Gauthier la mission de reprendre le bien volé ; on lui amène un cheval de charette, puis un autre, mais aucun ne répond à l'éperon. Gauthier se souvient du cheval qui l'amena au monastère. La noble bête, vieillie, portait maintenant la farine au moulin ; Gauthier se le fait amener ; il se met en selle le vieux guerrier et son cheval de bataille se reconnaissent (2). Inutile de dire que Gauthier mit en déroute les pillards. Trois fois encore il chasse des terres de l'abbaye les païens Lombards qui les dévastaient ; un jour, tout à la joie des grands coups qu'il avait portés, il trancha de deux coups de dague une colonne de marbre. Le chroniqueur l'avait vue, on l'appelait la *Ferita Waltharii*. Il avait vu aussi la tombe du héros creusée de ses mains au sommet d'un rocher, où il reposait avec son petit-fils Rataldus, fils de Rathier, que la belle Heligunde avait enfanté à son époux. Après la dernière invasion sarrasine, quand on releva le monastère, une femme de Suse, d'une vieil-

(1) *Monumenta Germaniae historica*, Scriptores, VII, p. 73-128, Scriptores rerum germanicarum in usum cholarum, Hanovre, 1846 ; Cipolla, *Monumenta Novalicensia vetustiora*, 2 vol. Rome, 1898-1901 ; P. Rajna, *La Cronaca della Novalese et l'epopea carolingia*, Romania, XXIII, 36 ; Bédier, *op. cit.*, II, 191. Mabillon, *Acta SS. Ordinis S. Benedicti*, saec. IV, I, 617. Bédier, *Légendes épiques*, II, 289.

(2) Même thème du vieux coursier retrouvé dans la légende d'Ogier le Danois, Bédier, *loc. cit.*, 305.

lesse prodigieuse, montra au nouvel abbé le tombeau de Gauthier d'Aquitaine.

De toute la légende de Gauthier, il ne nous reste donc que ses enfances à la cour d'Attila, ses combats sur les Vosges, son Moniage à Novalaise. Nous ne pouvons que soupçonner la richesse d'une légende qui n'a pas survécu. Sans doute, ses exploits rattachés aux invasions hongroises et lombardes ne rappelaient plus qu'un passé aboli et n'avaient pas l'intérêt poignant de la Croisade d'Espagne ou de Terre Sainte, cet intérêt qui a donné à Roland ou à Guillaume d'Orange leur valeur de héros populaires, quand vint l'éclosion des Chansons en langue française. Gauthier est le héros d'une geste trop vieille, qui a survécu seulement dans les lettres latines et n'a pu passer des poètes d'abbayes aux jongleurs des grandes routes.

Par Fleury où fut écrite sa geste juvénile, par Novalaise où survivait la tradition de son moniage (1), par Senones qui possédait le théâtre de son exploit, par Saint-Evre, Stavelot et Gembloux, où l'on recopie son histoire, Gauthier d'Aquitaine est un héros des épopées clunisiennes.

Cluny, abbaye bourguignonne, a été fondée par Guillaume I de Poitiers, prince d'Aquitaine, dont les descendants ne s'en désintéressèrent jamais. Guillaume V surtout fut l'ami et le protecteur de Cluny. Ce Guillaume V fait au XI[e] siècle figure de grand souverain. Il est par excellence, protecteur des abbayes, fondateur d'églises, mécène des clercs lettrés, fauteur des conciles qui veulent la réforme et la Trêve de Dieu. Il comble de largesses non seulement Cluny et les abbayes de ses domaines, mais encore des monastères alpins comme Saint-Michel de la Cluse. En 1025, les prélats et les abbés du Nord de l'Italie, ceux du moins qui sont engagés dans le mouvement réformateur, lui offrent la couronne impériale. Sa fille Agnès épousera l'empereur Henri III. Je songe que ce souverain d'Aquitaine est marié à la fille d'Otto Guillaume, comte de

(1) Un Odilon, neveu du grand Odilon de Cluny, fut abbé de Novalaise en 1027.

Mâcon, où est Cluny, comte d'Autun, de Nevers, d'Auxerre, de Besançon. Ainsi Gauthier d'Aquitaine a-t-il épousé la fille du roi de Chalons. Vraiment, il n'est pas téméraire de penser qu'en Gauthier d'Aquitaine les poètes bénédictins ont vu un ancêtre de Guillaume, qu'en Gauthier ils ont glorifié la race de leur bienfaiteur.

Or Tyniec — il suffira ici de le rappeler brièvement — appartient à la famille clunisienne, et les plus récentes recherches n'ont pu que confirmer la solide tradition locale et en concilier les apparentes contradictions en retrouvant les chaînons par lesquels la vénérable abbaye polonaise se rattache à la métropole bourguignonne. Entre Cluny et Tyniec, il n'y a que Stavelot et Brauweiler.

Poppon, abbé de Stavelot, est dans la première moitié du XIe siècle une figure de premier plan. Disciple de l'abbé Richard de Saint-Vanne, il est le chef du mouvement clunisien dans la région mosane ; grâce à son prestige personnel auprès de l'empereur Conrad, il réussira péniblement à faire pénétrer en Allemagne cette réforme monastique. Henri II l'a mis à la tête des abbayes mosanes de Stavelot et de Malmédy, puis de Saint-Maximin de Trèves. Conrad II confiera à sa direction, au-delà du Rhin, Echternach et Hersfeld, et Saint-Gall en Alemannie.

De Stavelot vint en 1024 la première colonie de moines qui peupla l'abbaye de St-Nicolas de Brauweiler, à quelques kilomètres de Cologne, sur l'antique voie romaine qui menait à Maestricht. Or, Brauweiler est une fondation d'Ezzo, palatin de Lorraine, et de sa femme Mathilde fille d'Othon II. Ezzo est le père de Richeza, la mère de Casimir le Restaurateur. Richeza revenue en Lorraine s'est vivement intéressée à cette abbaye familiale. On a les meilleurs motifs pour admettre qu'Aaron, abbé de Tyniec, puis évêque de Cracovie, l'auxiliaire de Casimir dans l'œuvre de restauration religieuse en Pologne, vient de Brauweiler même, et qu'il a amené avec lui une colonie monastique appartenant aux cercles clunisiens de Stavelot (1).

---

(1) Vita Popponnis Stabulensis abbatis, MGH, Scriptores XI, 290-316.

Il n'est pas superflu de signaler que Stavelot et Malmédy sont bien connus comme foyers de légendes épiques. C'est le centre de rayonnement des chansons sur la jeunesse de Charles Martel, et surtout de la grande geste de Renaud de Montauban.

Je puis ajouter que l'abbaye de Brauweiler détient la légende d'Aymon, le père de Renaud de Montauban, le père pour mieux dire des quatre fils Aymon. Le récit figure en appendice de la *Fundatio Brunwillarensis monasterii*, écrite dans le troisième quart du XIe siècle. Un riche cultivateur de Mansdorf, près de Brauweiler, cherchant une truie égarée, la trouva au plus épais d'une forêt, réfugiée dans une chapelle de bois, que personne ne connaissait plus. Ce paysan, nommé Brun, fouilla l'autel et découvrit dans l'intérieur, sous la pierre sacrée, un reliquaire et un manuscrit. Il porta le tout au prévôt du monastère d'Inda qui reconnut des reliques de Saint Médard, et lut le manuscrit. Voici ce qu'il y apprit. Un seigneur nommé lui aussi Brun, avait un frère du nom de Berecho, seigneur d'un puissant château dans la forêt de *Vela*. Un brigand, nommé Aymon ou Heymo attaqua le château, tua Berecho et obligea son frère à se réfugier à Soissons. Là Brun obtint des reliques de Saint Médard, pour s'assurer un puissant protecteur et un allié céleste dans sa lutte contre Aymon ; il revint en son pays, où il bâtit une petite chapelle pour y placer les reliques. Puis il attaqua Aymon, le battit et le tua. On montrait encore non loin de Brauweiler, les ruines du château de ce brigand, appelées Château Aymon, ou Heymenburg.

Tels sont les humbles commencements d'une grande des-

Fundation monasterii Brunwillarensis. Ibid. 394-408, et *Monumenta Poloniæ Historica*, I, 336-357.

Sur Aaron de Tyniec, voir Félix Pohorecki, Kilka słów o Aronie pierwszym opacie tynieckim, Kwartalnik historyczny, 1922, 1-10. Cet article fait connaître une charte de 1028 où figurent Ello, le premier abbé de Brauweiler, et les moines Aaron et Becelinus, ainsi que le *Minister* de Richeza, Embrico. La charte est fausse, mais Ello et Embrico sont des personnages historiques. Aaron et Becelinus doivent l'être aussi.

tinée épique : le père des Quatre fils Aymon est un chevalier d'aventure, *tyrannus*, *accephala*. C'est dans la région de Cologne, où fleurit la légende de Saint Renaud, son glorieux fils, que nous retrouvons ses origines, précisément rattachées à une petite abbaye qui est fille de Stavelot, de ce Stavelot qui a donné à la légende des Quatre fils Aymon une si large diffusion.

A vrai dire Aymon lui-même, éclipsé par ses fils dans les chansons françaises, a trouvé dans un couvent du Tyrol une légende et un tombeau. Le Franciscain Albert de Stade, qui vivait vers 1250, parle dans ses Annales d'un couvent voisin d'Innsbruck, où l'on voit, sur une des parois de l'église, un tombeau de dimensions extraordinaires, qui est celui du géant Aymon. Ce que fut Aymon, un poème latin, tardif il est vrai, et du XVe siècle au plus tôt, nous l'apprend. Le géant Haymon vint en ces lieux avant l'an 1000 ; il arrivait, au gré des aventures, de la vallée du Rhin. Il purgea le pays de brigands et de bêtes féroces ; puis il se fit chrétien, et l'Evangile en fit un agneau. C'est lui qui construisit dans ces lieux sauvages un asile pour des moines, qui lui donnèrent un tombeau dans leur église. Ce couvent tyrolien est celui de Wilten. La Chanson de Renaud de Montauban, précisément à propos de son tombeau, parle aussi de la taille gigantesque du baron ; fils de géant, Renaud avait lui-même quinze pieds de haut, ainsi qu'en témoigne sa châsse (1).

Mais revenons à Tyniec. La tradition locale avait oublié le rôle joué par Stavelot et Brauweiler dans la fondation de notre abbaye. Tout au plus une chronique silésienne de la fin du

---

(1) St. Zakrzewski, Ossyak i Wilten, extrait des Mémoires de l'Académie des sciences de Cracovie, section historico-philosophique, Cracovie 1903. Joseph Seemüller, Die Wiltener Grundungsage. Zeitschrift des Ferdinandeum fur Tirol und Vorarlberg. Dritte Folge, XXXIX. Innsbruck 1895, p. 1-149. — Annales Stadenses, MGH. Scriptores XVI, 271. — Nous verrons plus bas que certaines légendes polonaises font faire dans ce même monastère de Wilten, pénitence à Boleslas II pour le meurtre de Saint Stanislas. — Bédier, Légendes épiques, IV, 258, note 1, cite ces deux vers de la chanson de Renaud :

Car tant fut grand Renaud, quinze pies ot de lonc
Encor est a tiesmoing la fierte du baron.

XIII[e] siècle fait-elle venir d'un couvent de Liège les moines installés à Tyniec par Casimir en 1044. Encore est-il difficile de dire si cette notice suppose une connaissance précise des rapports de Tyniec avec Stavelot qui est bien du pays de Liège, ou si ce n'est pas plutôt l'effet d'une confusion entre Tyniec et l'abbaye de Lubin, en Grande Pologne, fondée quelques dizaines d'années plus tard par une colonie de moines venus de Saint-Jacques de Liège.

Quoi qu'il en soit, la tradition locale est très ferme sur l'appartenance de Tyniec à la famille Clunisienne. La perte presque complète des archives et des manuscrits de Tyniec ne permet pas d'appuyer cette tradition par beaucoup de textes contemporains. Mais Długosz, grand ami des Bénédictins, a vu à Tyniec les livres de chœur et de constitutions avec les observances propres de Cluny. L'historien de l'abbaye au XVII[e] siècle, Dom Stanislas Szczygielski, ne se contente pas d'affirmer nettement cette appartenance, et de rapporter des traditions sur l'origine de tel ou tel abbé qui serait venu directement de Cluny ; il cite un procès verbal des visiteurs de Cluny passés à Tyniec en 1320. Les liens ne se sont relâchés que dans la seconde moitié du XV[e] siècle (1).

Dans le trésor de la tradition clunisienne, peut être puisé de très bonne heure à Stavelot qui connaissait Gauthier d'Aquitaine, les moines de l'archi-abbaye polonaise ont trouvé le nom de ce héros et de la belle Heligunde. Ils n'ont pas oublié ces noms, mais ils ont transformé l'histoire, pour en faire un roman d'aventures et l'adapter aux sites et aux traditions de la Petite Pologne. Ce travail de remaniement, mieux vaut dire la rédaction de ce roman nouveau, a dû se faire dans le courant du XIII[e] siècle. En ce temps, le vieux poème démembré pré-

---

(1) Monumenta Poloniæ Historica, III, 621. Długosz, Historia Polonorum, livre III, à l'année 1044. — St. Szczygielski, Tinecia seu historia monasterii Tinecensis O. S. B. Cracovie, 1668. — Id. Aquila polono-benedictina, Cracovie, 1663. — Je me propose de revenir dans un travail particulier sur les origines de Tyniec. Je ne donne ici que la documentation sommaire suffisante pour le moment et le sujet.

tait ses personnages à d'autres épopées d'un esprit différent. Hagano devenait le Hagen des Nibelungen, sans oublier tout à fait qu'il avait jadis connu Gauthier d'Aquitaine, devenu pour le poète allemand Gauthier d'Espagne. Hildegunde figurait dans quelque roman hongrois ou autrichien comme épouse d'Attila.

Partout on a perdu le sens de ce que fut cette Aquitaine et cette Bourgogne, France romane opposée à la France du Rhin. Gauthier et Heligunde sont donc pour ainsi dire des héros désaffectés.

Le romancier polonais a commencé par opérer une transposition géographique d'une logique irréprochable. Le combat du héros ayant eu lieu après le passage du Rhin, se livrera maintenant sur la rive droite du Rhin, car au lieu d'emmener sa fiancée de Hongrie en Aquitaine, il l'emmène de France en Pologne. Le récit reçoit l'empreinte d'éléments nationaux, qui malgré son allure de roman d'aventure lui gardent une valeur épique. Ainsi la haine du Polonais pour l'Allemand. Pour avoir entendu la voix du prince de Tyniec, la Française oublie aussitôt son fiancé allemand. Ainsi la Wanda mythique princesse de Cracovie, dont la légende est entièrement constituée à la fin du XIIe siècle, se jettera dans la Vistule plutôt que d'épouser le roi des Allemands.

La lassitude et l'infidélité de l'épouse abandonnée est un thème qui appartient à la légende développée autour du martyre de Saint Stanislas. Les épouses des barons de Boleslas Smialy retenus au loin par de longues guerres ont trouvé comme Heligunde qu'elles ne sont ni mariées ni veuves.

Je ne sais trop où le romancier a puisé les traits du caractère sensuel et perfide d'Heligunde. Il ne semble pas que la vieille légende monastique française ait contenu aucun détail qui ait pu prêter à un tel développement. Est-ce simplement un trait de moralités monastiques sur la femme perverse, ou bien y a-t-il là une tradition locale que nous ignorons ? Il faut cependant noter que les légendes épiques tardives, à la différence de l'épopée chevaleresque, donnent souvent à la femme un rôle sacrifié.

Il faut accorder à notre romancier une imagination gra-

cieuse si c'est lui qui a inventé le caractère de la geôlière compatissante, prête à faire un époux d'un prisonnier, ce qui fait d'ailleurs pendant à la perfidie parallèle d'Heligunde. Le trait du combattant qui trouve un nouveau courage à l'aspect de sa bien-aimée, est de toutes les littératures, mais notre auteur en a tiré un remarquable parti. Il y a d'ailleurs un trait analogue dans la légende de Wanda : les guerriers allemands ne peuvent se résoudre à combattre une si belle ennemie.

Le romancier a pour ainsi dire signé son œuvre et déclaré son origine en faisant de Gauthier le prince de Tyniec. Avant d'être une légende à la gloire des Topor, notre roman fut à la gloire des fastes de Tyniec. Tyniec aurait donc été d'abord le château fort d'un puissant baron, de race royale ; à vrai dire Tyniec, pour son malheur, a toujours été une place forte. Si au lieu d'un sec résumé dans la chronique de Grande Pologne, nous avions le roman lui-même qui a peut-être péri avec la bibliothèque du couvent, nous connaîtrions sans doute, dans la roche de Tyniec, un tombeau de Gauthier, pendant à celui de la perfide Heligunde à Wislica, ou mieux à celui de Gauthier sur le rocher de Novalaise. Que le nom de Gauthier et d'Heligunde fût familier aux cercles tyneciens, à défaut des livres de Tyniec même, le Nécrologe de Saint Vincent de Breslau suffirait à l'établir. Cette abbaye de la métropole silésienne était, nous l'établirons plus bas, une fille de Tyniec jusqu'au jour où les progrès de la germanisation substituèrent aux bénédictins clunisiens les Prémontrés de Magdebourg, à la fin du XII[e] siècle. Mais les Prémontrés gardèrent le nécrologe des moines noirs ou plutôt l'incorporèrent au leur. Or, parmi des Gauthiers bien historiques, nous trouvons nombre de Walterus impossibles à identifier. Ce pourrait bien être une trace de quelque moniage Gauthier, je veux dire d'un roman où le héros de Tyniec finissait ses jours dans une abbaye. Le nom d'Héligunde n'est pas absent : on le trouve le 1[er] septembre, au même jour qu'un Walterus ; le 24 décembre, alors qu'un Walterus est commémoré le 23. Tout ceci est bien conforme aux lois connues de l'épopée monastique : nous l'indiquons pourtant à titre de pure suggestion.

Reste à tenter une dernière épreuve. Une moine de Tyniec

avait-il quelque raison de s'intéresser à la région de Wislica, d'y mettre le théâtre des épreuves de son héros ? Sans doute la qualité épique de ce site traditionnel suffirait, en toute rigueur, et l'on pourrait penser que Wislica ne pouvait être absente d'une épopée de Petite Pologne. Nous avons mieux, pourtant. La plus ancienne liste des biens donnés par les princes polonais à l'abbaye de Tyniec, quelle que soit d'ailleurs la valeur de ce texte en diplomatique, nous apprend que la reine Judith, femme du duc Władisław Herman à la fin du XI[e] siècle, donna à l'abbaye Ksiąznice sur la Wisloka, non loin de Wislica à l'orient. Surtout, il apparaît que Tyniec posséda dès ce même temps un établissement important à Opatowiec, sur la Vistule, confluent avec le Dunajec, et à quelques deux lieues de Wislica. Nous retrouverons cette bourgade, heureusement située au passage du fleuve par lequel s'ouvrait la route de Hongrie qui remontait le Dunajec vers les passes des Carpathes. Nous verrons aussi que Wislica a dû avoir des relations étroites avec l'abbaye bénédictine de Sainte-Croix. Mais il importe de marquer ici qu'Opatowiec fut de bonne heure un poste tynecien important près dans le voisinage immédiat de Wislica (1). Il y avait là une église de pierre considérée comme ancienne, dédiée à Saint Jacques le Majeur et à Saint Simon et Saint Jude. On sait bien que Saint Jacques est cher aux Clunisiens et que ses sanctuaires protègent volontiers les grandes routes. Długosz mentionne la légende d'après laquelle un saint prêtre obtint par ses mérites que les grenouilles des marais ne coasseraient plus autour de Wislica. Des thèmes analogues sont fréquents. Est-il interdit pourtant de penser à la légende bénédictine d'après laquelle E. Eldrad, abbé de

---

(1) Pour ne pas entrer ici dans la controverse sur l'authenticité du privilège concédé ou renouvelé et confirmé à Tyniec en 1125 et qui contient la plus ancienne énumération des biens de l'abbaye, je me bornerai à citer le *Liber Beneficiorum*, ou Grand Pouillé du diocèse de Cracovie, rédigé au XV[e] siècle par le Chanoine Długosz, publié à Cracovie en 1864, t. II, 408 et III, 214-215. Sur les grenouilles de Wislica, Długosz, *Historia Polonorum*, introduction géographique, au mot *Wislica*.

Novalaise, bannit les serpents d'un lieu situé auprès de la citadelle alpine de Briançon ?

Est-il nécessaire de conclure, et les faits ne parlent-ils pas assez clair ? Gauthier de Tyniec, naturalisé polonais, garde encore bien reconnaissables les traits qui marquent son origine : il appartient à l'épopée monastique française.

(A suivre) J. DAVID

P. David, Essai sur les Légendes épiq
de Pologne, Grenoble 1926, pp. 27

BJ 17806

II

Folklore, traditions épiques
ndes hagiographiques sous les premiers Pias

J'ai déjà fait allusion à la forme etc. ...

III

La légende hongaro-polonaise

IV

Boleslas III et le cycle du comte Pier

V

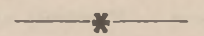
Conclusion

Le Polonais à la tête

UNE JEUNE POLONAISE EN ITALIE
A L'ÉPOQUE DU PREMIER CONSUL.

JOURNAL DU VOYAGE
DE LA
COMTESSE VALÉRIE TARNOWSKA
(1803-1804)

PUBLIÉ PAR LE COMTE GEORGES MYCIELSKI,
Professeur de l'Histoire de l'Art à l'Université de Cracovie.



Sienne. - Florence. - Les Niobides. - Parme et le Corrège

MES VOYAGES
(Suite)

Sienne, 19 avril 1804. — Nous avons traversé l'Appennin. Ses arides montagnes, leurs mauvais chemins et un temps abominable n'ont pas contribué aux agréments de notre voyage. Il ne nous a offert de remarquable jusqu'ici que le lac de Bolsène, si grand, qu'on croirait plutôt que c'est une mer, et l'énorme montagne de Radicofani dont les tristes éboulements rappellent l'affreuse désolation du Vésuve et rendent très probable que c'était autrefois un volcan.

Sienne n'est ni grande, ni belle. Elle a une assez jolie place et une cathédrale d'un beau gothique. Elle est incrustée en dedans et en dehors de marbre blanc et noir qui, ainsi mêlé, produit un triste effet, car cela donne à l'église un air de cata-

falque qui n'empêche pourtant pas que ce ne soit une belle chose en son genre. Elle a d'abord des parties de son pavé très intéressantes car ce sont des clairs-obscurs en marbre, d'après Beccafumi, d'une justesse de dessin et même d'une vérité d'expression étonnante pour ce genre d'ouvrage, des arabesques en relief sur le marbre et des boiseries du travail le plus soigné. Elle a encore la jolie chapelle des Chigi avec deux bons tableaux de Charles Maratti, « La Visitation » et « La Fuite en Egypte », et deux statues médiocres du Bernin, une Madeleine pénitente et un St Jérôme dont la tête est expressive. La coupole de cette église est un bel octogone dont le fond peint en bleu d'azur est parsemé en étoiles d'or. On y révère la tête de Ste Catherine de Sienne, et enfin on admire la sacristie *, peinte à fresque par Pinturicchio sur les dessins de Raphaël sortant à peine de l'école du Pérugin, déjà grand, déjà lui-même, mais encore loin du degré de perfection qu'il atteignit dans la suite. Ces tableaux représentent des traits de la vie du pape Pie II. Tous ont du mérite, un surtout, son « Election au cardinalat » est d'une belle perspective et d'une grande vérité de coloris. Les arabesques de la voûte sont du plus joli goût. Généralement, cette sacristie est un des ouvrages à fresque les mieux conservés. Oh ! si les Chambres du Vatican étaient en si bon état ! On a placé là un groupe antique des « Trois Grâces », trouvé ici ; celle du milieu n'a point de tête, mais toutes trois ont des formes belles et gracieuses. Autant que j'en puis juger, c'est un morceau précieux.

Sur le sommet de Radicofani, je voyais les nuages passer à mes pieds de manière à pouvoir en quelque sorte les toucher. C'est comme des bouffées de fumée. Quelques milles avant cette montagne commence la Toscane, pays cultivé, fertile, mais très montagneux. Les bords de l'Arno sont charmants.

Livourne, *20 avril*. — Je ne fais que passer ici. Mon père n'y est point. Il est à Pise et je pars.

---

* L'auteur du Journal parle ici naturellement de la fameuse Libreria Piccolomini de la cathédrale de Sienne, qui, en 1804, servait de sacristie à la dite église. (G. .M.)

Pise, 23 avril. — J'ai revu mon père avec transport. Hélas ! ce ne sera que trois jours de bonheur. Demain, je le reconduis à Lucques et là je m'en sépare. Nos affaires exigent le retour d'un de nous deux. Ainsi le mien prolonge son voyage, et son voyage est nécessaire à sa santé. C'est une douce consolation. Tu t'étonnerais un jour en trouvant ce mot de « consolation » quand il s'agit de revoir plus tôt toi et tant d'objets chéris. Mais je ne reverrai toi et Dzików qu'un instant. J'y laisserai Jean, Jean dont l'absence est une sorte de mort. J'irai seule auprès de ma mère. Il me sera doux de faire quelque chose pour elle, de partager ses embarras, de lui être utile peut-être. Mais là que de peines cruelles m'attendent, et elle les ignorera... Car pourquoi l'affliger ? Un jour, ma fille, devenue mon amie, saura ce qui a pesé sur mon cœur. Oh ! puisse le tien ne connaître que la tendresse, puisse-t-il goûter les douceurs de l'amitié fraternelle, et ignorer à jamais la douloureuse peine de se savoir injustement haïe, et d'avoir à mépriser ceux que la nature a placé près de nous, ceux qu'il nous eût été doux d'aimer.

Cette ville est grande et peu peuplée, proportionnellement à sa grandeur. L'Arno la traverse et la divise en deux parties, dont la charmante situation rappelle beaucoup le Grand Canal de Venise. C'est ma promenade favorite pendant ces trois jours que nous nous arrêtons ici. Entre Jean et mon père j'y ai passé de doux moments qui ne reviendront pas de sitôt. Ce qu'il y a de plus remarquable ici c'est la cathédrale, beau bâtiment gothique dont les portes en bronze sont d'un travail très précieux. L'église a quelques tableaux d'Andrea del Sarto, surtout une jolie Vierge. Le Baptistère vis-à-vis est une rotonde, encore gothique, chargée comme tout le reste de marbres et de colonnes de toutes les sortes de pierres, prodiguées ici sans mesure. Il y en a des centaines autour du clocher qui est une fort belle tour, très défigurée toutefois par une inclinaison de quelques pieds, très visible et fort étonnante, car en considérant le bâtiment avec détail on ne saurait décider si c'est le caprice de l'architecte ou un tremblement de terre qui l'a rendu comme cela. Il y a dans cette question beaucoup de pour et de contre que les savants n'ont encore pu résoudre et que par conséquent je résoudrais bien moins qu'eux. Près de la cathédrale est le cimetière,

appelé Campo Santo, car on y a apporté de la terre de Jérusalem qui a, dit-on, la propriété de conserver les corps morts. Je n'y ai point vu de tombeaux remarquables et quelques sarcophages antiques sont tout ce qu'il offre de curieux. L'église des Chevaliers de St-Etienne, ornée de drapeaux turcs, a un autel tout en porphyre où l'on révère la chaire de St Etienne. Le jardin botanique qu'on prétend d'une année plus ancien que celui de Padoue, est peu de chose, et le Cabinet d'histoire naturelle encore bien moins. L'Observatoire astronomique a quelques bons instruments et une assez belle vue. Les fameux bains de Pise, renommés pour être si salutaires, sont situés à cinq milles de la ville au pied d'une chaîne de montagnes fort triste. Leur chaleur naturelle est très agréable et les bâtiments destinés à leur usage sont d'une propreté et même d'une élégance extrêmement engageante.

J'ai entendu ici David, le plus fameux ténor italien. Il a près de 60 ans, un mauvais jeu, mais une très belle voix.

Lucques *, *25 avril.* — Il est parti, ô mon Dieu, conduisez-le ! Mon enfant, m'aimeras-tu un jour comme je l'aime ?

La situation de cette ville, toute entourée de montagnes, ressemble — excepté que sa plaine étant plus étendue, ses fortifications peuvent être efficaces — à celle de Kamieniec en Podolie. C'est en faisant le tour de ses remparts, promenade agréable à faire, que l'on conçoit comment ce bout d'Etat contient cent cinquante mille hommes de population. Les maisons, les jardins, paraissent semés sur le penchant de ses montagnes. Voilà tes effets, ô Liberté ! Mot magique, fantôme peut-être... mais fantôme à jamais idolâtré !

Je t'embrasse dans cette terre heureuse et libre, où 200.000 hommes jouissent de ce privilège, premier don de la nature qu'on a ravi à ton père, qui hélas peut-être ne pourra pas te le

* Le premier livret de notre Journal se termine avec le séjour et la description de Pise. L'auteur commence le second livret de son manuscrit avec son séjour de Lucques le 25 avril 1804, « ce bout d'Etat » que formait alors cette république minuscule créée à la suite des bouleversements politiques de la fin du XVIIIe et du commencement du XIXe siècles. (G. M.)

donner quoiqu'il l'ait reçu de ses ancêtres. Adieu, enfant chéri, oh ! ma consolation, que le Ciel te conserve à moi. Puissè-je dans tes sentiments retrouver le bonheur. Adieu !

L'église du Dôme n'a de remarquable que son fameux crucifix en bois de cèdre que l'on croit venu de Jérusalem, et que l'on nomme Volto Santo. Cette figure, que les chanoines ont eu la complaisance de découvrir pour nous avec un grand appareil, offre une singularité étonnante : le corps affublé d'une mauvaise robe, les pieds et les mains sont on ne peut pas plus mal travaillés ; la tête, au contraire, est vraiment belle, du moins pour ces temps là ; les traits en sont pleins d'expression et semblent avoir servi de modèle à toutes ces figures multipliées de Christ qui ont toutes à peu près le même caractère de physionomie. Dans un autel au bout du temple, est une jolie Vierge de Fra Bartolommeo de San Marco. A l'église de Ste-Marie, on voit deux tableaux du Guide, pleins de beautés et de défauts, et enfin à celle de St-Romain, on trouve la plus belle chose que j'ai vu à Lucques, un tableau de Fra Bartolommeo, représentant la Vierge implorant son fils pour le peuple assemblé qui paraît l'invoquer elle-même. La figure du Christ ne me plaît point, mais celle de la Vierge est d'une expression ravissante, et les groupes de peuple qui l'entourent sont du plus grand intérêt et du plus grand mérite. Cet endroit n'offre que ce peu de curiosités, mais il offre en revanche le spectacle consolant de ce genre de félicité assurée et tranquille, que les petits Etats conservent plus facilement que les grands empires, comme un particulier raisonnable, jouissant d'une médiocrité aisée, a de quoi être plus heureux que les souverains.

Livourne, *27 avril*. — Cette ville est intéressante par son grand commerce, que toutefois la guerre d'aujourd'hui entrave beaucoup. Rien n'est plus vivant que son port rempli d'une quantité de vaisseaux de toutes les nations.. Cet échange de besoins, ce spectacle d'industrie est on ne peut plus satisfaisant. La synagogue des juifs, qui sont ici moins méprisés, moins malheureux qu'ailleurs, est vaste et propre, mais elle n'est que cela et je ne vois pas pourquoi on en parle tant. Le cimetière des Anglais est une sorte de jardin, rempli de monuments en mar-

bre blanc, plus ou moins beaux, dont aucun ne m'a frappé, mais l'ensemble offre un beau coup d'œil. Il ne faut pas négliger de voir le Magasin des huiles et quelques fabriques de coraux dont Livourne fait un commerce considérable. Ils sont pourtant bien chers, surtout maintenant qu'ils sont de mode en France. Le fameux magasin de Niccali n'est rien moins que ce qu'on le croit être. Ses grandes richesses n'existent que dans son volumineux catalogue. Du reste, c'est un magasin comme beaucoup d'autres, c'est-à-dire fort commun.

Sur la place du port est une mauvaise statue en marbre de Ferdinand I et à l'entour de son piédestal sont quatre statues en bronze d'esclaves parfaites. Elles nous ont arrêté longtemps et en valent bien la peine. C'est un ouvrage de Jean de Bologne. Dans un coin de la place sont deux baignoires d'une grandeur extraordinaire, tellement que Rome même n'a rien de semblable en granit.

Florence 28 avril. — Le chemin de Livourne ici est charmant. Surtout en approchant de San Romano on a la vue d'un pays enchanteur, et plus loin le cours inconstant de l'Arno qui tantôt vous échappe et tantôt réapparaît avec ses bords toujours plus fleuris, plus verdoyants, présente la plus jolie variété de paysages. Florence, dont je ne connais encore que le premier aspect, me paraît mériter son surnom de « belle », surtout la partie que l'Arno sépare comme à Pise en deux quais superbes. Je regrettais cette vue charmante et j'ai eu un grand plaisir à la voir se reproduire ici, comme pour me consoler.

29 avril. — Belle, charmante Florence ! Tu me consoles pas seulement de l'absence de Pise, mais presque de celle de Rome elle-même. Comme elle, tu as les chefs-d'œuvre des beaux-arts et une nature enchanteresse. Tes campagnes florissantes, l'ombre et la fraîcheur qu'offrent tes jardins et tes promenades, leurs chênes, leurs cyprès séculaires, voilà les richesses simples, mais précieuses, que j'ose comparer à la pompe des antiquités romaines. Au reste, ne comparons pas nos plaisirs, mais cherchons-les, goûtons-les partout. Celui que donne la belle promenade du Prato ou Cascine, remplie de monde et d'équipages,

ornée d'une quantité d'arbres plantés en allées, en clombes et en bosquets, de jolies prairies, le tout coupé par l'Arno, couronné par l'Apennin, et jouissant de l'aspect de la ville et de ses alentours, est d'un genre bien rare en Italie, dont les villes manquent absolument de promenades publiques. Encore une bien belle chose, c'est l'allée de chênes-verts et de cyprès qui conduit à la Villa Royale, appelée Poggio Imperiale. La petite troupe, cantonnée à Florence, composée de 5 à 600 hommes, y a fait aujourd'hui quelques évolutions militaires en présence de la Reine * et d'un peuple nombreux, lequel ne contribuait pas peu à embellir cette allée qui descend lentement, où l'œil plonge à perte de vue et ne s'arrête que sur Florence qui la termine du côté opposé à la villa. Juge quelle échappée !

Glorieux Médicis, j'ai vu vos fastueux tombeaux. Vos cendres, justement révérées, n'avaient pas besoin de s'entourer de trésors pour en être un elles-mêmes aux yeux de Florence reconnaissante et de l'étranger qui vous y admire encore, vous retrouve à chaque pas et vous rend hommage de ses plaisirs. Quel luxe, quelle profusion de richesses dans cette fameuse chapelle Médicis. La partie supérieure n'est point achevée et il est douteux qu'elle le soit jamais. Les murailles du haut en bas sont incrustées de pierres dures et précieuses. Les marbres méprisés en sont entièrement bannis. On y voit que jaspes, agathes, calcédoines, lapis, etc., c'est comme les palais des fées. Les sarcophages des Grands-Ducs, sont de granit égyptien. Deux d'entre eux sont surmontés de leurs statues en bronze, bons ouvrages de Jean de Bologne et de Pierre Tacca. Des coussins de jaspe sanguin soutiennent des couronnes d'or massif enrichies de rubis, de topazes, d'émeraudes. Eh bien ! ce tout si intensément riche n'est sûrement pas beau en proportion. Je me souviens que le simple salon de la Biga, tout en marbre blanc, m'a fait bien plus de plaisir.

---

* Il est question ici de la Reine régente du royaume d'Etrurie, nouvel Etat créé en 1801, veuve du premier roi d'Etrurie Louis, duc de Parme, mort en 1803. Fille de Charles IV roi d'Espagne et de la reine Marie-Louise, infante de Parme, elle était régente de ce royaume de 1803 à 1807. (G. M.)

Dans la sacristie, sont les tombeaux de Julien et Laurent de Médicis, ouvrages non achevés mais admirables de Michel Ange. La statue de Laurent dans une attitude pensive est pour ainsi dire pleine de réflexion. Sur les sarcophages, sont couchées quatre figures qu'on nomme, je ne sais pas pourquoi, le Soir, l'Aurore, le Jour et la Nuit. Elles sont d'une fierté de dessin et d'expression étonnantes, surtout les deux figures d'hommes qui ne sont presque que des ébauches, mais des ébauches si savantes. Une Vierge tenant l'Enfant Jésus, autre ouvrage non achevé mais précieux du même maître. Sur le grand-autel de l'église St-Laurent, qui est d'une architecture belle et simple, on a placé un crucifix, une Vierge et un St Jean, encore de Michel Ange. On dit que pour faire cette Vierge, il a saisi l'expression de la douleur d'une mère qui venait de perdre son enfant par une chute. Celle de la statue est en effet assez vraie, mais elle manque de noblesse (1). L'église a quelques tableaux assez bons, mais d'ailleurs rien de remarquable en ce genre. Ses chaires sont d'un joli travail en bronze, mais son monument le plus intéressant, c'est la pierre sépulcrale de Côme, encore simple citoyen, portant pour épitaphe : « Ci gît Côme de Médicis déclaré par un décret public Père de la Patrie. » Récompense glorieuse et sans doute bien suffisante pour payer tous les travaux et tous les services que l'on puisse rendre à son pays.

Le palais Riccardi, berceau des beaux-arts et de la grandeur des Médicis, est intéressant sous ce double rapport, et encore sous celui des belles peintures que l'on y trouve. Le plafond à fresque de la galerie, représentant l'apothéose de Côme, qui y paraît avec sa famille, entouré de tous les dieux du paganisme, et faisant fleurir par sa présence l'agriculture, les métiers et les arts, est le « nec plus ultra » de Luca Giordano, dont le génie pour produire ce chef d'œuvre paraît s'être élevé au-dessus de lui-même. L'azur transparent du ciel, la bonne ordonnance des groupes, la grâce et l'élégance des figures, le brillant du coloris,

---

(1) La Vierge a saisi sa tête de ses deux mains comme pour s'arracher les cheveux. C'est bien un geste de désespoir, mais il n'est point applicable à la Mère d'un Dieu.

enfin la fraîcheur et la beauté de l'ensemble et des détails de ce grand et bel ouvrage ne sauraient être trop loués. Dans les appartements remplis de tableaux, j'ai noté un clair-obscur très fier de Michel Ange, quatre « Evangélistes », deux « Vierges » et un petit « Saint André », ouvrages charmants de Carlo Dolci, les études de Luc Jordan pour son plafond, et une « Course d'Hippomène et d'Atalante », pleine de finesse et de grâce, un « Amour chassé de la boutique d'un chaudronnier », tableau très ignoble mais très bon de Jacques Bassan, une « Ariane désespérée s'élançant vers le vaisseau qui emporte Thésée », figure pleine de mouvement par Furini * ; « St Jean et Jésus enfants », par Rubens ; une « Cuisinière flamande », une « Femme tenant une bougie allumée » de Van de Velde ; « Une Sultane » du Titien, une « Vierge » d'André del Sarto et quelques dessins originaux de bons maîtres.

Une des curiosités de Florence, c'est l'estimable magasin de marbres et albâtres des frères Pisani. Je dis : estimable, car il n'a pas pour unique but, comme beaucoup d'autres, l'intérêt du négociant, mais encore l'utilité publique. Cent hommes et plus sont journellement employés à ces beaux ouvrages de statues, bustes, bas-reliefs, vases, etc., qui remplissent cet immense magasin. Les jeunes gens s'y instruisent dans une académie entretenue aux frais de Pisani où ils viennent journellement dessiner et modeler le nu. Ce lieu d'étude est très intéressant. Le silence et l'amitié y sont recommandés aux étudiants. Ils y ont pour modèles quatre bustes, seuls et dignes ornements de cette école des beaux arts. C'est Raphaël, André del Sarto, Michel Ange et Canova. Que j'aime à revoir ses traits. Je me dis : ici le regard si spirituel, quoique si distrait de ce simple et étonnant Canova éveillera peut-être un jour quelque génie

---

* Francesco Furini, né à Florence entre 1600-1604, mort à Mugello, près de Florence, 1646-1649, élève de Matteo Rosselli. Il était un des principaux représentants de l'académisme florentin de la fin du XVII[e] siècle. Ses tableaux d'autel représentent le plus souvent la Sainte Vierge et Sainte Madeleine, douces et sentimentales, de même que ses figures de femmes ayant rapport à la mythologie grecque et romaine. (G. M)

qui sommeille encore ! Puisse se réaliser cette prophétie de ma pensée.

30 avril. — On n'a guère qu'une idée imparfaite de la beauté tant qu'on n'a pas vu la « Cenci » du Guide et « La Poésie » de Carlo Dolci au Palais Corsini. Celle-ci est encore bien plus fraîche, plus douce, plus aimable ! Toi, qu'après la bonté l'homme chérit le mieux, toi, qui naquis un jour du sourire des dieux ! Beauté, je te salue ! Je lui disais cela, car elle est belle, divinement belle. Sa robe d'azur est parsemée d'étoiles d'or. Une couronne de laurier ceint ses cheveux et ombrage son front, un front ravissant, siège de la candeur, de la sensibilité et des grâces. Je la connais cette Poésie, c'est celle de Racine, de Delille et de St Lambert. Et encore, permettez-le, grands hommes, celle du sensible, léger, philosophique et insouciant Kropiński *.

Dans la même maison est un beau « St Sébastien » du même auteur, une « Sainte Famille » d'André del Sarto, une tête de Rembrandt, une « Vieille fileuse » du Caravage, trois jolis petits tableaux de l'Albane représentant des jeux d'Amours, entre autres « La Danse » de Bologne, répétée en petit, « La Philosophie » et « La Richesse », demi-figures du Guide, et enfin une « Sorcière évoquant des ombres », idée absurde, produisant des figures hideuses, mais bien rendues dans leur genre par Salvator Rosa.

J'ai commencé aujourd'hui à visiter la Galerie Royale ou Museum Florentin. Mais que puis-je t'en dire ? C'est un chaos de beautés et de richesses qu'il faut étudier un peu avant d'oser en parler. Je te dirai seulement que les bâtiments consacrés à la Galerie sont fort grands et d'une belle architecture et que la

---

* Il est question ici du poète polonais néoclassique Louis Kropiński (1767-1844), très apprécié par ses contemporains et dont l'auteur de notre Journal a parlé déjà dans ses notes écrites en avril à Rome, comme du traducteur des *Scherzi* du Chevalier de Rossi, admiré alors avec enthousiasme par tous les adeptes de la poésie italienne de ce temps. — (G. M.)

place qui y conduit vous arrête quelque temps par de bons morceaux de sculpture, comme la statue à cheval de Côme I de Médicis, assez bon ouvrage de Jean de Bologne, une fontaine dont un mauvais Neptune en marbre occupe le milieu, mais les quatre chevaux qui le traînent ne sont pas mal et les figures en bronze qui entourent le bassin sont presque toutes belles. Dans les arcades de la Loggia qui tient à la galerie, est un « Persée » en bronze de Benvenuto Cellini tenant la tête de Méduse, beau pour qui n'a pas la tête pleine de celui de Canova, et le groupe en marbre de « L'Enlèvement d'une Sabine », ouvrage très estimé de Jean de Bologne. Il est en effet bien groupé, bien dessiné et très expressif. Le désespoir du vieillard renversé par le soldat qui emporte sa fille, celui de la jeune femme éplorée qui tend les bras vers son père et fait d'inutiles efforts pour s'arracher de ceux de son ravisseur, enfin la force et la passion triomphant dans celui-ci de l'âge et de la faiblesse, tous ces intéressants caractères sont rendus avec vérité. Plus loin est un « David » colossal de Michel Ange. C'est une de ses premières, mais déjà bonnes productions. Dans une niche extérieure de l'église de St-Michel est un « St Georges » du Donatello. C'est, à mon gré, le meilleur ouvrage de ce sculpteur, très renommé à Florence et que nous avons trouvé bien au-dessous de sa réputation.

1er mai. — Le Dôme ou l'église Cathédrale, tout revêtu en dehors de marbre blanc, rouge et noir en marqueterie, ce que j'ai déjà dit plus haut, produit un très méchant effet, n'a point encore de façade et apparemment n'en aura plus. Elle n'est remarquable que par l'immensité du bâtiment, l'étendue et la hauteur de sa coupole octogone qui a le mérite d'avoir été imaginée par Brunelleschi avant celle de St Pierre. Le Baptistère est un bel octogone soutenu de colonnes de granit et de pilastres en marbre blanc. Ses portes en bronze, fondues par Ghiberti, sont d'un travail extrêmement précieux. J'ai monté à la tour qui sert de clocher, elle est fort haute. La vue de là est assez jolie, mais point étendue, l'Apennin avoisine Florence.

La galerie du marquis Gerini est assez nombreuse et il y a du bon. Entre ce bon, le meilleur, ce sont deux têtes en pastel

de Benedetto Luti *, quatre à l'huile de Nogari **, deux de Carlo Dolci, une « Crucification de St André » du même, qui est un bijou ; un « Jésus », bonne figure en raccourci de Chiarini ***, un « Joueur de flûte » de Murillo, « Une diseuse de bonne aventure » de Cargiello ****, Napolitain, « Adam et Eve implorant le pardon du Seigneur » de Furini, un « St Joseph tenant l'Enfant Jésus dans ses bras » du Guide, une « Ste Famille » de Fra Bartolommeo, une « Tête de jeune homme » de Rembrandt, un « St François » de Cigoli *****, un Groupe de petits anges adorant l'Enfant Jésus et sa Mère », tableau gracieux au possible qu'on dit être de Van Dyck, encore de lui une « Vierge avec son divin fils » et enfin une « Demi-figure de Moïse », si pleine de hardiesse

---

* Benedetto Luti, né à Florence en 1666, mort à Rome en 1724, élève de Ciro-Ferri à Rome, représentant très estimé de l'Académie Romaine de la fin du XVIIe et du commencement du XVIIIe siècle ; il fut surtout apprécié par le pape Clément XI et par l'empereur Charles VI. Ses tableaux religieux et mythologiques se trouvent presque dans toutes les galeries de l'Europe, car ils avaient un très grand succès auprès de tous ses admirateurs contemporains de l'Académie Romaine et de la grâce très florentine de ses figures. (G. M.)

** Giuseppe Nogari, né en 1699 et mort en 1763 à Venise, peintre très apprécié par ses contemporains et élève de G. B. Pittoni et de A. Balestra. Ses études de femmes et d'hommes à demi-figure étaient aussi sous un certain rapport influencées par les têtes si en vogue alors de Balthasar Denner, et elles étaient achetées par presque toutes les galeries de l'Europe. Les meilleures et les plus justement cotées se trouvent aujourd'hui à la galerie de Dresde. (G. M.)

*** Marc-Antonio Chiarini, né à Bologne en 1652, mort en 1730, élève de Domenico Santi ; peintre et graveur très apprécié par ses contemporains. On admirait surtout à son époque ses compositions d'architecture et de perspective. C'est un artiste presque inconnu en dehors de l'Italie. (G. M.)

**** Il m'a été absolument impossible de trouver les moindres détails sur ce peintre, sans doute originaire de Naples et sur lequel les historiens d'art de l'Italie méridionale pourraient peut-être trouver quelques renseignements plus précis. (G. M.)

***** Lodovico Cardi, nommé Cigoli, né à Cigoli près de Florence en 1559, mort à Rome en 1613, élève de Santi du Tito, mais influencé surtout par Barocci et par le Corrège. Peintre très justement admiré à Florence et à Rome pour son superbe coloris et pour ses compositions pleines de grâce. Il peignait surtout de grands tableaux d'autel qui se trouvent dans les galeries de Florence, de Vienne, de Pétersbourg et dans quelques églises d'Italie. (G. M.)

et d'inspiration qu'on la contemple avec une sorte de respect. On l'attribue au Giorgion.

Dans la maison Martelli est le tableau chef d'œuvre de Salvator Rosa en fait de figures : « La conjuration de Catilina ». Les conjurés réunis se jurent secret et fidélité. Le dessin et la fierté d'expression sont d'une grande beauté. Il y a encore là un « David » et une très belle « Judith » dite du Bronzino, mais dont je crois avoir vu l'original chez un négociant de tableaux à Rome ; une « Tentation de St Antoine », ouvrage burlesque mais bon de David Teniers, et deux clairs-obscur à s'y tromper de Gerardini *. Le palais Altoviti n'a qu'un seul tableau de conséquence, mais ils peuvent s'en consoler. C'est un portrait de Raphaël, chef d'œuvre de lui-même, une tête pleine de vie et d'esprit, une tête admirable.

Le Jardin Royal nommé Boboli, très vanté à Florence, ne mérite guère sa réputation. C'est une assez mauvaise production du mauvais goût italien, pour les jardins s'entend. Il est peuplé de statues, la plupart pas même médiocres, si l'on en exempte « L'Océan » ou le « Neptune » de Jean de Bologne. Il tient au Jardin botanique qui n'est ni fort grand, ni fort riche. Enfin, la meilleure partie de Boboli à mon gré, c'est une espèce d'amphithéâtre qui fait comme la terrasse du Palais Pitti, demeure des rois d'Etrurie **. Ce vaste palais, comme beaucoup d'autres bâtiments de Florence, est de cette architecture rustique, genre favori de Michel-Ange. Il produit un effet sombre et imposant qui me plaît beaucoup ; c'est la simple grandeur. Dans la galerie du vestibule est une statue d'Hercule qui paraît une copie de celui des Farnèse. Les connaisseurs, dit-on,

* Melchiore Gerardini ou Giraldini, né à Milan, mort en 1675, élève de Jean-Baptiste Crespi, dont il a terminé plusieurs tableaux laissés inachevés par son maître. Il était surtout connu par ses tableaux d'histoire et ses gravures, exécutées dans le genre de Callot. — (G. M.)

** Il est question ici des nouveaux souverains du royaume d'Etrurie, créé en 1801, et que représentait alors le roi Louis de la maison de Bourbon-Parme, mort en 1803. Sa femme, Marie-Louise, infante d'Espagne, était en 1804 régente du royaume au nom de son fils, le petit roi Charles-Louis, âgé alors de quelques années à peine. (G. M.)

les comparent et ne décident point. J'y retournerai pour la considérer davantage, car au premier coup d'œil on ne devine pas cela. Dans les appartements du rez-de-chaussée, qui ont l'air très abandonnés, il n'y a à remarquer qu'une chambre peinte à fresque par Giovanni da San Giovanni, en sujets allégoriques, représentant les Médicis restaurateurs et protecteurs des sciences et des arts ; un Baigneur en verde antico, deux belles colonnes d'albâtre oriental et une jolie « Vierge » d'Andrea enfouie dans une mauvaise antichambre. J'ai vu avec plaisir dans cet appartement une copie en bronze d'un groupe du Bernin que j'ai acheté à Rome *. C'est « Jésus et St Jean » encore enfants. C'était agréable à trouver là, car sûrement on n'eût point copié le médiocre pour les premiers Médicis, ou même leurs successeurs. Le second étage, qui possédait les peintures les plus précieuses, entre autres cette fameuse « Madone della Seggiola », le tableau chéri de mon cœur, parce que l'enfant Jésus est comme un portrait de Casimir, a été très dépouillé par les Français. Il ne lui reste aujourd'hui que ses belles fresques de Pierre de Cortone, quelques tableaux entre lesquels on en trouve peu de bons et beaucoup de cadres vides. Le premier plafond à fresque qui représente « Minerve arrachant la Jeunesse des bras de Vénus et la confiant à Hercule », est fort beau. En tableaux, il y a là une jolie « Ste Famille » de Puligo, élève et imitateur heureux d'Andrea del Sarto, un « St Pierre repentant » de Carlin Dolci et encore de lui une jolie « Vierge avec son

---

* Cette ravissante sculpture en marbre blanc, inconnue jusqu'à présent par les historiens d'art, se trouve aujourd'hui et depuis 122 ans, dans la chapelle du château de Dzików, où elle est placée au milieu de l'autel. Le groupe représente le petit Enfant Jésus debout avec un charmant petit St Jean agenouillé devant lui. Le galbe de la sculpture est d'une grande délicatesse et toute la composition porte l'empreinte de la vie et de la grâce du grand artiste dans ses œuvres, représentant des figures d'enfants ou des anges. Ce groupe devait être, comme le dit l'auteur du Journal, très apprécié par les contemporains du Bernin, puisqu'une copie en bronze en a été exécutée dans la seconde moitié du XVII siècle ou dans le courant du siècle suivant. Il serait bien intéressant de publier enfin une belle reproduction de cette sculpture dans une revue d'histoire d'art, ce dont j'espère pouvoir m'occuper bientôt. (G. M.)

enfant », dans un cadre tout enrichi de pierreries. Au-dessous, une table magnifique en mosaïque de Florence, un portrait du « Pape Paul III » de Titien.

Entre les plafonds, encore un autre qui m'a plu, c'est « Jupiter couronnant Hercule que Minerve lui présente ». Il a été commencé par Pierre de Cortone et achevé par Ciro Ferri *. Encore quelques tableaux, comme le « Christ à la monnaie » que l'on prétend de Titien. J'en doute, mais fut-ce une copie, il est bien beau. Jamais physionomie n'a eu plus de calme et de douceur. Une copie très bonne d'une « Sainte Famille » de Raphaël, qu'on veut encore donner au Titien, un « Hercule au repos », bonne académie du Guide, un joli « Amour » de Volterrano **, une « Sybille prophétisant la venue du Messie » de Palma Vecchio, un « Portrait de Vasari » par le Titien, une « Déposition » d'Andrea del Sarto et une « Assomption de la Vierge » du même ; « Le martyre de Ste Catherine », une des bonnes choses du Bassan, une « Madeleine » de Luini, une « Rebecca » du Guide, tableau non achevé, mais plein de grâce. Après toutes ces chambres, il y a un cabinet charmant où Pierre de Cortone a peint l'Age d'or exprimé par les jeux de l'innocence, celui d'argent par une sorte de bacchanale, celui d'airain par ses conquêtes encore inspirées et payées par la gloire, et enfin celui de fer par le sac d'une ville où

---

* Ciro Ferri, né en 1634 à Rome, mort en 1689, élève de Pierre de Cortone. Il était peintre de grands tableaux d'autel et de fresques dans les églises d'Italie, dont les plus connus se trouvent à l'église Ste-Marie-Majeure à Bergame. Ses grands tableaux représentant des sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament sont assez nombreux dans les musées d'Italie et d'Allemagne. Il est un des représentants les plus marquants du maniérisme académique du XVIIe siècle et à la suite de cela très admiré à l'époque néoclassique de l'auteur de notre Journal. (G. M)

** Baldassare Franceschini, connu sous le nom de « Il Volterrano », né à Volterra en 1611, mort à Florence en 1689, où il était l'élève de Matteo Rosselli et plus tard de Giovanni da San Giovanni, dans la peinture à fresque. Ses tableaux de religion et d'histoire, ainsi que ses fresques à l'église de Sta Maria Annunziata et dans les palais de Florence, tous dans le style éclectique de son époque, étaient très admirés par toute l'Italie contemporaine, même à Rome, où il a approfondi ses études pendant plusieurs années. (G. M.)

l'avidité du butin et la fureur animale du soldat mettent tout à feu et à sang. Dans cette dernière fresque, est un enfant qui pleure parfaitement. C'est de celui-là qu'on dit que l'artiste le fit rire et pleurer tour à tour d'un coup de pinceau pour amuser le Grand-Duc qui était venu voir son ouvrage.

Une institution superbe, qui fera vivre à jamais dans Florence le nom justement chéri de Léopold *, c'est l'Académie des Beaux-Arts. Il n'en est guère d'aussi bien ordonnée et d'aussi fournie de bons modèles. La Galerie des plâtres est sûrement une des plus intéressantes de l'Europe. On y a réuni tout ce qu'on connaît de supérieur de la sculpture antique et moderne. Canova vient d'y envoyer son « Persée » et son « Pugilateur ». Les salles de dessin et de peinture sont encore très curieuses. Les cartons originaux des grands maîtres florentins y sont en bon nombre, et encore quelques beaux tableaux, entre autres une « Annonciation » d'Albertinelli ** dont la Vierge est charmante, un beau « Christ » de Carlo Dolci, etc.. N'oublions pas dans la salle des plâtres, une bonne peinture à fresque qui en fait le fond et dont le singulier est qu'on a enlevé et transporté tout ce mur de dessus une église à un mille de là. C'est un « Repos en Egypte » de Giovanni da San Giovanni. Trois cents jeunes gens étudient les beaux-arts dans cette académie qui les fera longtemps fleurir. Une chose qui m'y a fait grand plaisir, c'est le modèle original de Jean de Bologne du groupe de l' « Enlèvement d'une Sabine ». Ce modèle, beaucoup mieux conservé que le marbre, montre aussi bien mieux toutes les beautés de ce précieux ouvrage.

---

* Il est question ici du grand duc de Toscane Léopold, fils de l'impératrice Marie-Thérese, né en 1747, premier grand duc de Toscane de la dynastie des Habsbourg en 1765, empereur d'Allemagne comme Léopold II depuis 1790 jusqu'à sa mort prématurée en 1792. Il était un des bienfaiteurs du grand-duché de Toscane pendant son règne et il fonda à Florence sa fameuse Académie des Beaux-Arts. — (G. M.)

** L'auteur du Journal parle ici sans doute du grand peintre de la Renaissance à Florence, Mariotto Albertinelli, né à Florence en 1474, mort en 1515, élève de Cosimo Rosselli et influencé surtout par son camarade Fra Bartolommeo, auteur de la merveilleuse « Visitation » (1506) du Musée des Offices et de magnifiques tableaux aux musées du Louvre, de Munich, de Milan, etc.. (G. M.)

Près de là est un vestibule, reste de l'église supprimée des Scalzi. L'histoire de St Jean-Baptiste y est peinte en clair-obscur à fresque par Andrea del Sarto. C'est déjà bien effacé, mais ce qui reste est bien beau.

J'ai fini mes courses par l'église de l'Annonciation. Dans les corridors, il y a des fresques de plusieurs bons peintres et d'Andrea del Sarto. La plus remarquable est sa fameuse « Madonna del Sacco », dont Morghen * fait une estampe qu'il faut conserver précieusement, car bientôt il n'en restera plus que cela. La chapelle est fort riche, grâce au tableau qu'on dit peint par miracle et que je n'ai pu obtenir de voir. Dans le tabernacle est un « Christ » charmant d'Andrea del Sarto (1).

3 mai. — Jour jadis consacré au bonheur public ***, aujour-

---

* Raffaello Morghen, né à Florence en 1758, mort à Florence en 1833, le plus fameux graveur de son époque, élève de son père et de son oncle, mais surtout du grand Giovanni Volpato à Rome, dont il épousa la fille. Il existe 252 gravures de sa propre main entre autres celle de « La Cène » de Léonard, de beaucoup de tableaux et de fresques de Raphaël, de Rubens, du Poussin, de Canova, etc. Ses gravures ne sont plus admirées aujourd'hui autant qu'elles l'étaient à l'époque de ses contemporains à cause d'une certaine froideur et de sa technique sèche et un peu maniérée. (G. M.)

(1) On dit que ce tableau de « L'Annonciation » a été commandé en 1252 par les religieux de cette église à un peintre nommé Bartolomée. Celui-ci, ayant achevé l'Ange, méditant profondément sur l'expression céleste qu'il devait donner à la figure de la Vierge, s'endormit et à son réveil il trouva son tableau fini et la plus belle Vierge remplissait le vide dont la composition l'avait tant occupé. Il cria au miracle, et cette opinion de peinture miraculeuse dure encore. L'église de Zamość ** possède une très belle copie antique de ce tableau. Autant que j'en puis juger, elle aura été faite par Sassoferrato, ou peut-être même Carlin Dolci.

** Il s'agit ici d'une copie de la fameuse « Annonciation » de l'église de Sta Maria Annunziata à Florence qui y est vénérée comme un tableau miraculeux. D'après le juste jugement de l'auteur du Journal sur cette belle copie que j'ai pu apprécier moi-même à l'église collégiale de Zamość et qui s'y trouve aussi actuellement, elle a été sans aucun doute exécutée par Carlo Dolci et probablement commandée, vers 1650, par Jean Zamoyski, palatin de Sandomir, chef de cette famille illustre au XVIIe siècle et premier mari de Marie d'Arquien, en second mariage reine de Pologne, femme de Jean Sobieski. (G. M.)

*** L'auteur de notre Journal parle ici du fameux et du plus beau fait historique des dernières années de l'indépendance de sa patrie, de

d'hui aux souvenirs douloureux. Du moins, tu ne l'oublieras pas. Tu le passeras toujours tristement, comme moi. Ton cœur sera toujours polonais !

J'ai fait aujourd'hui des connaissances d'artistes. D'abord M. de Siries, directeur de la belle fabrique des mosaïques. Il nous en a montré tous les détails avec la plus grande complaisance. L'extrême longueur de ce genre d'ouvrage et la quantité de pierres dures et précieuses qui sont les seules que l'on y emploie, le rendent extrêmement coûteux. Une belle table vient à plus de 3.000 sequins. Il y a une collection de pierres, les plus jolies qu'on trouve à mesure qu'on travaille, qui m'a fait le plus grand plaisir. Nous y avons remarqué un horrible mais très intéressant portrait en mosaïque de Côme de Médicis, fondateur de cette fabrique. M. de Siries a en outre dans son appartement une collection de toutes sortes de jolies petites choses antiques, et un petit tableau qui est un grand trésor : c'est une « Sainte Famille » du Corrège, étude sur papier, mais jolie, gracieuse au-delà de l'expression.

M. Fabre [*], français, peintre en histoire. Ses ouvrages ont beaucoup de mérite, mais une teinte nationale, qui fait que les artistes français n'atteignent presque jamais au grand style ita-

---

la belle « Constitution du 3 mai » 1791 par laquelle furent terminés les superbes travaux de réforme d'une des dernières Diètes de la Pologne indépendante dite « Diète de quatre ans ». (G. M.)

[*] François-Xavier Fabre, peintre français, établi presque pendant toute sa vie en Italie, principalement à Florence. Il est né à Montpellier en 1766 et il y est mort en 1837. Il était un des premiers élèves de David et il reçut en 1787 le Grand Prix de Rome, à la suite de quoi il partit pour l'Italie, premièrement pour Naples et puis pour Florence où il est resté jusqu'en 1826, comme un des plus justement appréciés peintres de portrait de son temps en Italie. Il y devint membre de l'Académie des Beaux-Arts et vers 1800 il devint l'ami le plus intime de la veuve du dernier des Stuarts, la Comtesse d'Albany. Il a peint plusieurs de ses portraits à l'époque où elle était la femme morganatique du poète Vittorio Alfieri, dont un des plus intéressants les représente assis vis-à-vis l'un de l'autre auprès d'une table ; il se trouve aujourd'hui dans la collection de la marquise Adèle Alfieri di Sostegno à Florence. Fabre exécuta aussi plusieurs portraits de Polonais établis ou de passage à Florence, entre autres, vers 1810, deux portraits de membres de la famille Skotnicki, ainsi que son plus beau portrait polonais, signé et

lien. Il a fait une charmante copie de la « Madone de la Seggiola ». En outre, j'ai vu chez lui une jolie « Ste Agathe » du Guide et « Une branche de lilas », cueillie et posée sur cette table par Van Spandonk *. Quel prestige, je l'aurais connu à Paris. David m'avait donné une lettre pour lui. Hélas !

Les belles estampes de Morghen sont connues partout et m'ont inspiré le désir de le connaître personnellement. Ses ouvrages, je crois, valent mieux que lui-même. Son abord, sa physionomie ne m'ont pas prévenu pour lui, et je m'avise d'être un peu physionomiste. Il a acheté, pour le graver, un petit tableau, jadis possédé par Auguste III, représentant un « Couronnement d'épines », chef-d'œuvre de Dietrich **. On ne trouve guère rien d'aussi parfait en ce genre.

---

daté « Florence 1794 » du comte Stanislas Małachowski, maréchal de la « Diète de quatre ans » dans lequel il approche des plus beaux portraits de David. Il revint en 1826 dans sa ville natale, reçut du roi Charles X le titre de baron et il y légua au « Musée Fabre » tous ses tableaux et portraits surtout de sa dernière manière. (G. M.)

* Malgré mes recherches, je n'ai pas pu trouver les moindres petits détails sur ce peintre d'origine flamande ou hollandaise, qui peignait à l'époque de l'auteur de notre Journal, de ravissants tableaux représentant des fruits et surtout des fleurs. Van Spandonk travaillait surtout à Paris, où Mme Tarnowska espérait le rencontrer vers la fin de son voyage. Elle acheta alors en Italie, ou bien plus tard en France pendant son séjour à Paris en 1825-1826, trois délicieux tableaux peints sur panneaux et signés par l'artiste, dont deux représentent des bouquets de fleurs d'une grande finesse d'exécution et le troisième des fruits posés sur une table d'un coloris et d'une vérité peu commune. Ces tableaux se trouvent dans la collection du château de Dzików. (G. M)

** Christian-Guillaume-Ernest Dietrich (Dietricy), né à Weimar en 1712, mort à Dresde en 1774, peintre de la cour du roi de Pologne, Auguste III, et un des artistes les plus admirés de son époque. Il était imitateur de toutes les écoles des deux siècles précédents et il exécutait des masses de tableaux dans lesquels il imitait les Italiens, mais surtout les Hollandais du XVIIe siècle avec Rembrandt à leur tête, ainsi que les Français de son temps. Il a laissé des centaines sinon des milliers de tableaux, et le seul musée de Dresde en possède 50, ainsi que la galerie de Schwerin 58. Il exécuta aussi de belles eau-fortes à la manière de Rembrandt, et Mme Tarnowska admirait beaucoup toutes ses œuvres comme la plupart des connaisseurs de son époque, surtout à cause de son éclectisme tellement à la mode alors. (G. M.)

Deux physionomies qui, non seulement, préviennent mais vous attachent dès la première vue, pour vous attacher ensuite tous les jours davantage, c'est M. et Mme Fabroni. Lui-même physicien consommé, directeur des cabinets, littérateur distingué, connaisseur éclairé des beaux-arts et avec cela simple, naturel, propre et point distrait. Il a le génie de la science, sans en avoir les ridicules. Son épouse a bien de l'esprit, mais plus encore de simplicité et de bonté. Elle doit être aimante, car elle sait se faire aimer, douce, gaie et franche, instruite sans prétention, aussi loin du pédantisme que de l'ignorance, elle est tout ce que doit être la compagne d'un homme supérieur.

Nous comptions ne nous arrêter que huit jours à Florence. Un triste devoir nous force d'y rester plus longtemps et de renoncer par conséquent à visiter Gênes et Turin. Jean a fait ici la connaissance du prince Alexandre Sapieha *, malade depuis un mois, malade en danger, et seul ici avec un domestique. Sans amis, sans consolation, un compatriote dans un pays étranger, et surtout dans une situation malheureuse, devient un frère. Nous lui sommes de quelque ressource, et nous resterons, fasse le Ciel, jusqu'à ce qu'il soit hors de danger.

La galerie Capponi a quelques tableaux assez bons, entre beaucoup de très médiocres. Par exemple, un « Hercule au ber-

---

* Le prince Alexandre Sapieha, né à Strasbourg en 1773, mort à Dereczyn en 1812, fils du prince Joseph Sapieha et de sa femme Théophile née princesse Jabłonowska. Il épousa la comtesse Anne Zamoyska, fille du chancelier André et en eut une fille et un fils, le prince Léon, né en 1802. Il laissa un excellent ouvrage intitulé « Voyages en pays slaves », dans lequel il fait preuve de beaucoup d'esprit d'observation. Ses sympathies pour Napoléon étaient très fortes déjà en 1801 et plus tard il devint chambellan et aide-de-camp de l'empereur. La jeune et belle actrice de la Comédie Française, Mlle Georges, était sa maîtresse, et en janvier 1801 il la céda au Premier Consul, qui en devint amoureux pour un certain temps. Elle parle dans ses Mémoires du prince Sapieha en ces termes : « Grand, mince, une physionomie charmante, élégant sans affectation, très simple... grand seigneur... homme d'esprit. » Ce sont sans aucun doute les sympathies napoléoniennes de Sapieha qui aidèrent aussi aux rapports d'amitié entre lui et le ménage Tarnowski, dont il fit connaissance à Florence en mai 1804.

(G. M)

ceau étouffant les deux serpents », ouvrage du Guide, ainsi qu'une « Ariane consolée par Bacchus », une bonne tête de chien, un « Caïn maudit de Dieu » de Cieco Bravo *, une jolie « Religion » de Comodi **, et une « Vierge » très endommagée de Luini.

On m'a fait courir au Poggio Imperiale. C'est une peine perdue. Il n'y a rien à voir, qu'une « Artémise éplorée buvant les cendres de Mausole », par je ne sais qui, et une jolie « Ste Catherine », qu'on dit du Parmesan, que je croirais plutôt d'Andrea. Du reste, les appartements sont simples. Il y a une jolie salle en stuc. A propos d'appartement royal, j'ai vu celui que la Reine occupe en été au Palais Pitti. Il est fort vaste, il y a beaucoup de richesses, quelquefois même un peu de goût.

5 mai. — J'ai reçu ce matin une lettre de Canova. Il nous accorde une réplique de son « Persée » ***. Ses répliques sont

---

* Impossible encore de trouver des détails sur ce peintre au nom assez étonnant de Cieco Bravo. Il me semble qu'il est presque impossible de l'identifier avec le peintre Nicolò Cieco, élève de Ghirlandajo, dont parle Vasari dans la vie de cet artiste. (G. M.)

** Andrea Comodi, né à Florence en 1560, où il mourut en 1638, élève de Cigoli, peintre de sujets de religion, d'histoire ainsi que de paysages dans le goût de son époque. Il était surtout copiste très apprécié de tableaux des grands maîtres italiens du XVIe siècle, principalement du Corrège, et Pierre de Cortone était un de ses élèves. (G. M)

*** L'auteur de notre Journal parle ici avec joie de l'achat définitif de la réplique du « Persée » de Canova qui a été promise à M. et Mme Tarnowski à la fin de leur séjour à Rome et dont l'acquisition leur fut assurée par la dite lettre de l'artiste reçue à Florence. Comme je l'avais déjà dit dans une de mes notes précédentes, cette superbe statue du grand maître arriva en Pologne au bout d'un an et n'ayant pu être placée dans la grande salle du château de Dzików, elle resta toujours au château des Stroynowski à Horochów qui, après la mort du père de Mme Tarnowska, devint, en 1834, la propriété de sa fille aînée. Entre 1820-1825, M. Stroynowski laissa faire une belle et grande lithographie d'après l'original de cette réplique. Cette lithographie mesure 54 centimètres de hauteur sur 43 centimètres de largeur ; elle est fort rare et elle porte une inscription assez amusante à cause de ses fautes d'orthographe et du snobisme un peu naïf du vieux M. Stroynowski : « Persé (*sic*). La statue en marbre blanc qui se trouve dans les terres de M. le Comte Sénateur Stroynowski à Horochów en Volhynie, du ciseau de M. le Marquis Canova ». A gauche de cette inscription se trouvent encore les mots : « Dessiné par F. Dietz ». (G. M.)

toujours supérieures à ses originaux. Cette statue sera un vrai trésor de famille, et c'est cette considération qui nous a décidé à en faire la dépense. Au reste, nous la devons bien plus à l'amitié qu'à l'intérêt. Canova a refusé des souverains et beaucoup de personnes en état de le payer mieux que nous.

Une autre félicité du jour, c'est qu'on vient de m'envoyer de Rome un portrait ressemblant de mon père en miniature. Depuis ma perte de Vienne, je n'en n'avais plus, et dans l'absence un portrait est un si grand trésor. Celui-ci, cependant, me fait souvent de la peine. Quand je contemple cette physionomie si douce et si riante, qui parait encore sourire à mes caresses, je lui dis : « Tu ne sais donc pas que nous serons séparés plus d'une année », et puis je pleure, je pleure !

Il faut aller à l'église de Ste-Croix. C'est une des plus belles de Florence, et puis si intéressante par les tombeaux de Macchiavel, de Galilée et de Michel-Ange. Celui-ci est orné de trois bonnes statues figurant la Peinture, la Sculpture et l'Architecture, ouvrage de ses élèves. Dans la partie supérieure du mausolée, on a encadré une « Descente de croix » de la main de Michel-Ange lui-même. Son grand nom et la rareté de ses peintures les rendent extrêmement précieuses. J'ai remarqué encore une « Trinité », je ne sais plus de qui, et un superbe tableau de Bronzino dont le sujet est heureux et peu commun. C'est « Le Christ conduisant au Ciel les Justes dont l'existence avait précédé sa venue ». Le dessin et le coloris en sont également parfaits. La figure d'Eve est ravissante.

Je suis entrée dans la petite église de Ste Claire, pour l'amour d'un beau et rare Pérugin et d'un Lorenzo di Credi dont Léonard fut l'élève. Celui-ci est une « Nativité » et l'autre une « Déposition ».

Un bâtiment remarquable par son élégance, c'est la Loggia dei Mercanti ou Marché Neuf, tout en colonnade et orné par un sanglier en bronze, bonne copie que Pierre Tacca * a fait du bel antique en marbre de la Galerie.

---

* Pierre Tacca, né à Carrare en 1577, mort près de Florence en 1640, élève de Jean de Bologne en 1592 et après son décès sculpteur attitré des grands-ducs de Toscane. Ses sculptures dans le style du

Dans un mauvais coin de la ville est un groupe de Jean de Bologne, estimable et estimé au possible. C'est « Hercule tuant le Centaure Nessus ». Le cheval surtout est de la plus grande perfection. La résistance et la douleur ont tendu tous ses muscles. Tout son corps souffre visiblement. J'ai entendu des connaisseurs le nommer le Laocoon des chevaux.

Hors de la porte San Gallo est un arc de triomphe érigé à François Ier. Le choix du triomphateur n'est pas heureux, mais le monument est beau. Il fait face à une promenade publique appelée le Prater.

Le meilleur sculpteur de la ville est un nommé Caradosi *. J'ai vu de lui un « Narcisse », statue médiocrement bonne, le cédant beaucoup aux modernes de Rome, par exemple à un groupe charmant d' « Amour et de Psyché » que mon père a acheté du sculpteur Cardelli **, ouvrage d'un jeune homme nommé Marchetti ***, mort à 24 ans, et dont la beauté approche de près des ouvrages de Canova. Ce Caradosi restaure maintenant un groupe antique d' « Ajax soutenant un soldat blessé », extrêmement endommagé, mais du plus grand mérite. Florence

---

baroque italien de son époque se trouvent surtout dans les églises et sur les places de Florence, de Prato, de Livourne. Il séjourna aussi en Espagne, où il était l'auteur de deux statues des rois Philippe III et Philippe IV. (G. M.)

* Vittorio Caradosi, sculpteur très renommé à Florence entre 1790-1820, élève d'Auguste Rivalta. Malgré mes recherches, je ne suis pas arrivé à trouver des détails précis sur cet artiste dans les biographies de sculpteurs dont je disposais. (G. M.)

** Domenico Cardelli, sculpteur établi principalement à Rome, vers la fin du XVIIIe et au commencement du XIXe siècle; en 1786 il exécuta un buste de Stanislas-Auguste, dernier roi de Pologne. Entre 1804-1810 il a travaillé surtout à Paris. C'est à Rome que le ménage Tarnowski et M. Stroynowski firent sa connaissance et où le père de Mme Tarnowska acheta chez lui la statue dont elle parle dans son Journal. (G. M)

*** Il m'a été encore impossible de trouver un seul mot plus précis sur ce sculpteur Marchetti, mort si jeune, dont parle Mme Tarnowska dans son Journal et dont les ouvrages approchaient de ceux de Canova par leur beauté et leur noblesse de style. Les historiens d'art italiens pourront sans aucun doute combler cette lacune dans ma note ci-dessus. (G. M.)

a un charmant graveur de camées qu'on dit surpasser Rega * ; il se nomme Santarelli **.

6 mai. — Jour de bonheur pour Rosalie et sa mère, jour de la naissance de Jean. Je lui ai porté tes sentiments avec les miens. Je l'ai assuré qu'un jour ton jeune cœur ne me le cèdera point en tendresse pour lui. Tiens ma parole.

Il faut enfin rompre la glace, surmonter ma paresse effrayée et te parler tant bien que mal de la Galerie. Elle a quatre grands corridors et une quantité de cabinets. Marchons en ordre. D'abord, sur l'escalier, je m'arrête pour un Amour grec. Combien ce corps est gracieux, délicat, et comme cette grosse tête moderne lui convient mal. Dans le premier vestibule, voyons ce beau Mars en bronze, et ce Silène tenant Bacchus enfant entre ses bras, copie supérieure en bronze d'un marbre antique de la Villa Borghèse. Dans le second, un Cheval superbe s'élançant avec fierté, pitoyablement restauré, et un Sanglier du plus grand mérite. Voilà les corridors. Ils sont pleins de bustes, statues, portraits et peintures depuis ses premiers commencements, progrès, etc.. Entre les bustes, j'ai noté un Jules César en bronze, une Antonia, une Agrippine, mère de Caligula. Ton père trouve qu'elle me ressemble. Un Vespasien, le bon Titus, un bel Adrien, Galère, Lucius Verus et Marc-Aurèle enfants. Rien de plus gracieux que ces trois bustes, surtout le premier. Un Néron enfant, physionomie pleine de douceur, un Caracalla

---

* Filippo Rega, tailleur de pierres fines, né à Chieti en 1761, mort à Naples en 1833, élève d'Antoine Pichler à Rome. Ses camées et ses intailles sont surtout de charmantes imitations d'après les antiques dans le goût de son époque et de Canova. Il y sculptait non seulement des sujets mythologiques, mais aussi des portraits de son temps, entre autres du roi Joachim Murat et de la reine Caroline à Naples, où il était à la tête de la Cour des Monnaies. (G. M.)

** Giovanni-Antonio Santarelli, médailleur et graveur sur pierres fines, né à Monopello en 1759, mort à Florence en 1816. Il était aussi élève de Pichler à Rome à partir de 1779, puis il revint à Florence en 1797, où il devint membre de l'Académie des Beaux-Arts et chef de l'école des graveurs de pierres fines. Ses nombreuses médailles représentent surtout des portraits d'empereurs romains, de sommités italiennes, de membres de la famille Bonaparte, etc., et tous ces travaux furent vivement appréciés par ses contemporains. (G. M.)

plein de férocité, enfin un Constantin, mauvaise production de l'entière décadence de l'art, mais précieux par sa grande rareté. En statues, les plus belles, ou du moins qui m'ont paru telles, c'est le dieu Pan instruisant le jeune Olynte ; une Vestale bien drapée, un Gladiateur, un Esculape, une Muse, une Vénus, dite du Belvédère, un Apollon s'appuyant sur un laurier autour duquel rampe un serpent, symbole de sa victoire sur Python. Cette statue est très mal restaurée, mais ce qu'elle a d'antique est admirable. Un charmant Cupidon bien malin, un groupe de Bacchus s'appuyant sur un jeune Faune qui lui présente un vase en souriant avec une finesse très expressive. Un Mercure. Arrêtons-nous là, car c'est le plus beau de cette première galerie. Appuyé sur un tronc, il repose. Sa physionomie est d'une douce régularité, son regard est parfaitement calme, son corps c'est la jeunesse, la beauté, la souplesse et la grâce. Un jeune homme avec un oiseau aquatique ; on croit que c'est le génie de Rome. Une charmante Vénus accroupie ; la Minerve ou Pallas Athénienne ; sa tête est divine, sa draperie charmante, elle lève vers le ciel un regard douloureux ; toute cette figure est pleine de sentiment et de noblesse. La Vénus Céleste qu'on nomme encore Vénus Pudique ou Vénus Uranie, elle enchante par l'aimable réunion de toutes les grâces de l'innocence modeste. Un très beau torse de Faune, Marsyas, un Narcisse à genoux qui se contemple et s'admire, d'une expression très et trop prononcée ; un Bacchus fier d'être sorti du ciseau de Michel-Ange ; un autre bien plus élégant de Sansovino, et enfin une copie assez médiocre du « Laocoon » par Baccio Bandinelli. Mais il y a sans doute du mérite à copier passablement la perfection.

En fait de tableaux, nommons pour l'ancienneté une « Vierge avec l'Enfant Jésus », tableau d'André Rico de Candie *, peint dans le XI[e] siècle, et bornons-nous à cet antique

---

* Andrea Rico di Candia, peintre byzantin du XII[e] siecle, représentant de l'école néo-grecque de son temps, originaire et établi à l'île de Crète. Ses tableaux furent les premiers de son style qui arrivèrent en Occident et Mme Tarnowska le mentionne justement ici comme auteur de la fameuse Madone byzantine du Musée des Offices, entourée d'anges qui tiennent les instruments de la Passion. (G. M.)

de bonne date. Ensuite un « Portrait de Côme de Médicis » regardant un laurier, bon ouvrage de Vasari, ou selon d'autres de Jacques Carrucci *. « L'Eternel venant de créer Adam », par Jacques d'Empoli ** ; une « Sainte Famille » de Bilivert ***, un « Sacrifice d'Abraham » de Livio Mehus ****, un beau « Portrait de la femme d'Andrea del Sarto », peint par lui-même ; « Jésus parmi les Docteurs » du Caravage, un joli « Amour » de Franceschini *****, un « Saint François » de Cigoli et une

---

* Jacopo Carrucci da Pontormo, né à Portormo en 1494, enterré à Florence en 1552, un des plus forts peintres florentins de la fin de la Renaissance, , élève de son père Bartolommeo et plus tard influencé par Mariotto Albertinelli, par Piero di Cosimo et par Léonard. Il a peint des fresques à la Chartreuse près de Florence, d'après les dessins de la Passion d'Albert Dürer. Ses tableaux d'autel sont surtout nombreux dans les églises de Florence ; le plus beau représentant « la Visitation », est à Santa Maria Annunziata. Outre ses compositions aux sujets de mythologie, il était surtout excellent peintre de portraits, attaché à la cour de Côme I de Médicis, premier grand-duc de Toscane. (G. M.)

** Jacopo Chimenti da Empoli, né à Empoli en 1554, mort en 1640. Il était principalement peintre de grands tableaux d'autel dans le style des maniéristes florentins et des éclectiques bolonais. Il exécuta aussi beaucoup de copies d'après des tableaux de Fra Bartolommeo et d'Andrea del Sarto. Ses toiles se trouvent surtout dans les églises de la Toscane, aux Musées du Prado et de Vienne, au Louvre, etc.. (G. M.)

*** Jean Bilivert, peintre de sujets historiques, né à Maestricht en 1576, mort à Florence en 1644. Elève de Cigoli, il vécut et travailla pendant toute sa vie en Italie, où malgré son origine flamande, on l'appelait Biliverti. Ses tableaux d'autel portent surtout l'empreinte de l'académisme florentin de son époque et sa meilleure composition représentant « Le mariage mystique de Ste Catherine », se trouve à l'église dei Servi de Florence. (G. M.)

**** Lieven Mehus (Livio), peintre flamand établi en Italie, né à Oudenarde en 1630, mort à Florence en 1691, élève du peintre néerlandais Karel à Milan et de Pierre de Cortone à Florence, où il devint peintre de la Cour du grand-duc Ferdinand II. Ses peintures à fresque dans les églises de Florence et de Prato, ainsi qu'au Palais Pitti, toutes dans le style académique florentin de son époque, lui ont assuré l'admiration de ses contemporains. Son excellent portrait peint par lui-même se trouve à la galerie des Offices. (G. M.)

***** Marc Antonio Franceschini, né à Bologne en 1648, où il mourut en 1729, élève de Carlo Cignani à Florence, avec lequel il peignait ensemble beaucoup de tableaux religieux et surtout mythologiques, à

assez bonne « Transfiguration » de Luc Jordan. Nous voici aux cabinets. C'est encore bien autre chose.

Voyons d'abord la collection des portraits des peintres. Elle est extrêmement intéressante. C'est comme une histoire de l'art. Les plus remarquables sont Michel-Ange, Léonard de Vinci, Andrea del Sarto, à peine apercevable, Bellini dont ce portrait me paraît le plus bel ouvrage, Titien, les Carraches, les Bassan, Van Dyck, Gerard-Dou, Liotard, Vanderbrück *, peintre fleuriste, qui a fait singulièrement sortir sa tête d'une touffe de fleurs, Mengs, Mme Le Brun, Angelica Kauffmann. Je nomme ces dernières par amour-propre peut-être. Leurs talents honorent notre sexe.

Venons à l'école vénitienne. Elle est fort riche. Deux beaux portraits du Titien, une « Sultane », une « Vierge avec l'Enfant Jésus et St Jean », une autre plus belle encore avec Ste Catherine, toujours du même, un grand portrait et deux têtes du Morone, une de Bronzino, une de Palma Vecchio, de Paul Véronèse, du Giorgione, du Tintoret, de Sebastien del Piombo, peintre fort rare, une « Crucifixion » de Paul Veronèse, une « Déposition » en clair-obscur, très beau dessin de Bellini, enfin « La famille de Bassan » peinte par lui-même, son chef-d'œuvre à mon gré, et encore de lui « Deux chiens de chasse » de la plus grande vérité.

Parcourons maintenant l'école française. Elle a un joli petit Vernet, deux beaux Bourguignons, une « Vierge » de Charles Vanloo, deux têtes de Grimoux, deux enfants maniérés, mais

---

Bologne, à Modene, à Florence et dans d'autres villes d'Italie. Il appartient à la dernière génération des éclectiques de Bologne, où il a surtout travaillé dans le style de plus en plus flamboyant du baroque italien. Ses belles fresques au palais Liechtenstein à Vienne sont très justement appréciées. Ses meilleurs tableaux se trouvent dans les galeries d'Italie, de Vienne, de Dresde, etc.. (G. M.)

* Il m'est difficile de signaler quel est le peintre flamand ou hollandais que l'auteur du Journal nomme « Vanderbrück », surtout que je ne possède pas sous la main un catalogue complet de la collection des portraits de peintres peints par eux-mêmes de la galerie des Offices à Florence, parmi lesquels on pourrait identifier le portrait de ce peintre « sortant sa tête d'une touffe de fleurs ». (G. M.)

jolis, de Boucher. Les écoles flamande et allemande : des fruits charmants d'Abraham Mignon, deux « Tentations de St Antoine », ouvrages très bizarres, mais très finis de David Teniers; un « Saint Pierre » du même, une « Crucifixion » en clair-obscur d'Albert Dürer, tableau singulier par la petitesse et l'énorme quantité des figures ; une tête de Denner, d'un fini de nature étonnant et une belle marine de Claude Lorrain. L'école hollandise : une charmante « Nativité » de Van der Werff, d'une grâce et d'une fraîcheur de coloris admirable, « Un vieux ménage » de Van Mieris, des fleurs de Ruysch *, un paysage de Ruysdael, « Un richard comptant son or » d'Orazio Paulin **. Les écoles vénitienne, lombarde, italienne : un « Enlèvement d'Europe », les « Jeux de Vénus » et la jolie « Danse des amours », répétée en petit, trois tableaux charmants de l'Albane, un « Bouclier portant la tête de Méduse », ouvrage terrible de Caravage, « Calysto punie par la colère de Diane », joli tableau de Solimène, une petite tête extrêmement douce d'un auteur ignoré, une « Vierge » de Carlo Cignani, une « Sainte Famille » d'Annibal Carrache et deux dessins superbes de Salvator Rosa.

Nous voici à la Tribune, où l'on a rassemblé le plus parfait de la Galerie. C'est un joli cabinet octogone. Son plafond est parsemé de coquilles de nacre sur fond bleu, ce qui produit un bel effet. En tableaux, comme on peut faire un choix entre les différents genres de perfection, voilà à peu près le mien : « Deux Prophètes » de Bartolommeo della Porta, « Charles-Quint à

---

* Rachel Ruysch, née à Amsterdam en 1664, où elle est morte en 1750, élève de Willem van Aelst et la plus grande artiste de son pays pour les tableaux de fruits et surtout de fleurs, qui sont tous d'une beauté et d'une fraîcheur exceptionnelle ; son dernier tableau au Musée de Lille a été probablement peint dans sa 85e année. Toutes les grandes galeries de l'Europe et de l'Amérique sont fières de posséder ses exquises nature-mortes, surtout les musées de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Italie, etc.. (G. M.)

** Horace Paulyn, peintre hollandais, né en 1643 à Amsterdam, où il est mort probablement en 1685. Il était imitateur de Rembrandt et peignait dans sa manière surtout des tableaux de genre dont un des meilleurs, « L'Avare », se trouve à la Galerie des Offices à Florence où Mme Tarnowska l'admirait en 1804. (G. M.)

cheval » par Van Dyck, une « Tête coupée de St Jean », sujet cruel parfaitement rendu par le Corrège, et très intéressant parce qu'on y découvre à l'aide d'une petite écorchure sur un bout du tableau, que ce grand maître dorait ses fonds pour donner à son coloris cette teinte charmante et originale qui fait reconnaître ses tableaux au premier coup d'œil. Une « Hérodias » de Leonard de Vinci ; un bourreau d'une expression de férocité étonnante lui présente la tête de St Jean ; elle prend le plat, en détournant la sienne ; en effet, comment ces traits enchanteurs, ces yeux d'une douceur angélique, eussent-ils fixé ce spectacle d'horreur ? Un « Portrait de la Fornarina » par Raphaël. Un Perugin remarquable, parce qu'il est placé là comme pour prouver par la comparaison qu'on lui doit en grande partie le talent de ce grand homme. Voici un de ses premiers chefs-d'œuvres, le « St Jean au désert ». Celui-là est bien de lui. C'est le premier tableau qu'il ait peint sur toile, et ce trait est cité dans sa vie écrite par Vasari. De combien aussi ce tableau me paraît supérieur à la quantité de bonnes copies, prétendus originaux, que j'en ai vu en plusieurs endroits. Quelle fougue d'enthousiasme dans ce jeune inspiré ! Comme son regard est fier et menaçant. Il parle, ne l'entendez-vous pas crier aux hommes : « Convertissez-vous ou tremblez ! » On croit en effet l'entendre retentir cette voix puissante du désert qui tonnait contre l'incrédule et annonçait au converti les paroles de paix de l'Homme-Dieu. Et ce corps si beau ! Comme la jeunesse et la force y triomphent de la rigoureuse abstinence. A côté est une « Vierge avec l'Enfant Jésus et St Jean ». Que de grâces et de simplicité ! C'est bien encore là Raphaël. Ne négligeons pas cette « Vénus » d'Annibal Carrache ; c'est une de ses meilleures productions. Voici celle du Titien, reconnue pour son chef d'œuvre ; elle ne frappe pas d'abord, car l'état et la fraîcheur du coloris n'en sont pas le côté fort, mais examinée plus longtemps elle attache par l'extrême pureté du dessin, un accord heureux dans l'ensemble, la justesse des proportions et la beauté des formes. Une « Vierge » demi-figure du Guide, la même que je t'ai dit avoir vue dans la maison Bolognetti à Rome. Elle est belle, mais l'autre me plaisait encore bien davantage. Puis une bonne « Sybille » du Guerchin, une « Sainte

Famille » de Michel-Ange que je nomme pour la rareté et non pour la beauté de la chose, car elle est vraiment passablement laide, et enfin un Andrea del Sarto, roi et souverain légitime de tous les autres Andrea que j'ai encore vus jusqu'ici. C'est une « Vierge avec son Divin Enfant, St François et St Jean-Baptiste ». Un dessin parfait, la transparence d'un coloris magique, et la plus noble simplicité se réunissent pour rendre ce tableau un des plus beaux qui existent. Il y a encore l'école toscane qui offre à admirer un « St Yves » grand et précieux tableau d'Empoli, une « Visitation » d'Albertinelli, une belle « Madeleine » et un petit « St Joseph » de Carlin Dolci, une jeune fille en pastel de Benedetto Luti, un « Enfant endormi » d'Allori, que je croirais plutôt de l'Albane, enfin une « Tête de Méduse » de Léonard de Vinci. Quelle imagination pourra jamais se représenter cette horrible beauté ? Cette figure expirante et livide qui est pourtant une de ces belles têtes grecques dont les antiques nous ont laissé les précieux modèles. Cette bouche dont le dernier soupir s'exhale en souffle empoisonné. Ces cheveux qui ne sont plus que d'affreux serpents, mais travaillés avec un fini et une vérité qui fait frémir. Quel mélange de beautés et d'horreurs ! Quel tableau !

Il y a encore dans la Salle de Niobé quelques tableaux de Rubens qu'on ne doit point oublier, comme « La Bataille d'Ivry » et « Le Triomphe d'Henri IV », une « Sainte Famille » et surtout une très jolie « Bacchanale ». Voilà tout pour la peinture.

Le cabinet des vases grecs, nommés étrusques, est assez bien pourvu. Il y a surtout un très beau vase ressemblant beaucoup à « l'Incomparable » de Nola, et un autre tout noir, avec une guirlande de vigne à l'entour. Rien n'est plus joli.

Le cabinet des médailles et des camées, enfoui durant la Révolution, n'est point encore arrangé. Le local est fort joli, mais absolument vide. Cependant, nous avons vu tout cela, quoique en désordre, par la complaisance du Directeur de l'Académie. Le médailler sans être nombreux est un des plus complets de l'Europe et possède des pièces extrêmement rares. La collection des camées est fort riche. Il y a des antiques et

des modernes d'une grande beauté. Les vases précieux comme d'onyx, calcédoine, etc., sont encore sous terre.

Dans le cabinet des bronzes modernes, est ce chef-d'œuvre de Jean de Bologne, digne des Phidias, des Praxitèle, des Canova. Un zéphyr souffle et sa légère haleine soulève le léger Mercure. Je me rappelle que Dupaty en le décrivant, dit : « Venez vite, car il va s'envoler ». Il avait raison. On ne conçoit guère en effet pourquoi ce corps qui ne tient presque à rien, ne s'envole pas. Car on ne craint pas qu'il tombe. On sent trop qu'il ne peut pas tomber. Il est si aérien, il monte si bien, qu'on trouverait tout simple de le voir monter plus haut. Jamais le génie n'imagina un plus bel effet de difficulté vaincue, et jamais un plus beau succès ne couronna les rêves fortunés du génie.

Un joli « David » du Donatello, quatre bonnes copies, des Lutteurs, du Soldat, du Faune et de la Vénus, ouvrages remarquables de Soldani *, ornent encore le même cabinet. Dans celui des bronzes antiques est une Chimère et une statue superbe de Jeune homme, posée sur un piédestal travaillé en bas-reliefs par le fameux Ghiberti, auteur si renommé des belles portes du Baptistère.

Dans le Cabinet des Inscriptions est un beau Torse en basalte vert, et un bien plus beau en marbre blanc. Là est aussi ce buste de Brutus, ébauché par Michel-Ange. C'est une belle et fière ébauche. Au reste, nous savons que Michel-Ange finissait rarement ses ouvrages, et voilà je crois la simple raison pour laquelle celui-ci n'est point fini. Cette circonstance a pourtant servi à exercer la verve des auteurs de ces inscriptions si con-

---

* Massimiliano Soldani-Benzi, médailleur et sculpteur de la fin du style baroque italien, né à Florence en 1658, mort à Montevarchi en 1740, élève de Arrighi et puis à Rome de Ciro Ferri et de E. Ferrata, enfin à l'école de sculpture à Paris. Ses meilleures œuvres ont été sculptées pour le pape Innocent XI, pour Louis XIV, pour la reine Christine de Suède, pour le prince Liechtenstein. C'étaient surtout de belles copies d'après des statues antiques, puis des monuments funéraires pour des églises de Florence, enfin beaucoup de bustes et d'excellentes médailles avec des portraits des sommités de son époque.

(G. M.)

nues pour et contre Brutus. Je me dispenserai de les citer, et aussi de les juger. Nous savons que Brutus aima la vertu, mais nous ignorons s'il ne l'a point poussé jusqu'au crime. Ainsi donc taisons-nous sur son compte. Sur une table du cabinet de l'école toscane, un buste très expressif de Sénèque, un autre de Minerve et un troisième d'un Faune riant de très bon cœur. Dans celui de l'école hollandaise, un Amour endormi très gracieux. Dans la Tribune... Je m'arrête... Respect encore au sanctuaire de la beauté, quand même la divinité ne l'habite plus. Ici, l'Amour et les Grâces s'admirèrent longtemps dans un chef d'œuvre inspiré par elles. Sur ce piédestal, que nulle statue ne profane aujourd'hui, a reposé longtemps le plus parfait modèle du beau idéal, la Vénus de Médicis. J'ai cru jusqu'ici, et tout le monde croit encore, que cette belle statue a été un don libre, une sorte d'équivalent dont le feu roi d'Etrurie a payé sa couronne. Point du tout ! Elle a été mise en sauvegarde à Messine et c'est de là qu'elle a été lâchement demandée par les Français et plus lâchement livrée par le roi de Naples, et Acton, qui avait donné sa parole d'honneur et celle de son maître pour garant de la parfaite sûreté des effets de la Toscane. Sa place ici est vide, et c'est bien juste. On attend pour la remplir une copie de Canova. Je l'ai vu commencée et j'espère qu'elle consolera un peu Florence. — Mais cette Tribune est riche encore : voilà l'Apollon des Médicis. Il a autant d'aménité et de grâce, que l'Apollon de Belvédère a de noblesse et de fierté. Voilà le Faune dansant. Quelle franche gaieté ! C'est bien le chef-d'œuvre du style comique. Le Soldat aiguisant son arme, statue d'un mérite classique, et enfin le groupe des Deux Lutteurs, inappréciable dit-on pour les artistes et les grands connaisseurs, et d'ailleurs très précieux à tout autre par la difficulté et la bonne exécution de l'ensemble qui annonce d'abord un bel ouvrage dont ensuite les beautés de détail instruisent l'amateur et l'attachent de plus en plus. — Voici le cabinet qu'a nommé l'Hermaphrodite. Il est tout comme celui de la Villa Borghèse, excepté qu'au lieu du matelas moderne du Bernin, celui-ci a son vrai lit qui est une peau de lion. Un Génie funèbre, figure pleine de tristesse et de charme. Au lieu de son flambeau éteint, en le restaurant, on l'a appuyé sur un carquois, ce qui produit un singulier dis-

parate. Le joli Ganymède ; sa tête est moderne, mais elle a de l'esprit, et le corps est d'une souplesse, d'une délicatesse parfaite. Je crois ce groupe de l'Amour et de Psyché, une copie médiocre, quoique antique, de celui que la France a ravi au Capitole. Quel prodige de l'art, que cet Hercule au berceau étouffant les deux serpents. Il n'y a pas de merveille à cela. Cet enfant pouvait bien les étouffer. Comme il est en marbre, je serais portée à croire que celui en bronze de Naples en est une très bonne copie antique. Voilà le buste de Cicéron, celui du bel Antinoüs, deux bustes colossaux du plus grand mérite représentant Jupiter et Neptune. Le premier surtout est très remarquable. C'est le calme et la majesté personnifiés. Enfin, le plus beau des bustes possibles à mon gré, l'Alexandre expirant. La douleur physique et morale, les horreurs de la mort sont sur cette figure sublime et n'ôtent rien à sa parfaite beauté, ni à sa grande noblesse. C'est de tous les bustes que j'ai vu jusqu'ici mon buste de prédilection. N'oublions pas que dans la Chambre des Peintres est un morceau des plus précieux en sculpture antique, le fameux Vase Médicis, beau par sa grandeur et la perfection de son bas-relief qui représente le Sacrifice d'Iphigénie. Dans une autre chambre à côté, est un superbe clair-obscur de Fra Bartolommeo, un beau « St Sébastien » et un « Ecce Homo » de Sodoma, et un « Christ enfant entouré d'anges et faisant sa prière », tableau charmant de l'Albane.

Nous avons admiré les chefs d'œuvres de l'art — allons encenser celui du sentiment. Nous voici dans la Salle de Niobé. Le père nous frappe d'abord. L'étonnement, l'effroi, le désordre commencent en lui. Un de ses fils vient d'expirer. La mort est belle en lui, sa sœur interdite le contemple. L'étonnement, la douleur ont banni la crainte, elle ne songe plus à elle-même. Le même coup paraît déjà l'avoir frappé, et l'on voit qu'elle va mourir avant que sa pensée se soit reportée sur son propre danger. Ce jeune homme qui fuyait s'arrête. Il lance vers le ciel un regard perçant, ce regard effrayé a vu le trait qui va partir. C'est lui sans doute qu'Apollon va frapper. Il se recouvre. Hélas ! Cette jeune fille, égarée par l'effroi, ne voit, n'entend rien, ne raisonne plus. Elle marche au hasard, égarement sublime — miracle du ciseau. Cette autre est pétrifiée. Elle n'a

plus même le sentiment de la crainte. C'est un marbre inanimé. Celui-ci monte sur un rocher. Son effort, sa position difficile, rappellent le Gladiateur Borghèse. Un autre tombe à genoux ; il implore, mais en vain, la divinité barbare qui les opprime. Le plus jeune, que d'innocence, de crainte et de légèreté ! Il fuit en tremblant, il tourne la tête. Une de ses sœurs vient au devant de lui, c'est la plus belle. Elle soulève, en fuyant ses draperies arrangées par les Grâces. C'est une d'entre elles, ou du moins c'est leur plus parfait ouvrage. C'est elle sans doute que contemplait sa malheureuse mère quand elle trouvait ses enfants plus beaux que les dieux. La voilà cette mère infortunée. Sa dernière enfant, la plus jeune de ses filles vient de se précipiter à ses genoux. Sa faiblesse cherche un asile dans le sein maternel. Une sueur froide inonde son corps et y attache ses langes mouillés. Sa mère la presse contre soi, la couvre de tout son corps, soulève ses draperies comme pour pour lui en former un abri, et lève vers le ciel un regard désespéré. Si le chef d'œuvre du sentiment est le cœur d'une mère, c'est le chef d'œuvre de l'art que d'en bien rendre le caractère. Aussi, ce groupe est une merveille. Jamais une mère ne le fixera sans sentir couler ses larmes pour cette mère désolée. Eh bien, sa douleur, son excessive douleur est si noble, qu'elle paraît demander justice aux dieux et non pas implorer leur pitié. Oh, comme il est cruel de penser qu'elle ne sauvera point sa fille, que le trait mortel va la frapper dans ses bras ! Et l'on adorait de tels dieux ! Et l'encens humain était profané sur leurs autels. Aveuglement barbare !

Le moment de l'enthousiasme passé, examinons de sang-froid ces belles figures. Simplicité parfaite, grâce, beauté, expression, elles réunissent tout. On les croit pourtant des copies. C'est d'autant plus probable, qu'étant loin d'être toutes du même mérite il n'est guère possible qu'elles soient l'ouvrage d'un même artiste. Quels étaient donc leurs originaux !

Pour compléter leur nombre, on a placé parmi elles une jeune fille charmante, paraissant succomber sous la crainte, mais que l'on croit généralement Psyché poursuivie par Vénus, et un Discobole, bonne statue, mais qui n'a nullement l'expres-

sion de l'effroi, ni rien qui la caractérise pour un des fils de Niobé, toutes les têtes de ce groupe ayant un air de famille.

Ces statues si précieuses perdent beaucoup par leur mauvaise position, n'étant point groupées, mais posées en file, le long des quatre côtés de la belle salle qu'elles occupent. Au milieu, sont des espèces d'armoires que remplissent 313 volumes de dessins originaux de bons maîtres. J'ai parcouru ceux de Raphaël, de Michel-Ange, d'Andrea del Sarto. Voir le tout serait presque impossible.

C'est un grand plaisir de parcourir ces belles collections, mais c'est presque un bonheur de les examiner avec le chevalier Puccini, directeur de la Galerie de Florence. Connaisseur profond et amateur enthousiaste des beaux-arts, il a des entrailles de père pour sa Galerie qu'il a formée, extrêmement enrichie et sauvée des conquêtes françaises, en déployant une fermeté d'autant plus rare, qu'elle a été soutenue jusqu'au bout. De sorte que, lorsque le Palais Pitti a été presque entièrement dépouillé, la Galerie n'a perdu que la Vénus, et cela même par une trahison comme je l'ai dit plus haut. Pour qui a le goût des beaux-arts, la conversation de Puccini est une félicité. Jamais je n'ai entendu un artiste en parler comme lui. Son âme sent si vivement ce que son esprit a conçu, il prend feu si bien en décrivant un tableau ou une statue, que dans les temps païens on l'eût pris facilement pour un inspiré du dieu de Delos. Quand il conte le rapt de sa Vénus, c'est avec une rage, une douleur, qu'il semble qu'on lui ait ravi une maitresse adorée. Cet homme doit être extrême en tout, mais il faut être ainsi en beaux-arts pour être quelque chose. De plus, il a autant de complaisance et de bonté pour les étrangers qui cherchent à s'instruire dans sa société, que d'esprit et de connaissance dans le genre qu'il a embrassé. Il m'a montré plusieurs miniatures qui sont encore à replacer dans la Galerie. Entre autres, une copie du « Jugement Dernier » de Michel-Ange, d'une petitesse, d'un justesse de dessin, et d'un fini extraordinaire. Dans son appartement, il a un beau portrait à lui d'Andrea del Sarto, peint par lui-même, et une jolie « Vierge » du Parmesan.

8 mai. — L'Ancien Palais, appelé ici Palazzo Vecchio, sert

encore aujourd'hui au couronnement et à la proclamation des rois de la Toscane. On lui a pourtant laissé sa décoration d'armes des gonfaloniers de l'ancienne République de Florence, et le mot de Liberté se lit encore au lieu où l'on couronne les rois. Les colonnes de la cour sont d'un beau travail de sculpture et d'une belle antiquité. La grande salle est toute peinte par Vasari qui y a représenté les beaux faits des Médicis, et les victoires des Toscans sur leurs voisins. Il y a plusieurs groupes des « Travaux d'Hercule » par Vincenzo Rossi *, très médiocres, un « Adam et Eve » de Bandinelli, pas grand chose, et enfin, un groupe de « La Vertu terrassant le Vice et le foulant à ses pieds », bon ouvrage de Jean de Bologne. Dans une autre salle où sont les portraits des Grands Ducs, on nous a montré de jolis ouvrages en ivoire, travaillés par un Médicis. Du reste, les fameux trésors de la garde-robe ducale ont été emportés à Vienne ou pillés par les Français.

9 mai. — Nous avons parcouru avec Fabroni les cabinets d'anatomie, de physique et d'histoire naturelle. Celui d'anatomie, fait ici et dirigé par Fontana, est un des plus beaux monuments d'industrie. Toutes les parties du corps humain y sont imitées en cire avec la dernière perfection. Cela n'est rien moins qu'agréable à voir, mais une faible notion d'anatomie est intéressante pour chacun, et les moyens d'en faire un cours si complet sont de la plus grande utilité dans la partie médicale. Ce cabinet a été copié pour Vienne. On croit l'original plus riche et plus parfait. Celui d'histoire naturelle est charmant. Toutes les parties, excepté celle des quadrupèdes, sont parfaitement complètes. Celle-ci est la moins riche, mais elle a un lion magnifique. La partie de la botanique est arrangée de la manière la plus séduisante. Les plantes grasses, que l'on ne peut conserver

---

* Vincenzo de Rossi, sculpteur de second ordre à Florence au XVIe siècle. Ses statues de Saints et ses groupes de sujets de mythologie, comme plusieurs « Travaux d'Hercule » pour le Palais Vieux (aujourd'hui au Museo Nazionale), se trouvent dans les églises de Florence et de Rome, ainsi qu'au jardin Boboli, près du Palais Pitti.
(G. M.)

dans les herbiers, y sont faites en cire et rangées dans leurs vases, ce qui fait le plus joli cabinet possible, les fleurs étant imitées avec toute la fraîcheur et tout le brillant coloris de la nature. Celui des papillons est encore charmant. L'Ulysse, le Ménélas, le Priam sont enchanteurs. Le cabinet de physique est parfaitement fourni de tous les instruments nécessaires. Nous y avons vu un baromètre enfermé dans une canne de voyage, invention nouvelle et curieuse. En nous parlant des effets du galvanisme et de sa propriété de faire mouvoir les corps morts, Fabroni nous raconta une histoire arrivée à Florence, que je crois être l'origine du joli conte de Florian, intitulé « Valérie ». Une jeune personne d'une des premières maisons de la ville, nommée Ginevra degli Almieri, mariée malgré elle à un homme âgé, tandis que son cœur n'était plus libre, mourut au bout d'un mois de chagrin, ou de maladie, provenant de la même cause. Trois jours après sa mort, on célébra ses funérailles à l'église du Dôme. A minuit elle se réveilla de sa léthargie. Réveil horrible ! Heureusement, ses efforts réussirent à soulever le couvercle de son cercueil. Elle sortit et vint à la maison de son mari située près de la Cathédrale, dans une rue qui a conservé le nom de Via della Morta. Il faisait clair de lune, elle frappa à la porte. Son mari regarda par la fenêtre, et la voyant encore enveloppée de ses langes funèbres, le bonhomme ne douta point qu'il n'eût affaire à un revenant, s'enfuit avec crainte et refusa absolument de lui ouvrir. On était au moins de janvier, le froid de la nuit qui faisait déjà souffrir l'infortunée malade, pouvait lui devenir funeste. Jusque là, elle n'avait écouté que l'honneur, mais son mari la renvoyait, la mettait en danger de périr peut-être une seconde fois. Elle n'écouta plus que son cœur et vola chez son amant. L'heureux jeune homme la reçut avec transport et la demanda à son souverain et aux lois de sa nation. L'époux alors voulut la réclamer, mais les justes lois confirmèrent sa mort civile et l'accordèrent pour légitime épouse à celui que ses sentiments avaient choisi et qui, en la recueillant, eut le bonheur de contribuer à sauver sa vie.

10 mai. — L'église du St-Esprit est une des plus belles de Florence, mais elle n'a d'ailleurs rien de remarquable, sinon un

tableau du Ghirlandajo, très bon. Le sujet est « Jésus portant sa croix ». Celle de Ste Marie-Madeleine a quelques bonnes statues dont les deux meilleures sont celles de l'Innocence et la Religion, ouvrages de Spinazzi *. Cette dernière est voilée de la tête aux pieds, mais ses draperies la dessinent parfaitement. L'Innocence est d'une simplicité charmante. En peintures, il y a une jolie « Vierge avec plusieurs Saints » d'Andrea del Sarto. Dans une chapelle de l'église des Carmes sont des fresques très précieuses du Masaccio. Le dessin en est simple et les figures si vraies qu'elles semblent déjà annoncer et promettre Raphaël à la peinture. Dans une autre chapelle appartenant aux Corsini, toute en marbre blanc, sont des autels travaillés en bas-reliefs fort hardis par Ticciati **. L'Hôpital de Sainte-Marie-la-Neuve mérite bien d'être vu. Entre les établissements utiles de bienfaisance, c'est un des mieux entretenus. La cuisine est une vraie curiosité. On y prépare au même feu tous les genres de mets pour 2.000 malades. Ce feu chauffe leurs bains, sèche leurs linges, réunit et évapore toutes les exhalaisons nuisibles de l'hôpital. C'est du mécanisme le plus intéressant. Ce qui ne l'est pas moins, c'est la grande propreté de cette cuisine. Au reste, les moyens sont bien préparés pour cela. L'eau vient partout s'offrir d'elle-même, elle monte dans les colonnes où se chauffent les bains, fait tourner les broches et arrive de tous côtés par des conduits multipliés. Rien n'est mieux imaginé.

---

*Innocenzo Spinazzi, sculpteur du XVIII siècle, très apprécié à Rome et à Florence où il a travaillé pour le grand-duc Léopold et où il a été à la tête de l'Académie des Beaux-Arts et de l'école des graveurs. Ses statues les plus admirées à son époque se trouvent aux églises de Rome et de Florence, où il sculpta le grand monument de Macchiavel en 1787, pour l'église Sta Croce, ainsi que les deux belles statues pour l'église de Sta Maddalena dei Pazzi, qui représentent la Foi et la Contrition, et que l'auteur de notre Journal nomme « l'Innocence et la Religion », ce qui est peut-être plus proche de la vérité, puisque les dernières années de la vie de l'artiste correspondaient au séjour du ménage Tarnowski à Florence où ils ont sans doute entendu ces noms donnés à ces statues par le sculpteur lui-même. (G. M.)

** Il m'a été impossible de trouver dans les publications de livres d'art des détails sur ce sculpteur florentin du nom de Ticciati, qui travaillait sans doute au XVIII[e] siècle comme Spinazzi. (G. M.)

Tous les malades sont soignés, drogués, nourris aux frais de l'hôpital, desservi par plus de 200 personnes (1).

J'ai vu l'atelier d'un nommé Sabatelli * qui a fait de belles fresques dans la maison Tempi. Il travaille maintenant à un grand tableau d' « Abigaïl » qui doit servir de pendant à la « Judith » de Benvenuti dans une église d'Arezzo. Il lui sera très inférieur et j'en suis fâchée, car c'est un intéressant jeune homme, parfait dessinateur, mais mauvais coloriste, donnant dans un sombre outré. Il y a encore ici en peintres, un Français, nommé Dumarais **, qui a du feu de composition, même beaucoup, mais une exécution odieuse, et l'Allemand Hackert ***,

(1) Ce bel hôpital doit ses premiers commencements à la bienfaisante charité d'une femme de chambre, nommée Tessa, laquelle employait les moments de liberté que lui laissait son service, à aller dans la ville servir de pauvres malades. Ses maîtres qu'elle avait servi fidèlement pendant plus de trente ans, l'engagèrent à leur indiquer la récompense qu'elle pourrait désirer. Elle leur demanda une petite fondation pour l'entretien de quelques malades qu'elle se chargea de desservir. On voit avec un plaisir doux et une vénération profonde la figure de cette femme respectable, assez mal sculptée sur une pierre sépulcrale, incrustée dans un mur, à l'entrée de l'édifice.

* Luigi Sabatelli (le père), né à Florence en 1773, mort à Milan en 1850, élève de Pedroni à Florence et continuant ses études plus tard à Rome et à Venise. A partir de 1808, appellé par Eugène de Beauharnais, il devint professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Milan. Il était peintre très admiré à son époque de fresques et de tableaux de religion et d'histoire dans les églises et les palais de Florence, de Milan, de Novara. Son plus fameux tableau qui représente « Pierre Capponi déchirant le document de paix entre Florence et le roi de France Charles VIII (1494) », se trouve au palais du marquis Capponi à Florence. Le tableau représentant « Abigaïl devant David », dont parle Mme Tarnowska, est depuis 1808 jusqu'à nos jours à la chapelle de la Sainte Vierge à Arezzo.

** Le peintre français Dumarais, dont parle l'auteur de notre Journal, avec une critique si incisive, n'a pas dû être plus connu ni par ses contemporains, ni par la postérité, puisqu'il m'a été impossible de trouver le moindre petit détail sur sa vie et sur ses œuvres dans les derniers dictionnaires d'artistes dont je disposais. (G. M.)

*** Jacques Philippe Hackert, né à Prenzlau en 1737, mort dans sa villa près de Florence en 1807. Elève de l'Académie de Berlin en 1753, il alla à Paris en 1765 où il devint imitateur de Claude-Joseph Vernet et peintre de paysages. Ceci le décida à s'établir en Italie, où il séjourna surtout à Naples, au service de la cour. A partir de 1803, il vécut à

paysagiste, jouissant d'une grande réputation, à mon avis peu méritée. Ses ouvrages sont durs, son coloris tranchant et ses animaux mesquins et peignés. Enfin, je ne vois pas qu'on puisse les contempler de sang-froid en se rappelant Denis.

10 mai. — Puccini nous a fait voir un tableau charmant qu'il a acheté pour le Grand Duc *, aujourd'hui Electeur de Salzbourg. C'est une « Vierge » de Raphaël. Elle tient son enfant assis sur une de ses mains et le soutient de l'autre. L'expression sublime et la grande simplicité de cet ouvrage le rendent un des plus beaux de Raphaël. Le caractère de majesté d'une mère, et de la mère d'un Dieu, s'y peint à l'innocence et à la pureté virginale, en sorte qu'on peut dire de cette peinture qu'elle rend avec vérité l'épithète de « Mater Purissima » donnée à la Vierge. L'enfant est aussi d'une grande beauté. On voit que l'artiste n'a pas été bonnement copier au naturel un enfant ordinaire. Celui-ci a toutes les grâces de l'enfance et le regard réfléchi de l'âge mûr. — J'ai revu et considéré avec attention l'Hercule du Palais Pitti. Il ne me paraît nullement comparable à celui des Farnèse. Dans la même cour est encore un groupe d'Ajax et du soldat mourant (1), beau, mais inférieur à celui dont je t'ai parlé. Dans la chapelle de ce Palais est un bel autel

---

Florence. Ses nombreux paysages italiens sont de faibles imitations de Vernet, corrects et avec une bonne perspective, mais bien froids et ennuyeux. Ils se trouvent dans les galeries de Rome, de Petersbourg, de Montpellier et dans beaucoup de musées d'Allemagne. — G. M.)

* Ferdinand III, fils de l'empereur Léopold II, né en 1769, grand-duc de Toscane à partir de 1791, expulsé par les armées françaises de la Révolution en mars 1799, établi à Salzbourg comme électeur à partir de 1801. Après 1815, les grands-ducs de Toscane de la dynastie des Habsbourg sont revenus à leur domaine et Ferdinand III, redevenu grand-duc, mourut à Florence en 1824. (G. M.)

(1) Les antiquaires prétendent que ce groupe, vulgairement connu sous le nom d'Ajax et du soldat mourant, représente Ménélas soutenant le corps de Patrocle. Sans doute cette opinion paraît mieux raisonnée. Cependant cette belle tête d'Ajax, enlevée par la France au musée du Vatican, et qui est encore la même, me semble tenir bien davantage de l'orgueilleux blasphémateur des dieux, que du pauvre époux de la belle Hélène, que l'on ne peut guère s'empêcher de croire assez bonace.

en pierres dures, le plus bel ouvrage que j'ai vu en ce genre de mosaïque. C'est un tableau représentant le « Temple de la Paix à Rome ». La Fabrique l'avait donné au feu Roi quelques jours avant sa mort, et depuis, il est resté relégué dans son appartement, fermé et absolument abandonné.

J'ai vu plusieurs fois à la promenade la Reine Régente * et ses enfants. Quant à elle, on dit que c'est une jeune personne bonne, simple, qui regrette que son éducation ait été entièrement négligée et cherche à se donner quelques talents agréables. On lui reproche un peu de fierté espagnole, et son air paraît l'annoncer. Dans tout ce qui est affaire d'Etat, on la dit aveugle instrument de ses ministres. Sa fille est une charmante enfant de ton âge. J'ai toujours du plaisir à aller la voir passer, car elle te ressemble. Le petit Roi **, qu'on a déjà couronné et proclamé, est âgé de cinq ans. C'est un joli enfant. On le fait toujours mettre debout dans son carosse, comme pour le mon-

---

* C'est par le traité de Lunéville, en février 1801, que la Toscane, après l'expulsion du grand-duc Ferdinand III d'Autriche, a été nommée royaume d'Etrurie avec le prince Louis de Bourbon-Parme comme roi. il était malade, souffrant d'attaques d'épilepsie, « maigre, ridicule avec son uniforme militaire », un triste rejeton d'une race dégénérée à la suite de mariages continuels entre les Bourbons d'Espagne et de Parme. Il mourut jeune en 1803, laissant deux enfants et sa jeune femme, Marie-Louise, qui devint reine-régente d'Etrurie après son décès. Elle était encore une fois sa cousine germaine comme infante d'Espagne (fille du roi Charles IV et de la trop fameuse reine Marie-Louise princesse de Parme). Bossue, avec une hanche de travers, peu intelligente, ambitieuse, à l'exemple de sa mère, elle ne dédaignait pas les liaisons amoureuses, comme le prouvent entre autres ses rapports avec le jeune et beau lieutenant des lanciers aux Légions Polonaises, Czachorski, qui paya de sa vie ces royales faveurs. Mme Tarnowska, qui ne la connut pas et qui ne resta pas longtemps à Florence, parle d'elle plutôt avec sympathie dans son Journal. (G. M.)

** Charles-Louis, prince de Bourbon-Parme, né en 1799, fils de Louis roi d'Etrurie depuis 1801, lui-même roi d'Etrurie à partir de 1803 après la mort de son père, jusqu'en 1807 et élevé par sa mère la reine-régente Marie-Louise. En 1815, il devint duc de Lucques et redevint en 1847 de nouveau duc de Parme, de Plaisance et de Guastalla, après le décès de l'impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon. Il mourut en 1849 et il est l'arrière-grand-père de tous les princes de la maison de Bourbon-Parme d'aujourd'hui, entre beaucoup d'autres de l'infortunée impératrice d'Autriche Zita. (G. M.)

trer à son peuple qui paraît le voir avec une parfaite indifférence. Il annonce, dit-on, des dispositions militaires tout à fait inutiles à un petit souverain de Toscane. Déjà il sait qu'il doit régner. Déjà il veut être obéi, et son éducation est confiée à des gens peu capables. Cela promet peu, et combien cependant ne faudrait-il pas pour rendre à Florence les pertes cruelles qu'elle a faites ? Ce Léopold *, sa seconde providence, dont la sagesse réglait ses destins et assurait sa félicité, et ce bon Ferdinand **, le père, l'ami de son peuple, qui se regardait comme son trésorier, ignorait le superflu, et souvent se refusait le nécessaire pour donner aux malheureux. L'amour, les regrets de son peuple, le suivent à Salzbourg. Et là, peut-être, on le méconaît. Bon Prince, que le Ciel te bénisse ! Tu épouses, dit-on, celle qui a des droits incontestables au trône de Pologne ! Ah ! si ce Ciel te donnait à nous. Vains souhaits, hélas ! (1).

J'ai découvert dans la maison Strozzi le portrait d'une jeune enfant vêtue de blanc, par Titien, extrêmement joli. Je le cherchais depuis longtemps d'après l'estampe qui est très connue. Dans le même palais sont deux « Saintes Familles » d'Andrea del Sarto très remarquables, et un joli petit tableau de Pierre de Cortone. C'est « César qui répudie son épouse calomniée », en disant que la femme de César doit être au-dessus du soupçon. Au palais Nicolini est un « Portrait de religieuse » qu'on dit de Léonard de Vinci. Je ne le crois pas de lui, mais il est superbe.

---

* L'auteur de notre Journal reparle encore une fois avec enthousiasme du grand-duc Léopold de Toscane, qui dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle, était le vrai bienfaiteur de son petit Etat et le souverain le plus noble et le plus désintéressé de son temps. (G. M.)

** Il est question ici encore une fois et toujours avec la même sympathie bien méritée du grand-duc de Toscane, Ferdinand III, expulsé entre 1799-1801, qui en 1804 devait épouser une princesse de Saxe, « l'Infante de Pologne », ce qui explique ici les paroles pleines de tristesse quant à l'avenir de sa patrie de l'auteur de notre Journal. (G. M.)

(1) On parlait beaucoup, alors, du mariage de l'Electeur de Salzbourg avec l'Infante de Pologne, fille de l'Electeur de Saxe. Cette nouvelle ne s'est point vérifiée.

Dans la maison du général Clarke, ministre de la République Française, j'ai vu une charmante « Madone » de Fra Bartolommeo da San Marco, et dans celle du général Colli, ministre autrichien, deux beaux paysages de Salvator Rosa.

Une connaissance très intéressante que j'ai fréquentée ici, c'est la Comtesse d'Albany *, veuve du Prétendant d'Angleterre, et qu'on prétend avoir été liée par un mariage de conscience au comte d'Alfieri, si connu dans la littérature italienne, et qu'elle vient de perdre, hélas, par une goutte remontée à l'estomac. Ses ouvrages, les regrets généraux et l'occupation de lui élever un monument digne de sa gloire, et que Canova s'est chargé d'exécuter, pour être placé dans l'église de Ste-Croix, voilà, dit-on, la seule consolation de son illustre et malheureuse amie. On ne peut guère se figurer une personne plus simple, plus aimable dans sa simplicité, aussi attachante et inspirant mieux la confiance que Mme d'Albany. Encore une connaissance agréable faite ici, c'est M. Tassoni et sa femme. Il est ministre de la République Italique, descendant de l'aimable auteur de « La Secchia rapita », homme instruit et très aimable. Nous lui devons une lettre de recommandation pour le Vice-Président

* Louise-Marie-Caroline, princesse Stolberg, fille du dernier prince régnant de Stolberg-Gedern, née à Mons en Belgique, en 1753. Elle épousa à Macerata en Italie, en 1772, le prince Charles-Edouard Stuart, dernier prétendant de sa famille au trône d'Angleterre, qui était alors âgé de 57 ans et dont elle n'eut pas d'enfants. Etant ivrogne et dévergondé, il la traita si mal qu'elle se réfugia dans un couvent en 1780 et en 1783 une séparation devant la loi du ménage eut lieu, qui fut suivie, en 1788, par la mort de l'avant-dernier Stuart, frère aîné du cardinal d'York, qui habitait Rome. Au moment de la rupture avec son mari, qui lui donna le nom et le titre de Comtesse d'Albany, elle se lia d'amitié avec le grand poète Vittorio Alfieri et cette liaison d'amour dura longtemps, jusqu'au moment où devenue libre elle épousa son amant, qui devint son mari morganatique jusqu'à sa mort en 1803. Plusieurs beaux portraits de la Comtesse d'Albany et d'Alfieri se trouvent dans les collections de Florence et tous ont été peints par François-Xavier Fabre, qui était depuis longtemps l'ami de la maison et qui après un deuil assez court devint le deuxième mari morganatique de la Comtesse d'Albany. Elle mourut à Florence en 1824 et fut enterrée à l'église de Sta. Croce à côté d'Alfieri. (G. M.)

Melzi *, si intéressant à connaître par sa grande réputation d'intégrité dans l'administration des affaires de son pays.

12 mai. — Nous avons vu la fameuse Bibliothèque Laurenziana, composée de 7 à 8.000 manuscrits des plus précieux. Le Directeur, jeune homme aimable, nommé Antonio Furia, a eu la complaisance de demander pour nous au Gouvernement la permission de voir le plus apprécié de ces pandectes : le Code des lois de Justinien. Il est du VI[e] siècle, écrit en beaux caractères, et bien conservé. Les Florentins l'ont conquis sur les Pisans. Autrefois, on ne le montrait qu'avec les plus grandes cérémonies, à la lueur des torches, et en présence de tous les magistrats assemblés. Aujourd'hui, c'est plus simple. On vous enferme seulement pour le voir, et la permission en est rare et difficile à cause de la peur qu'on a encore des Français. Ils n'ont pourtant ravi à la Bibliothèque que le fameux manuscrit Virgilien, et c'est beaucoup sans doute. Elle a encore une Bible du VI[e] siècle, la plus ancienne qui existe, un Horace commenté par Pétrarque, les ouvrages de celui-ci, écrits par lui-même et ornés de son portrait et de celui de Laure, fort mal peints, mais dont ton père a voulu acheter de mauvaises copies par respect pour la ressemblance, etc.. Il y a encore une infinité d'autres choses en ce genre extrêmement précieuses. Mais je n'ai pas assez d'esprit pour m'en bien souvenir, ni pour les apprécier à leur juste valeur.

Les sociétés sont ici comme à Rome. On cause ou l'on joue. Elles commencent vers les neuf heures du soir et finissent à

* Il est question ici du fameux Comte Melzi, vice-président pendant des années de la République Italique, qui résidait à Milan et était un des hommes les plus nobles et les plus justement admirés par tous ses contemporains italiens ou étrangers. Pendant leur futur séjour à Milan, M. et Mme Tarnowski lui furent présentés ; ils fréquentèrent son palais et l'auteur de notre Journal consacre des détails intéressants dans ses notes de voyages à la connaissance de Melzi et aux conversations qu'elle eut avec lui. Je réserve ma note plus précise quant à Melzi à la description du séjour du jeune ménage polonais, en juin 1804, dans la capitale de la Lombardie. (G. M.)

2 ou 3 heures après minuit. Le ton aussi me paraît absolument le même (1).

Il y a ici plusieurs théâtres, tous médiocres, sans en excepter celui de la Pergola qui joue le premier rôle. Les théâtres d'Italie ont très fort trompé mon attente. Il faudrait aussi qu'ils soient bien bons pour faire supporter l'ennui et la monotonie de l'usage où ils sont de donner le même opéra deux ou trois mois de suite. C'est insupportable, surtout avec de mauvais acteurs. On dit que Milan en a de fort bons. Nous verrons.

14 mai. — Mme Fabroni est allée passer un mois à sa campagne, près de Florence. C'est ce qu'on appelle ici faire « una villegiatura ». C'est là que j'ai été lui faire mes adieux. Sa maison est très joliment située, dominant les fertiles campagnes qui entourent la ville. Nous avons fait ensemble une charmante promenade à la Villa Carreggi, séjour bien-aimé de Laurent de Médicis, lieu à jamais plein de grands souvenirs. C'est là que Laurent appelait les savants de Constantinople et de la Grèce. C'est de là qu'il faisait renaître les sciences et les arts pour l'heureuse Italie et préparait le siècle de Léon X que Rome et l'Europe ont dû à la tige glorieuse des Médicis. La vue de cette villa est tout ce qu'on peut imaginer de ravissant : Florence et les montagnes semées d'arbres et de maisons qui l'environnent, le plus beau printemps dans la plaine et sur les côteaux, des neiges et des glaces sur l'Apennin, l'Arno, plus loin Pistoïa, une quantité d'autres bourgs et de vastes campagnes, fertiles, riantes, cultivées comme un jardin. Juge quel coup d'œil doit produire un tel ensemble.

Notre prince Sapieha est parfaitement convalescent. Heureux d'y avoir peut-être un peu contribué, nous partons demain non sans regret. Et comment quitterait-on Florence sans regret ? C'est d'abord une sorte d'adieu aux objets des beaux-arts qui commencent à nous quitter ici. Et ces artistes, ces savants d'Ita-

---

(1) En fait de connaissances de femmes du haut parage à Florence, je me rappelle avec plaisir la marquise Spinola, dame Piémontaise, très aimable et qui m'a comblée d'honnêtetés.

lie, plus aimables, plus communicatifs ici que partout ailleurs. Et ce bon peuple Toscan, plus doux, plus tranquille, plus riche en honnêtes gens que toutes les autres peuplades italiennes. Et puis cette belle promenade du Prato où des Cascines, ces quais superbes divisés par l'Arno, la charmante vue de campagne dont on jouit en se promenant sur les ponts. A propos des ponts, je ne t'ai rien dit sur celui de la Trinité. Il est fort beau, bâti tout en marbre blanc et soutenu par trois arches seulement.

Que je nomme encore deux savants que j'ai eu le plaisir de connaître ici : Fontana, naturaliste si renommé, homme simple et d'une conversation agréable, et Targioni, professeur en botanique et médecin, et très estimé en ces deux genres.

Mais l'adieu qui m'a fait le plus de peine, c'est celui de Puccini. Ce brave homme nous avait pris réellement en amitié. Il nous a comblé d'honnêtetés et quitté avec un regret sincère et bien partagé. Je penserai toujours à lui avec plaisir. Nous avons parcouru ce matin ensemble la Galerie d'un bout à l'autre. C'était des adieux en règle. Chaque objet remarquable a été examiné, disserté. Quelle agréable matinée ! Elle ne reviendra pas de longtemps.

Bologne, *17 mai*. — La saison de notre voyage est la plus belle qu'on puisse choisir. Depuis notre départ de Naples, jusqu'à notre arrivée ici, nous continuons à voir les arbres en fleurs, de sorte que voilà cinq mois que nous jouissons du printemps. Les citronniers et les orangers nous ont quitté à Naples, les myrtes à Rome. Nous avons encore les lauriers, les cyprès et les chênes-verts, et nous allons revoir les plaines et les vignes de la Lombardie. Ce n'est pas être à plaindre.

La route de Florence ici est très peu agréable. Il faut traverser l'Apennin, mauvais chemins, pays triste, aride, espèce de chaos, enfin pays de montagnes. Près de Pietra Mala, mauvais bourg par où on passe, est un phénomène fort singulier. C'est un feu brûlant toujours depuis un temps immémorial. Pour l'aller voir on fait deux milles italiens, par un sentier pierreux et fatiguant au possible. Mais cela en vaut la peine. L'espace du terrain occupé par le feu est à peu près celle d'un petit cabinet. La flamme s'élève à quelques pieds de hauteur. Elle n'exhale

point de fumée, mais seulement une espèce d'air vacillant et transparent comme le verre. Le terrain qui n'est point du tout usé par ce feu continuel, n'a rien en lui de volcanique. Les physiciens croient que ce phénomène est produit par la quantité d'air inflammable dont cette contrée abonde, mais c'est une conjecture et pas encore une vérité prouvée.

Nous venons de revoir avec transport nos vieilles admirations de Bologne : le beau Neptune de la Fontaine, le « Miracle de St Dominique » de Tiarini, le superbe « St Pierre » du Guide, la « Danse angélique » de l'Albane, la belle copie du « Christ au denier » de Louise Carrache, l' « Abraham chassant Agar », chef-d'œuvre du Guerchin, dans la maison Zampieri. Le triste et parfait « St François » du Dominiquin, le beau « St Sebastien » du Titien, les trois Louis Carrache, et tant d'autres belles choses de la maison Zambecchari. Le fier « Samson » du Guide, et « La Transfiguration » de Louis Carrache, de la Galerie San Vitali. Mais je t'ai parlé de tout cela, et si c'est fort bon à revoir, cela peut être ennuyeux à relire. Trêve donc là-dessus. Mais non pas sur un très beau groupe de l'Algarde représentant le « Martyre de St Paul » qui est dans l'église du même nom et que je n'avais point vu à mon premier passage. La figure du Saint est imposante et résignée, ses draperies sont simples, toute sa contenance est pleine d'humilité et de noblesse. Le bourreau est aussi fort bon dans son genre. J'ai vu encore chez un abbé Nicoli, une très riche collection de dessins à vendre. Il y a des Raphaël, des Corrège, des Guide, et puis des Carraches, des Guerchin, etc., très vrais, très beaux et en quantité. Ce recueil est un des plus précieux que l'on puisse voir.

Nous avons fait l'intéressante connaissance d'Aldini, professeur, si renommé en physique et aujourd'hui si connu dans l'Europe par ses belles expériences galvaniques. Nous lui étions reccommandés par Fabroni. D'ailleurs, il est membre honoraire de l'Académie de Wilna, et le nom de mon oncle *, qui en est

* Jérôme Stroynowski, né en 1752, frère aîné de Valérien, père de l'auteur de notre Journal. Prêtre séculier, savant jurisconsulte et un des esprits les plus profonds de son temps en matière de la science de droit. En 1781 il devint professeur de Droit naturel à l'Ecole Supérieure

Recteur, nous a mis promptement en liaison avec lui (1). Il paraît tout adonné à sa carrière, satisfait de la juste gloire qu'obtiennent ses utiles travaux ; d'ailleurs d'une amabilité franche et obligeante sans compliments.

T'ai-je cité une particularité de Bologne, qui n'est point belle mais très coûteuse ? C'est un corridor long de cinq milles d'Italie qui conduit à l'église de la Madone de St-Luc, nommée ainsi parce qu'on croit y posséder le portrait original, peint par le Saint Evangéliste, de la Vierge. On a fait la dépense de ce grand ouvrage pour la commodité des pèlerinages qui doivent être très fréquents. Un très bon usage ici c'est que presque toutes les rues ont des portiques couverts, ce qui est d'une utilité précieuse pour les gens de pied.

Encore une connaissance d'ici, c'est le professeur des langues orientales, nommé Mezzofanti. Sans le secours de per-

---

de Wilna et c'est là qu'il publia en polonais, en 1785, son principal ouvrage scientifique intitulé « Cours de droit naturel, politique, de l'économie politique et du droit des nations ». Trois éditions suivirent, la première, en dernier lieu en 1805. Comme économiste, il a été un adepte enthousiasmé des théories de Quesnay et le physiocrate le plus apprécié par ses contemporains en Pologne. En 1787, il entreprit un voyage en Italie, où il fut nommé membre de l'Académie de Rome et de celle de Florence. A l'ouverture de l'Université de Wilna, il y devint de suite un des plus éminents professeurs et il fut nommé recteur de cette Université en 1799. Peu de temps avant son décès, il a été nommé évêque de Wilna, où il mourut en 1815. Jérôme Stroynowski était aussi connaisseur délicat en matière d'art et il collectionnait des tableaux anciens. C'est lui qui, après l'abdication du roi Stanislas-Auguste et pendant le premier éparpillement de ses admirables galeries de peinture, acheta un de ses trésors, le fameux « Cavalier Polonais » de Rembrandt, dont sa nièce, Mme Tarnowska, hérita après sa mort et qui se trouvait pendant plus d'un siècle dans la collection de tableaux du château de Dzików, jusqu'au moment bien triste pour nos trésors d'art où il fut vendu par son dernier propriétaire en Pologne, le comte Zdzislas Tarnowski, en Amérique, à M. Frick, de New-York, dans la collection duquel il se trouve aujourd'hui. (G. M.)

(1) Oui, très promptement, car à peine lui avais-je dit que j'étais la nièce du Recteur de l'Académie de Wilna, qu'il me sauta au cou, et m'embrassa comme une connaissance de 20 ans. Jean s'est bien moqué de moi sur cette accolade littéraire et le moment d'embarras qu'elle m'a donné.

sonne, sans même celui des livres, il a appris assez de polonais pour le parler passablement bien. Ton père, enchanté de ses bonnes dispositions pour notre langue maternelle, a lié avec lui un commerce de lettres et des envois mutuels d'ouvrages italiens et polonais.

Modène, 18 mai. — J'avais passé de nuit cette ville lors de mon arrivée en Italie, ainsi c'est une nouvelle connaissance. J'en ai parcouru les curiosités qui ne sont pas nombreuses. L'architecture du Palais des Ducs est belle. Il y a une grande salle pleine d'assez bonnes peintures à fresque d'un certain Niccolo degli Abbati *. On les a transportées là d'un bourg voisin où elles étaient. Il y a du bon, mais en général cette salle est beaucoup trop ornée pour être belle. Le reste du Palais a été saccagé par les Français et dépouillé à faire pitié. La Bibliothèque, où le savant Muratori a travaillé longtemps, nous a été montrée par l'abbé Pozzetti, son successeur, à qui nous étions recommandés. Elle est assez nombreuse, mais tous ses manuscrits précieux ont passé à Paris.

J'ai vu ici une des belles galeries qu'on puisse voir et qui est à vendre, étant échue en partage à une quantité d'héritiers. Ils ont là un « St Jérôme » du Dominiquin, morceau inappréciable ; un « Mercure instruisant l'Amour en présence de Vénus » copié d'après Corrège par le Parmesan, et bien près de son modèle. Une « Sainte Famille » ; au premier coup d'œil qu'on jette sur ce tableau charmant, le cœur nomme Corrège. Après un certain examen, on balance entre lui et son plus par-

---

* Niccolo dell' Abbate, né à Modène en 1512, mort à Fontainebleau en 1571, un des représentants de la grande peinture décorative de la fin de la Renaissance en Italie et en France. Il était élevé de son père et du grand sculpteur de Modène, Beggarelli, mais ses œuvres témoignent surtout de l'influence de Jules Romain et du Corrège. Ses bonnes fresques au Palazzo del Commune à Modène sont datées de 1546 et son meilleur tableau représentant le « Martyre de St Pierre et de St Paul » et provenant de l'eglise San Pietro de Modène, se trouve à la galerie de Dresde. En 1552 il travaillait avec le Primatice aux fresques mythologiques du château de Fontainebleau. (G. M.)

fait imitateur, cet aimable Schidone, après Corrège le peintre du sentiment. Un superbe portrait de Héros du Titien (1), un « Moïse enfant présenté à Pharaon et avalant un charbon ardent qu'on lui présente », grand et beau tableau du Guide ou de ses élèves ; un « Hercule » du Guerchin et beaucoup d'autres bonnes choses.

Reggio, 19 mai. — Cette petite ville n'a rien de remarquable. Nous nous y promenions au hasard, et le hasard nous fit entrer dans un lycée nouvellement établi, où nous vîmes beaucoup de monde assister à des expériences galvaniques, faites par un professeur en physique chargé de donner des leçons publiques. Cette belle institution, dans un pareil bout de ville, nous a agréablement surpris, et notre surprise a augmenté en voyant dans le même bâtiment un joli cabinet d'histoire naturelle, arrangé par le fameux Spalanzani, pour son usage parti-

---

(1) J'ai acheté ces trois derniers tableaux : le Parmesan est superbe et authentique * . Celui du Schidone est bien plus séduisant que savant. Le portrait du Héros, la palme en main, me paraît être, après un mûr examen, plutôt du Vieux Palma ou du Giorgione que du Titien.

* Cette superbe copie du fameux tableau du Corrège par le Parmesan se trouve aujourd'hui à la galerie du château de Dzików, malheureusement très brunie et devenue sombre à la suite de plusieurs vernis anciens. Ce qu'est devenu le tableau nommé le « Héros », acheté en même temps à Modène par le ménage Tarnowski, il m'a été impossible de mettre au clair. La jolie « Sainte Famille » de Schidone se trouve aujourd'hui dans la collection de quelques bons tableaux à Chorzelów, propriété du comte Charles Tarnowski, à l'arrière-grand-père duquel cette toile a dû être donnée par sa belle-sœur après son retour d'Italie. Le magnifique original du Corrège, un de ses tableaux de très grande dimension, se trouve depuis 1834 à la National Gallery de Londres, acheté du marquis de Londonderry et il y est nommé « Mercury instructing Cupid in the presence of Venus ». Il faisait partie jusqu'en 1630 de la fameuse collection du dernier Gonzague duc de Mantoue et fut vendu alors avec presque tous les tableaux de cette merveilleuse galerie au roi d'Angleterre Charles I. Pendant la Rébellion de Cromwell il fut acheté par le duc d'Albe et passa en Espagne, où il se trouvait encore après 150 ans, dans la collection de Godoy prince de la Paix. En 1808, il devint la propriété du roi Murat et passa à sa galerie de Naples, d'où il fut vendu, après 1815, au marquis de Londonderry. (G. M.)

culier, et acheté après sa mort par les habitants de Reggio qui se cotisèrent pour l'acquérir. O Liberté ! — nous disions-nous — Liberté, voilà tes ouvrages ! L'on fait beaucoup, ou du moins l'on fait tout ce qu'on peut quand c'est pour soi que l'on travaille (1).

Demain, je serai à Parme. Je verrai des Corrège. Il y a de quoi être impatiente.

Parme, 22 mai. — Le plus obstiné des orages nous a arrêté ici jusqu'aujourd'hui, mais plus obstinés que lui, guidés par l'inépuisable complaisance d'un bon père Dominicain auquel nous étions recommandés, nous avons toujours marché, et bravement mouillée pendant deux jours de suite, j'ai du moins tout vu, et avec détail. Il est dans l'ordre de commencer par les deux fameuses coupoles du Dôme et de St-Jean. Eh bien oui, j'ai vite couru les voir, je les ai beaucoup considéré, j'ai monté jusqu'en haut, mais j'ai très peu vu, il faut bonnement l'avouer, et toi, ma Rosalie, je crois que tu n'en verras plus rien du tout. Dans celle du Dôme, quoique excessivement endommagée, on distingue encore des jambes, des bras, des têtes superbes, mais pour l'ensemble on n'y comprend rien du tout. Quand à celle de St-Jean, elle est peut-être mieux conservée, mais si sombre

---

(1) Sous le joug du despotisme, et d'un despotisme étranger, la Volhynie vient d'ouvrir le gymnase de Krzemieniec *. Amour de la langue maternelle, désir de la conserver, souvenir sacré de la patrie, pouvez-vous donc autant que la liberté même ?

* L'auteur du Journal parle dans cette note, écrite fin 1805, de l'inauguration toute récente (1er octobre 1805) du fameux lycée de Krzemieniec (pr.: Kchemiénietz), une des écoles les plus sérieuses et pourvue des meilleurs professeurs de la Pologne orientale après les démembrements du pays. Elle fut organisée et fondée par un des hommes les plus éminents et les plus instruits de son époque, Thadée Czacki (pron. : Tchatzki), frère de Mme Rosalie Tarnowska et oncle du mari de notre voyageuse. Cette école de la Volhynie devint une des pépinières les plus justement admirées par ses reconnaissants contemporains, où furent élevés et instruits en grande partie les hommes les plus illustres de la génération suivante et où le futur fils aîné de M. et Mme Tarnowski, Jean-Dieudonné, né en 1805, reçut son éducation et forma son noble caractère. (G. M.)

par elle-même et si rembrunie par l'obscurité occasionnée par le mauvais temps qu'il faisait, qu'on ne distingue guère que les grandes masses d'ombres des grandes figures qui la composent. Mais les beautés des détails, comme celles des traits, des teintes, des couleurs, sont absolument inapercevables. Sur une porte de cette église est un « St Jean Evangéliste », aussi très sombre, mais encore visible et très beau. Dans l'église de l'Annonciation, une fresque de ce sujet, ouvrage du Corrège, encore tout abimé. Dans celle de la Madone della Scala, un bout de muraille enlevée d'une porte de la ville. C'est une Vierge avec son enfant d'une grâce parfaite, mais tout cela c'est le Corrège à moitié détruit. Allons l'admirer dans sa parfaite intégrité. Une bienheureuse Abbesse du couvent de St-Paul s'avisa de le charger de peindre la voûte de sa cellule. Le badin Corrège s'enferme, travaille, et l'ouvrage achevé, au lieu de sujets sacrés de dévotion qu'attendait apparemment la bonne religieuse, on voit sur la cheminée la belle et sauvage déesse ennemie jurée de l'Amour conduisant fièrement son char attelé de deux biches qui l'éloigne peut-être de l'heureux Endymion. La voûte est un treillage de pampres. Seize médaillons l'entrecoupent. Chacun représente des jeux d'Amours. Ces charmants Amours, créés par les Grâces, sont encore peints par elles-mêmes, car c'est toujours elles qui guidaient le pinceau du Corrège. Quelles têtes ! Quels corps ! Que de vie, de sentiment et de beauté ! Quelle riante imagination dans ces jeux enfantins ! Voyez celui de ce petit génie qui tient en triomphe une tête de cerf ; comme l'esprit pétille dans ses grands yeux noirs. Cet autre qui caresse un chien ; celui-ci poursuit, en sonnant du cor, son petit compagnon qui fuit en se bouchant les oreilles. Mais comment les décrire tous ? Tous sont enchanteurs et le dernier médaillon qu'on contemple vous paraît toujours le plus beau. Je serais restée là des heures entières sans la crainte d'abuser de la complaisance du comte d'Aloste qui nous y avait conduits. Apparemment, l'Abbesse n'était pas de mon avis. Elle renonça à sa cellule qui fut fermée, condamnée, même presque ignorée, et par là parfaitement conservée. Ce couvent étant très rigide, la difficulté d'y entrer était extrême. Heureusement Bonaparte, à qui il est donné de tout demander et de tout obte-

nir en Italie, a demandé et obtenu du Pape la permission de les faire copier. On emploie à cet ouvrage un nommé Locatelli * dont j'ai fait la connaissance. Je ne le crois pas très supérieur dans la peinture à l'huile, mais c'est le plus joli peintre en pastel que j'ai vu dans ce pays-ci. Par un singulier malentendu on lui a ordonné ses copies à l'huile, et en petit, au lieu que les originaux sont plus grands que nature. C'est-à-dire qu'il fait autant de petits tableaux qu'il y a de médaillons et de clairs-obscurs au-dessous. Ceux-ci représentent différents dieux de la fable, figures gracieuses au possible.

Aujourd'hui même il n'y a pas d'autre moyen pour voir cette chambre que de s'adresser à l'Administrateur Français à Parme, auquel le Saint Père a accordé la permission d'y conduire qui bon lui semblerait. On dit qu'il n'en abuse nullement et refuse très souvent son entremise. Quant à nous, il a été très aimable, grâce peut-être aux lettres de recommandation du cardinal Fesch. Il nous a envoyé pour nous conduire au couvent son équipage et son gendre le comte d'Aloste, Parmesan, jeune homme assez aimable et bien élevé pour un Italien, quoique un peu maniéré, suite naturelle de l'imitation de la pétulance française. L'Administrateur qui gouverne au nom de la France ce petit pays, dont le sort est encore indécis, se nomme Moreau de St-Méry.

Le fameux Bodoni, avec qui nous avons fait bonne connaissance, vient d'imprimer une description en trois langues de cette chambre de St Paul avec les estampes gravées par Rosa-

---

* Les dictionnaires des anciens artistes nomment plusieurs peintres et graveurs du nom de Locatelli, mais pas un seul ne correspond en dates, aux pastels et copies que cite Mme Tarnowska. Il m'a été donc impossible de trouver des détails plus précis sur ce peintre, qui sans aucun doute, copia aussi en buste au pastel quatre des plus délicieux Amours de Parme du Corrège. Ces pastels se trouvent dans la collection des tableaux de Dzików et je me permets de les lui attribuer, ne croyant pas qu'ils puissent être de la main de la Rosalba et que Mme Tarnowska acheta pour sûr de l'artiste même dans son atelier à Parme. (G. M.)

spina *. Cela fait une édition magnifique. L'imprimerie de Bodoni est très intéressante. C'est la plus belle de l'Europe ; ses caractères sont mieux dessinés que ceux de Didot ; leur élégance, leur pureté, et leur grande variété avec la beauté du papier qu'il emploie, produisent des éditions d'un luxe typographique, d'autant plus raffiné, que sans estampes, sans aucune sorte d'ornements étrangers, elles paraissent très simples pour paraître encore plus belles.

Un des chefs-d'œuvres d'architecture qu'on puisse voir, c'est l'ancien théâtre de Parme. Il est en bois, et à moitié ruiné et bientôt il le sera tout à fait, mais malgré cela, oh ! la belle chose ! Il ressemble un peu au petit théâtre de Palladio à Vicence, mais c'est bien plus grand, plus imposant. La scène est carrée, les spectateurs sont placés dans des loges et sur des gradins qui forment une vaste enceinte en fer-à-cheval. On conçoit que cela double le spectacle. Bâti au bord d'une rivière, ce théâtre servait encore de naumachie quand on voulait ; aujourd'hui, on ne peut plus l'employer, mais c'est toujours un beau modèle de l'art.

L'Académie prétend avoir, comme celle de Florence, une salle de modèles en plâtre, une autre de tableaux et de peintures, la plupart offrande des étudiants qui ont remporté les prix. Au fait, c'est peu de chose. Autrefois, ils avaient là le « St Jérôme » du Corrège, qui pouvait, dit-on, balancer la « Transfiguration ». Hélas ! il n'y est plus ! ! et je ne vais point à Paris. Il ne leur en reste qu'une pauvre copie... C'est triste. Parmi ces tableaux, j'ai vu avec plaisir les « Noces de Tobie et de Sarah », joli ouvrage de Landi. La figure de Sarah est d'une modestie et d'une simplicité touchante.

---

* Francesco Rosaspina, graveur d'estampes, né en 1763 à Montescudolo, mort en 1841 à Bologne, élève du grand Bartolozzi. Ses gravures, très fines et délicates, dans lesquelles on peut retrouver aussi l'influence des grands graveurs français du XVIIe siècle, tels que Nanteuil, Edelinck, etc., reproduisaient surtout des tableaux des éclectiques bolonais, si admirés à son époque, dans le cours de laquelle elles avaient beaucoup de succès. (G. M.)

La Bibliothèque est assez considérable. Elle possède un trésor, une partie sauvée d'une muraille tombée à l'église de St-Jean. Elle a conservé deux demi-figures superbes du Corrège à fresque : c'est le « Christ couronnant sa divine Mère et faisant descendre le St Esprit sur sa tête ». J'ai eu l'avantage de voir les études entières de ces fresques magnifiques au Capo di Monte à Naples. Rien n'est plus beau. Ici, où j'ai contemplé le Corrège deux jours entiers, je crois avoir fixé dans ma tête ses traits favoris du beau idéal. Ses physionomies sont presque toujours pleines, des cheveux blonds, de grands yeux noirs, une bouche riante, un petit nez, voilà ce qui fait ses plus belles têtes, et jusqu'ici c'est facile à imiter. Mais l'inimitable c'est le sentiment qu'il leur donne, c'est le coloris dérobé à la nature même, c'est cet art unique qui est toujours au moment d'outrer l'expression, et qui ne l'outre jamais. Et c'est cela surtout ce qui désespère les meilleurs copistes du Corrège, car avec une ligne de plus ou de moins, ils tombent dans la caricature.

Le jardin des anciens Ducs de Parme est assez beau. Leur palais d'été, qui y est enclavé, a dû l'être aussi. Dépouillé aujourd'hui, il ne lui reste de toutes ses richesses que de beaux stucs et un cabinet très précieux. La voûte est peinte à fresque par Augustin Carrache. On y voit le digne imitateur du Corrège. Les sujets sont : Galathée voyageant sur les eaux, Ulysse entrant dans la grotte de Circé, Mars et Vénus. La déesse de la beauté y est peut-être moins belle dans son genre, que le dieu de la guerre. Sa mâle fierté, son ardeur guerrière brillent encore dans ses traits, adoucis par un regard de l'Amour, qui assis sur son bouclier, le fixe en souriant. Ce beau Mars m'a rappelé l'Alexandre de Paul Véronèse. Je crois qu'il lui ressemble. Plus loin, deux Nymphes charmantes regardant finement le dieu et semblent applaudir au choix de Vénus. Enfin, dans le milieu de la voûte, trois Amours dans un paysage s'occupent à détruire leurs armes. L'un d'eux éteint son flambeau dans un ruisseau voisin, l'autre s'efforce à rompre son arc, et le troisième appuie sa flèche sur une pierre pour la briser. Tous trois sont charmants, tous trois rappellent les Amours du Corrège, son imagination, ses airs de tête, ses grâces magiques. Le troisième est agenouillé. A très peu de chose près, c'est absolument

le modèle du beau portrait du « Prince Henri Lubomirski en génie », par Mme Le Brun *. J'ai été fâchée, pour l'honneur de cette aimable artiste, qu'un tableau que j'ai toujours cru son meilleur original ne soit au fond qu'une bonne copie, ou du moins une imitation absolue. Les murs de ce cabinet sont aussi peints à fresque par Franceschini, sur les dessins de Carlo Cignani ; quoique inférieurs à la voûte, il ont encore bien du mérite. C'est l' « Enlèvement d'Europe », « Vénus dans un char

* Le prince Henri Lubomirski, né en 1777, mort en 1850, fils du prince Joseph castellan de Kiew, adopté par sa tante la princesse Maréchale Isabelle Lubomirska, née princesse Czartoryska, qui n'ayant que quatre filles, voulait avoir absolument un héritier mâle pour une part de son immense fortune. Le petit prince Henri était un des enfants les plus beaux de son temps et sa mère adoptive, pendant ses nombreux voyages dans tous les pays de l'Europe à partir de 1780, l'emmenait toujours avec elle et faisait faire aux artistes les plus renommés de son temps ses portraits à l'huile, à l'aquarelle, en miniature, au crayon, en marbre. Richard Cosway à Londres, Angelica Kauffmann à Rome, Henri Füger à Vienne, tirent de beaux portraits d'après cet enfant ou ce jeune garçon, beau comme un Amour ou comme un éphèbe grec, et Antonio Canova sculpta sa statue en pied en Amour, qui se trouve aujourd'hui chez le comte Alfred Potocki, au château de Lancut. La Princesse Maréchale, pendant un de ses longs séjours à Paris, commanda le plus beau des portraits du petit garçon de 11 ans en « Génie de la gloire », avec des ailes blanches et agenouillé tout nu sur une draperie rouge avec une couronne de laurier dans sa main, en 1788, à Mme Elisabeth Vigée-Lebrun et le lui paya avec une somme bien forte pour son temps. L'artiste en parle dans ses Mémoires et le délicieux tableau, influencé encore en plein par le vieux Greuze, a eu de suite à Paris un très grand succès. Bientôt il arriva en Pologne et la Princesse le garda toujours avec une jalousie amusante dans ses superbes collections, refusant au roi Stanislas-Auguste l'achat du tableau. Il fut copié alors à plusieurs reprises et Mme Tarnowska l'avait sans doute vu dans un des châteaux de la Princesse en Pologne. La ressemblance du portrait de Mme Lebrun avec l'Amour d'Augustin Carrache dans sa fresque de Parme est surtout intéressante par le fait que l'artiste n'a pas été en Italie avant les premiers mois de la Révolution et qu'elle ne pouvait connaître la fresque du château d'Eté de Parme que par un dessin ou une estampe qu'on lui aurait procuré. Le tableau de Mme Vigée-Lebrun, si justement admiré jusqu'à nos jours, se trouve dans la collection d'anciens tableaux si belle et si riche de la galerie de la Princesse Maréchale, dans l'hôtel du petit-fils du prince Henri, le prince André Lubomirski, nommé le palais Ossolinéum à Léopol (Lwów) en Pologne. (G. M.)

traîné par deux Amours et deux petits Satyres » charmants, et suivie des Grâces portant sa ceinture et dansant autour d'elle ; enfin, c'est encore « Vénus présentant Bacchus pour époux à Ariane que l'Amour caresse et persuade ». Deux autres lui présentent la couronne d'étoiles qui lui assure l'immortalité ; les dons du jeune dieu se répandent à ses pieds... Elle résiste encore, mais elle balance, elle va céder... Un malin Satyre, qui s'en est douté, soulève en riant le coin du rideau. Cette figure de Satyre est parfaitement belle en son genre ; il est rare de trouver du mieux pour le style du bas comique.

La maison San Vitale a de très beaux tableaux et bons dessins originaux du Parmesan et autres. En peintures, une « Andromède » fort belle du Guide, une « Sainte Famille » très belle dans le genre du Corrège, par son élève Rondinelli *, un « Sacrifice de magicienne » d'une affreuse vérité de Guide Cagnacci **, une « Vierge avec deux Saints » par Léonard de Vinci, jeune encore et loin de la perfection où il est parvenu dans la suite. « Diane au bain changeant Actéon en cerf », charmant ouvrage du Schidone, une « Nymphe avec deux Amours qui lui cueillent des branches de palmier », petit tableau du Parmesan, joli comme un cœur, et enfin une « Sainte Famille » du Corrège. Oh ! Corrège, où a-tu pris ces traits divins que tu as donnés à l'Enfant de Marie, cette grâce plus qu'hu-

---

* Il est sans doute question ici du peintre Niccolo Rondinello, élève de Giovanni Bellini, plus tard de Palmezzano et contemporain du Corrège dans la première moitié du XVI[e] siècle, mais que l'auteur du Journal fait sortir à tort de l'école d'Allegri. Il a été influencé peut-être aussi par les œuvres du grand maître de Parme et ses tableaux aux sujets de religion se trouvent actuellement aux Musées de Rome, de Milan, de Ravenne, de Forlì. (G. M.)

** Guido Canlassi, nommé Cagnacci, né à Sant Arcangelo près de Rimini en 1601, mort à Vienne en 1681, élève de Guido Reni. Il était un des académiciens les plus maniérés parmi les imitateurs des peintres de Bologne du XVII[e] siècle et il laissa surtout des tableaux d'autel et des scènes d'histoire ancienne. L'empereur Léopold I le nomma peintre de sa cour à Venise et l'appella à Vienne où il lui confia beaucoup de travaux. Ses tableaux principaux se trouvent surtout dans les galeries de Vienne, de Dresde, de Munich, de Cassel, etc.. (G. M.)

maine, cet art enfin, cet art merveilleux de parler au cœur, de le saisir, de l'émouvoir ! Cet Enfant si tendre et si touchant, on l'adore... Ah ! si Corrège avait vécu au temps des Iconoclastes, jamais ils n'eussent osé prescrire le culte des images !

Nous avons connu ici M. Andres, espagnol, membre de plusieurs académies, homme très marquant dans la littérature qu'il vient d'enrichir d'un ouvrage sur celle des nations, qu'on dit très estimable.

Plaisance, 23 mai. — Cette ville est assez grande, mais ni jolie, ni riche en curiosités remarquables. Elle a une belle place ornée de deux statues en bronze d'Alexandre et de Ranuce Farnèse, père et fils. Elles sont toutes deux équestres ; les figures me paraissent valoir bien mieux que les chevaux. Au Dôme, il y a quelques bonnes fresques du Guerchin, de Lanfranc, une surtout sur fond bleu, très corrègesque, de Louis Carrache. Ce peintre qui imitait si bien, à volonté, tous les autres, on l'a appelé le Protée de la peinture et dont on a dit que quand tous les peintres faisaient ce qu'ils pouvaient, lui, faisait ce qu'il voulait. Pour celui-là, je le crois un peu fort. Au moins aurait-il eu grand tort de ne pas vouloir être Raphaël ou Corrège. J'ai déjà vu exposés dans cette église les deux tableaux de Landi dont je t'ai parlé à Rome et dont j'ai vu achever le dernier. Ils y font très bel effet. Mon amitié pour Landi en a joui. Celui où l'on porte le corps de la Vierge au tombeau étant d'une composition beaucoup plus intéressante, l'emporte sur son pendant, qui est peut-être mieux travaillé, mais dont le sujet trop sec n'attache point et dont la mauvaise mesure, très longue et très étroite n'a pas permis au peintre de bien grouper ses figures. Les deux Anges, qui annoncent aux Apôtres la résurrection de la Vierge, sont très beaux. Leurs draperies transparentes dessinent parfaitement le nu, mais en s'échappant elle font trop de plis et de replis qui approchent du maniéré. Les trois Anges de l'autre tableau sont beaucoup moins bien ; il y a des jambes et des pieds absolument manqués, mais la figure de la Vierge, cette figure divine, fait tout oublier. Enfin, ce sont deux beaux tableaux qui feront nommer Landi par la postérité.

Nous trouvant ici près de Gênes, nous nous décidons à y

aller faire une course. Ce sera achever le tour de l'Italie, car Turin, devenue ville de province française, ne compte plus, et d'ailleurs, n'offrant rien de particulier, ne mérite point un détour.

(A suivre.) Valérie TARNOWSKA.

Quatrième Congrès des Historiens de Pologne

A POZNAN

Il y a un quart de siècle, aucun de ceux qui prenaient part au dernier Congrès historique ne se doutaient, n'auraient même osé supposer que vingt-cinq ans plus tard le quatrième Congrès historique polonais serait célébré dans des condition si différentes, et que la ville même de Poznań, qui fut le centre de la persécution ennemie, serait l'endroit où aurait lieu cette ovation si grandiose pour le passé de la nation persécutée. Elle était grandiose, car elle fut l'occasion où l'on pouvait se rendre compte de la grande vitalité, de l'énorme intérêt qu'on porte en Pologne à l'histoire et aux sciences annexes. Le Congrès, auquel cinq cents historiens polonais prirent part, a eu lieu dans le bâtiment de l'Université, du 6 au 8 décembre 1925. Les diverses sections qui se rassemblaient dans les différentes salles étaient très fréquentées, et les grandes sessions communes, la première et la dernière, réunirent un public si nombreux qu'on peut dire que la grande salle de l'Université en fût presque encombrée. Mais la preuve principale du grand intérêt qu'on porte à l'histoire s'est montré avant tout dans le nombre des travaux et des compte-rendus qui furent présentés au comité préparatoire. On s'attendait à un nombre de quatre-vingts à cent au plus ; il y en eu plus de cent quarante, dont beaucoup dépassèrent les huit pages prescrites. On travailla en sept sections, dont la sixième fut divisée en deux parties. Les travaux de la première section se rapportaient à l'histoire ancienne et à celle de l'Orient. Dans la deuxième section, qu'on considérait à juste titre comme la principale, on groupa les thèmes qui traitaient de l'histoire polonaise médiévale moderne et générale, jusqu'à 1796. L'époque qui s'étend depuis cette année jusqu'à nos jours

faisait l'objet des travaux de la troisième section. La section suivante embrassait l'histoire des institutions, le droit, l'Eglise, l'économie nationale. Enfin la cinquième section : l'histoire de la civilisation de la littérature, des sciences, de l'enseignement. Dans la première partie de la sixième section, on trouve les sciences auxiliaires de l'histoire ; dans la seconde, les archives. La dernière et septième section, celle à laquelle se rapportait le plus grand nombre de travaux et qui fut aussi la plus fréquentée, était consacrée à l'enseignement de l'histoire.

Le trait caractéristique qui perçait dans toutes les sessions, qu'on pouvait entrevoir dans les discussions, généralement très vives qui, en un mot, semblait animer toutes les réunions, sans même qu'on s'en rendisse trop compte, c'était cette profonde conviction, cette persuasion qui semblait être bien enracinée chez tous, c'est que l'histoire, et surtout l'histoire polonaise, est, malgré qu'elle traite du passé, et d'un passé dont on ne sait que trop bien combien il fut triste, que ce passé est l'une des choses les plus actuelles pour notre nation, l'une des choses les plus importantes à connaître ; celle en un mot qui formera le futur, l'avenir et, si elle est bien comprise, cette leçon historique, qui seule, dis-je, pourra rendre cet avenir heureux et plein de succès. C'était aussi ce qui nous explique le grand enthousiasme et le vif intérêt avec lequel on prenait part aux sessions de la septième section qui traitait de l'enseignement de l'histoire. Tous semblaient se rendre compte que c'est là ce qu'il y a de plus important pour le moment : former par l'enseignement de l'histoire une génération patriotique qui connaisse les beaux côtés de son passé, sache éviter les défauts, aimer la grandeur. Le premier qui donna une expression concrète à cette tendance générale fut le professeur Kutrzeba. Sans le faire dans un discours préparé d'avance, ce qui aurait parut peut-être un peu trop factice, il su le faire d'une manière très habile dans le cours de la discussion au moment où beaucoup de personnes se réunirent dans la deuxième section.

On doit avant tout remarquer que les organisateurs du Congrès avaient préparé les conférences très soigneusement. Tous avaient reçus les travaux qui devaient être lus, imprimés en entier. De cette manière, chacun connaissant déjà à fond

l'objet qui pouvait l'intéresser, était en état de préparer le matériel pour une discussion positive à laquelle on pouvait beaucoup gagner. D'autre part, on n'était pas tenu de lire son travail, mais on pouvait l'exposer comme il paraissait bon à chacun de le faire.

L'un des principaux buts du Congrès était, comme c'est du reste l'usage, de faire connaître au public l'état de la science en question et de s'entendre par rapport à l'avenir, aux travaux qui ont été faîts et à ceux qui restent encore à faire ; sous ce dernier rapport, le Congrès fut des plus intéressants. Presque tous les travaux principaux lus dans les diverses sections étaient ou des comptes-rendus de travaux récemment accomplis, ou servaient de programme pour des œuvres en élaboration. Il en était ainsi pour la première conférence faite par le président de la Société Scientifique, le professeur Zakrzewski. Après le discours inaugural du vice-président de la dite Société, le professeur Bujak, le professeur Zakrzewski prit la parole et exposa brièvement les traits principaux de son œuvre récente qui était l'histoire du règne de l'un des plus grand rois de Pologne, Boleslas le Grand. Ce qui fut caractéristique c'est que l'auteur ne cherchait point à faire ressortir les gloires militaires et les victoires de son héros, comme on est habitué à le faire, par rapport aux personnages qui, comme Boleslas, avaient passé leur règne presque entier à combattre. Au contraire, ce n'est pas ses victoires, c'est sa force de caractère, sa persévérance, sa prudence, en un mot ces traits, dont on peut dire qu'ils furent le fondement de sa grandeur, la principale raison de ses succès. Ce n'était pas le talent militaire qui formait la qualité maîtresse de ce grand roi, c'était plutôt sa manière d'agir et de résister aux moments des défaites, des nombreux déboires, en un mot dans les moments les plus désespérés et dangereux de son règne long et agité. C'était là un point de vue complètement nouveau, et d'autant plus intéressant parce que peu connu. On apprenait à connaître le grand roi mort en 1025, en l'honneur duquel ce Congrès venait de se réunir, d'un côté qui jusque là était resté dans l'ombre. Boleslas avait eu de grandes difficultés : entre autre, il avait dû déshériter son fils aîné à cause de la résistance et de l'opposition qu'il prêtait à son père. D'autre part, il

a dû soutenir les défaites de la part des ennemis de son royaume. Il y eut un moment bien critique quand l'armée ennemie se trouva tout près de la ville même de Poznań. Le danger était imminent. Le grand roi ne perdit ni sa présence d'esprit ni son courage. Et, avant tout, il ne perdit pas l'affection et la confiance de son peuple qu'il su contraindre aux plus grands efforts jusqu'à la victoire.

Un autre côté du règne de Boleslas, si important pour ses successeurs, que le professeur Zakrzewski su mettre en évidence, c'était la durée de son œuvre, en comparaison avec les autres royaumes les plus proches du sien. Ce qui est aussi de haute importance c'est que l'auteur réhabilita dans l'opinion le successeur et fils de Boleslas, Micislas II. On peut dire maintenant sans exagérer que Boleslas n'aurait pas pu désirer un successeur plus courageux et plus fidèle à ses larges vues que ce jeune roi, qui, malheureusement, fut si mal traité par les historiens précédents.

Ce coup d'œil aussi intéressant que frappant que donna à ses auditeurs l'historien érudit, constitue un grand pas en avant dans la connaissance de la première partie du onzième siècle polonais et jette beaucoup de lumière sur les relations historiques de cette époque du moyen-âge. Les travaux futurs auront pour but d'éclaircir les détails du règne de son successeur.

La conférence du professeur Zakrzewski avait été un compte rendu de son œuvre. Elle fut suivie de beaucoup d'autres dans les diverses sections. J'en choisis quelques-unes parmi les plus importantes pour donner une idée sur l'ensemble des travaux du Congrès. Dans la première partie de la sixième section, fut présenté un travail qui, bien qu'il ne figurât point au programme, compte tout de même parmi les plus importants. C'était pour ainsi dire le résumé d'un manuscrit qui va bientôt paraître. L'auteur en était le professeur Kętrzyński, spécialiste en paléographie. Il continue l'œuvre de son père qui acquit une célébrité par ses travaux paléographiques. En jugeant d'après l'aperçu qu'il donna à ses auditeurs, on avait l'impression que ce serait une des œuvres les plus importantes pour l'avenir de la paléographie en Pologne. L'importance consistait en ce que le professeur Kętrzyński est le premier qui se soit mis à faire

des recherches par rapport aux diplômes polonais avant la formation des chancelleries stables à la cour des princes polonais, ce qui a eu lieu seulement vers le milieu du XIII[e] siècle. Ses recherches sont très profondes ; les résultats donnent l'impression d'être sobres et d'une grande précision. Il complète les travaux de son père et celles du plus célèbre paléographe polonais Stanilas Krzyżanowski, dont les *Monumenta Poloniae paleographica* et l'*Album paleographicum*, édité par l'Académie des Sciences de Cracovie, sont très connus.

Une conférence des plus intéressantes qui se rapportait également au moyen-âge et qui était comme celle du professeur Kętrzyński le programme d'une œuvre qui va paraître, fut celle de l'abbé Constantin Michalski : « Le texte, la personnalité, l'école et le courant dans la philosophie médiévale. » L'histoire de la philosophie du XIV[e] siècle fait l'objet de ses recherches. Les résultats prouvaient que l'auteur connaissait à fond les nombreux manuscrits des bibliothèques françaises et anglaises. On peut aisément prédire que ce sera là l'une des œuvres importantes pour l'histoire de la culture intellectuelle du moyen âge.

Les nombreuses conférences sur le moyen âge en Pologne présentent moins d'intérêt pour le grand public. Il est du reste impossible de les nommer tous. Par rapport à l'histoire moderne, je voudrais citer seulement deux travaux d'un haut intérêt. C'est celui du professeur Sobieski et celui du Colonel Tokarz. Le premier traitait de l'histoire et de la personne de Thadée Kościuszko. Vu les résultats contradictoires auxquels étaient arrivés certains historiens, il insistait sur les recherches et l'examen des sources. Le Colonel Tokarz est en train d'écrire l'histoire de la révolution polonaise de 1831. Le compte rendu de ses recherches portait l'empreinte d'une précision aussi consciencieuse que profonde. Il annonçait une œuvre faite d'après les exigences d'une méthode minutieuse. Cette œuvre gagne en importance, car l'année 1930, centenaire de ces combats mémorables, fut fixé comme terme du Congrès prochain.

De très grande importance furent les questions traitées dans les travaux présentés par le professeur Finkel : « Les congrès antérieurs, leur doit et leur avoir » ; celle du professeur

Ladislas Konopczyński : « L'organisation du travail historique » et, le troisième, du professeur Ladislas Semkowicz : « De la nécessité de rééditer les sources historiques de l'époque des Piasts. » Il s'agissait avant tout de l'œuvre de Bielowski : « Monumenta Poloniae Historica », et puis aussi des « Codes diplomatiques de la Pologne ». Le professeur Semkowicz est en train de diriger les travaux scientifiques se rapportant à la création d'un Atlas de Pologne historico-géographique. Une série de conférences traitait des résultats de ces travaux. On pouvait admirer les cartes déjà exécutées. Surtout celle du professeur Korbel, représentant le Palatinat de Cracovie vers la fin du XVIIIe siècle, fut l'objet de l'admiration de tous en raison de l'exécution si précise et claire qui lui donnait un relief incomparable.

Je voudrais encore citer certains travaux plus remarquables. Avant tout, celui du professeur François Bujak : « Remarques critiques sur la théorie actuellement dominante de l'évolution économique ». Il s'agit de l'opinion de deux savants, K. Bücher et G. Schwoller. L'auteur donne la preuve d'une rare érudition et d'un instinct critique très raffiné. Du point de vue de l'histoire universelle, il vaut la peine d'attirer l'attention sur les résultats des recherches de Stan. Witkowski, « L'origine raciale des Espagnols ». Ils les considèrent comme des Ibères chamitiques romanisés. Très curieux et original, quoique peut-être pas assez fondée, était la théorie exposée par M. Eugène Kucharski, « La Pologne dans la notice carolingienne improprement nommée « le Géographe Bavarois ».

Par rapport à l'histoire ecclésiastique, elle était jointe à la quatrième section et occupa la troisième session, le huit décembre. Très intéressantes furent les deux premiers travaux : celui du Recteur Abbé Jean Fijałek, « L'Historiographie de l'Eglise dans l'ancienne Pologne et aujourd'hui », et le suivant de l'abbé Henri Likowski : « Sur la nécessité des conditions nouvelles du travail dans le domaine de l'historiographie de l'Eglise de Pologne ». Au point de vue de l'histoire universelle, la conférence de M. Thadée Silnicki était des plus instructives : « Les influences françaises dans l'organisation de l'Eglise en Pologne ».

Traitant de l'histoire de l'Eglise au congrès, je voudrais

ajouter quelques remarques sur l'impression que fait en Pologne l'œuvre de l'abbé Fernand Mourret « Histoire Générale de l'Eglise ». Tous sont d'accord que c'est une œuvre imposante et pour le moment, sans aucun doute, la meilleure histoire de l'Eglise qui existe. Mais c'est là justement la raison pour laquelle les Polonais ne ressentent que d'autant plus les manques et les erreurs se rapportant à leur histoire. Avant tout il est un peu étonnant que les chapitres traitants des schismatiques soient écrits par un spécialiste, tandis que l'histoire de l'Eglise de la plus grande nation catholique de l'Europe Orientale semble être considérée presque comme une quantité négligeable. Il n'en est presque pas question ; si l'auteur en parle, il commet de grosses erreurs. Dans le quatrième volume, à la page 480, il fait mention de la bataille de Zawichost et nomme Romain, prince de Galicie. Ce serait confondre son Etat avec le territoire auquel on donnait ce nom au XIX^{e}siècle. L'Etat du prince Romain, c'était la principauté de Wlodzimierz et de Halicz. Les Autrichiens prirent le nom de « Galicie » des Hongrois. Dans le sixième volume (*l'Ancien Régime*), p. 50, l'auteur parle de Copernic. Il cite J. Czyński (et non *Czinski*), « Copernic et ses travaux ». Cette œuvre de 1847 fourmille d'erreurs. L'auteur semble ne rien savoir des nombreux travaux du professeur de l'Université de Cracovie : Louis Birkenmajer, qui consacra presque toute sa vie à étudier la biographie et l'œuvre du célèbre astronome. Les travaux du professeur L. Birkenmajer ont parues dans les éditions de l'Académie des sciences de Cracovie. Le bulletin de mars 1902 a même paru en langue française et fut envoyé à tous les instituts en relation avec l'Académie de Cracovie et à beaucoup de personnes privées.

De fait, il n'y a rien ou presque rien sur l'histoire de l'Eglise catholique en Pologne outre ce que le R. P. Cyrille Karalewsky (Charon) a bien voulu introduire dans ses deux chapitres sur l'Eglise orientale. Et on a vraiment l'impression qu'il n'en a rien voulu dire de bien.

Le choix des faits à la page 552-3 du 6e volume et ceux à la page 471 du 7e volume est vraiment triste. En le lisant, on a malgré soit l'impression que l'auteur veut coûte que coûte défendre la thèse que les Polonais constituent un empêchement pour

la conversion de la Russie. Il faut espérer que l'avenir du moins apportera une connaissance plus approfondie de l'histoire de l'Eglise en Pologne (1).

Avant de terminer ce coup d'œil, bien trop court et insuffisant pour se faire une idée des dimensions qu'a pris le congrès, je voudrais encore mentionner la dernière section, celle qui fut la plus suivie, de l'enseignement de l'histoire. L'idée principale qui semblait pénétrer aussi bien les auditeurs que les conférenciers fut exprimée d'une manière saillante par le professeur Léon Rymar dans son travail sur le « But de l'enseignement de l'histoire à l'école secondaire ». L'histoire de la Pologne aussi bien que l'histoire universelle doivent former un nouveau type de citoyen Polonais qui soit en état de résoudre les problèmes se dressant devant la Pologne ressuscitée ». Cette pensée fut complétée par M. le professeur Klodziński qui traita la question du manuel d'histoire. « L'étude de l'histoire doit nous conduire à mieux savoir comprendre et apprécier les relations actuelles ! » Ce contraste de l'actualité, du passé et de l'importance de l'histoire pour le présent était, comme nous l'avons déjà fait remarquer, le trait si saillant qui du commencement jusqu'à la fin, se fit sentir dans toutes les réunions du congrès.

La dernière session commune fut mémorable en raison de la conférence aussi intéressante par son thème que remarquable par l'ensemble des questions que traita le général Marius Kukiel. Comme principal représentant des historiens militaires, il parla avec une grande érudition de « La place de l'histoire militaire dans les disciplines historiques ». C'étai le premier congrès des historiens polonais dans lequel l'histoire

---

(1) S'il s'agissait d'informations par rapport à la bibliographie, je voudrais attirer l'attention sur les deux œuvres suivantes : la Bibliographie générale d'Estreicher (vingt-six volumes) et celle concernant exclusivement l'histoire polonaise de Louis Finkel, en trois volumes. Toutes les deux ont été éditées par l'Académie des Sciences de Cracovie. Pour les spécialistes de l'histoire de l'Eglise en Pologne, il n'y aurait que l'embarras du choix, et, pour le moment, le professeur d'histoire de l'Eglise à l'Université de Cracovie, l'abbé recteur Jean Fijalec, est parmi les plus renommés.

militaire de Pologne fut représentée par des spécialistes si remarquables.

Le congrès fut clos par un discours éloquent du président du congrès, le professeur Dembiński. Puis le professeur Zakrzewski prit encore une fois la parole pour annoncer, au nom du président de la ville de Poznań, que prochainement serait élevé, devant le grand château que l'empereur Guillaume avait fait édifier, un monument en l'honneur du roi Boleslas-le-Grand.

Ce congrès célébré en l'honneur de ce grand roi pour le neuvième centenaire de sa mort, a apporté beaucoup de lumière, ravivé la force et l'enthousiasme pour l'étude du passé; il a suscité beaucoup de précieuses directives et peut être considéré comme le point de départ d'une nouvelle époque dans le développement de la connaissance approfondie de l'histoire de Pologne.

Dans la ville de Poznań, tous avaient été reçus avec une hospitalité et une amabilité exemplaire. Grâce aux soins du Directeur de l'Archive de l'Etat, M. Casimir Kaczmarczyk, tout avait été si bien préparé qu'il n'y eu personne qui ne ressentit la plus profonde satisfaction des jours passés à Poznań. Tous se séparèrent avec le désir que le prochain congrès et tous les suivants apportent, comme ce dernier, des fruits si abondants d'utilités et de progrès.

Je me permets d'adjoindre à ce modeste coup d'œil sur le congrès une liste des thèmes qui y furent traités, me restreignant tout de même seulement aux plus importants qui n'ont pu être cités dans le texte :

Chyliński : Sur l'origine du censorat.

Gawroński André : Difficultés et particularités des recherches sur l'histoire de l'ancienne Inde.

Kotwicz Ladislas : Le rôle des peuples nomades dans l'histoire.

Piotrowicz Louis : Les finances de l'Empire romain pendant la première Epoque.

Przeworski Etienne : L'origine des Philistins et les textes hittites.

Abbé Rosiński Boleslas : La Crète ancienne et contemporaine au point de vue anthropologique.

Schorr Moïse : Problèmes génétiques et comparés du droit chez les peuples anciens du Proche-Orient.

Sołyhwo Casimir : La population égyptienne de Thèbes sous la 18e dynastie.

Abbé Szczepański Ladislas : Les plus anciens établissements à Jérusalem à la lumière des fouilles récentes.

Zakrzewski Casimir : La décadence des institutions municipales sous l'Empire romain.

Zieliński Thadée : Les Judéens sous l'empereur Claude.

Bernacki Louis : La correspondance du roi Stanislas-Auguste.

Czołowski Alexandre : La Pologne et les Tatars.

Górka Olgierd : Etat des recherches et des problèmes dans l'historiographie des rapports polono-roumains.

Halecki Oscar : Le problème du moyen âge.

Kozłowski Ladislas : La Pologne et la France pendant la grande Révolution.

Kipa Emile : Les XIXe et XXe siècles, la Grande Guerre.

Abraham Ladislas. Concilia Poloniae.

Abbé Fijałek Jean : L'historiographie de l'Eglise dans l'ancienne Pologne et aujourd'hui.

Kutrzeba Stanislas : Le développement futur de l'histoire du droit.

Chybiński Adolphe : Les premiers monuments de la musique en Pologne.

Jakimowicz Romain : Les cheminements des monnaies coufiques.

Zakrzewski Sigismond : La numismatique en tant que science.

Manteuffel Thadée : Les archives françaises.

Mlle Polaczek Hélène : Les études préparatoires en France aux recherches sur l'histoire médiévale.

Handelsman Marcel : Le problème de la nationalité contemporaine.

Lutman Romain : Problèmes philosophiques dans l'histoire.

Lodyński Marius-Victor : L'histoire militaire dans les plans d'études scolaires.

M. Skibniewski, S. J.

LA COUR POLONAISE DE LUNÉVILLE

(1737-1766)

Il appartenait au distingué président honoraire de la Société d'Archéologie Lorraine et du Musée Historique Lorrain, à l'éminent historien du règne de Stanislas, M. Pierre Boyé, de nous donner une étude définitive sur la cour polonaise du duc-roi (1). Jusqu'ici, les chroniqueurs ont à peu près ignoré ce milieu sarmate transplanté sur les bords de la Vezouse, ou, s'ils en ont parlé, ce fut pour accumuler les erreurs et les invraisemblances (2). M. Boyé ne se contente pas de mettre au point bévues et méprises ; c'est toute la petite colonie polonaise qui gravite

---

(1) Pierre Boyé : *La Cour Polonaise de Lunéville (1737-1766)*. Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, 1926, 352 pages, 10 pl., 3 tableaux généalogiques, in-8°. — Rappelons les œuvres de M. Boyé consacrées plus particulièrement à Stanislas Leszczynski : *Un Roi de Pologne et la couronne ducale de Lorraine*. 1898. — *Les derniers Moments du roi Stanislas*. 1898. — *Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Marie Leszczynska (1754-1766)*. 1901. — *Correspondance inédite de Stanislas Leszczynski, duc de Lorraine et de Bar, avec les rois de Prusse Frédéric-Guillaume Ier et Frédéric II (1736-1766)*. 1906. — *Les châteaux du roi Stanislas en Lorraine*. 1910. — *Lettres inédites du roi Stanislas, duc de Lorraine et de Bar, à Jacques Hulin, son ministre de cour en France (1738-1766)*. 1920. — *Le Roi Stanislas et le Culte du Sacré-Cœur*. 1921. — *Le roi Stanislas grand-père (1725-1766)*. 1922.

(2) Gaston Maugras : *La Cour de Lunéville au XVIIIe siècle*. Paris, 1904. — *Dernières années de la Cour de Lunéville*. Paris, 1906. — J. Mathorez : *Les Etrangers en France sous l'ancien Régime*. Paris, 1919.

autour de Leszczynski qu'il fait revivre : la famille de Stanislas, les princes du sang, la maison polonaise, les cadets, les hôtes et les visiteurs polonais, le déclin et la fin de cette cour brillante et éphémère, enfin les survivants de ce petit monde qui avait animé les châteaux fastueux de Leurs Majestés Polonaises.

Ce milieu polonais était cher au duc-roi qui n'avait pas abandonné l'idée de recouvrer son trône de Pologne. Sa pensée et son affection vont à la République où il entretient une correspondance suivie, y envoie et en reçoit de fréquents émissaires. Il ne considère ses nouveaux Etats, où il fait bâtir cependant des merveilles, que comme une reposante étape, comme « une agréable hôtellerie d'attente ». Il ourdit ou fait ourdir des intrigues. Lunéville en est le centre. Il y reçoit complaisamment ses fidèles et zélés partisans, ses fondés de pouvoir qui veillent dans sa patrie à ses affaires financières et y servent sa politique, les parents de ses dignitaires, des compatriotes se rendant à Paris et qui peuvent créer en Pologne une atmosphère propice à son retour toujours espéré par les *Patriotes*. Ainsi voyons-nous défiler à Lunéville des solliciteurs, d'anciens compagnons de fortune en quête de récompenses pour des services rendus, des émissaires chargés de préciser les intentions du roi et d'élaborer avec lui un plan de restauration, comme Antoine Potocki et Stanislas Gurowski. Parmi ces hôtes, logés soit au château même, soit chez les officiers de la cour, soit à cette auberge réputée du *Sauvage*, le fougueux stanislaïste Adam Tarlo, venu en créancier ; Stanislas Poniatowski au caractère inquiétant, rallié depuis l'infortune de Leszczynski à Auguste III, que le duc ne revoit pas sans répugnance, dont la mission intrigue les cours d'Europe et qui deviendra bientôt le chef de la *Famille* ; Orlik, cet aventureux et brillant officier indépendant qui parle huit langues, dont le turc et le tatare, et qui avait pris tant de peine pour la cause de Stanislas ; l'illustre et énergique piariste Stanislas Konarski, réformateur pédagogique, animateur littéraire, politicien averti, dont le passage en Lorraine était resté inconnu jusqu'ici des historiens locaux ; et enfin, le nain Boruslawski qui amuse la cour et faillit être brûlé vif par Bébé, son rival attitré à la cour.

C'est Stanislas, roi déchu, qui réalisa sur une terre d'exil

la création d'une Ecole militaire depuis longtemps envisagée en Pologne mais non fondée jusque là. Deux institutions de ce genre existaient en Lorraine lorsque Stanislas y arriva, à savoir l'Académie de Lunéville et la Compagnie des Cadets que le duc-roi fond en un seul organisme appelé : l'*Ecole des Cadets-Gentilshommes*. Elle fut ouverte le 1er mai 1737 à 48 jeunes gens pouvant justifier d'au moins quatre quartiers de noblesse. 24 places étaient réservées aux Lorrains et aux Barrois, les 24 autres à des Polonais et à des Lithuaniens. Le « dessein » du roi était « de donner à sa patrie de Pologne et à ses Etats de Lorraine des marques essentielles de sa bienveillance », mais il caressait sans doute aussi le secret espoir de préparer pour le parti stanislaïste des adeptes sur lesquels il pût, le cas échéant, compter. M. Boyé ne dresse pas seulement la liste complète des cadets polonais, mais il suit la plupart d'entre eux dans leur carrière, se plaît à noter leurs mérites et leurs incartades, et aussi les déboires qu'ils causèrent au duc-roi vieillissant. Enfin, il dresse le bilan de cette école, dont le déclin était inévitable après la formation d'une école analogue à Varsovie placée sous les ordres éclairés du prince Adam-Casimir Czartoryski (1) :

« Considérée du point de vue polonais, l'Ecole de Lunéville fut donc, pour conclure, et beaucoup moins fréquentée et beaucoup moins brillante qu'on ne s'est plu à le répéter. Il n'en est pas sorti d'homme illustre, de grand citoyen. Fermée trop tôt d'ailleurs, quelques-uns de ses élèves ne se sont pas, comme leurs successeurs de l'Ecole de Varsovie : les Kosciuszko, les Niemciewicz, les Jasinski, les Fiszer, les Sowinski, les Madalinski, un Nestor Sapieha, assuré, par leur dévouement, leur sacrifice à la patrie, l'immortalité. »

Mais M. Boyé ajoute justement :

« ...De cet hôtel sont repartis nombre de jeunes Polonais — une élite — qui, consciemment ou non, allaient être dans la République les propagateurs des tendances françaises et surtout des idées réformatrices chères à leur royal protecteur. Du vivant de Leszczynski, ils n'ont pas peu contribué à maintenir le contact moral entre le prince exilé et sa

---

(1) Voir St. Lukašik : *Le prince C.-A. Czartoryski et la renaissance du théâtre national en Pologne au XVIIIe siècle*. *La Revue de Pologne*, oct. 1925-mars 1926, p. 6 et suivantes,

patrie. Lui mort, en entretenant à leur foyer et autour d'eux le culte de sa mémoire, ils ont servi sa légende. »

Stanislas, ce qui n'est que très naturel, devait toujours conserver une très vive prédilection pour tout ce qui est polonais. Son vrai cadre demeura ce cercle polonais qu'il créa en constituant sa maison. Sans l'opposition du cardinal de Fleury, il l'eût volontiers agrandi à l'exclusion des seigneurs lorrains. Et M. Boyé de faire défiler devant nos yeux ces dignitaires, chambellans et gentilshommes du roi, depuis le grand maréchal et intendant, baron Stanislas-Constantin de Meszek ; le Lithuanien Simon Siruc, conseiller aulique et sage administrateur ; le singulier comte de Béthune-Pologne, grand chambellan de Leszczynski et grand conteur d'anecdotes, véritable gazette vivante ; et son gendre, l'intriguant comte de Belle-Isle que les Lorrains ne voyaient qu'avec méfiance ; jusqu'aux aumôniers et confesseurs, officiers subalternes et serviteurs.

Parmi les grands aumôniers, l'éloquent et érudit Joseph Zaluski d'illustre famille, grand référendaire de la Couronne, rehausse avantageusement cet office. Ce puissant travailleur collectionnait depuis son enfance les livres rares et les manuscrits précieux. On sait que les 300.000 volumes et les 11.000 manuscrits, qu'il parvint à réunir à Varsovie au prix des plus grands sacrifices, furent enlevés par les Russes et transportés à Saint-Pétersbourg où ils devaient constituer le fond de la bibliothèque impériale, volumes et manuscrits que la Pologne récupère aujourd'hui si difficilement en vertu du traité de Rigo. En Lorraine, où il arrive à l'âge de 34 ans, ce passionné collectionneur continue sa chasse fructueuse. M. Boyé nous le montre entassant au château ses nouvelles acquisitions qui débordent de son appartement pour envahir les locaux disponibles :

« A nourrir sa passion des livres, fondait entre ses mains et l'argent dont il disposait et l'argent qu'il n'avait pas. D'humeur capricieuse, infatué de son savoir, et au reste fort ambitieux, il se lamente sur sa mauvaise étoile, s'en prend à son entourage, se dit méconnu, crie à l'iniquité, et pour sortir de ses embarras financiers a d'insupportables exigences. La réputation du grand référendaire était faite en Pologne, où ses compatriotes estimaient que tout ce qu'il emmagasinait avec tant de facilité dans son avide cerveau n'y était pas en meilleur ordre que ses affaires domestiques. »

Etrange et fantasque, il se plaît à de fréquentes et mystérieuses absences :

« Leszczynski ne cédait-il pas assez promptement à ses désirs, ses dettes étaient-elles trop criardes, il s'en allait, sans que l'on sût au juste quel motif l'appelait au dehors, et même s'il devait revenir. Il est en Pologne. Il séjourne à Paris. Il parcourt l'Angleterre, sous le nom de Gendron. Heureux le roi, quand Zaluski daignait prendre congé de lui. Certains de ses voyages furent de véritables fugues, durant lesquelles, tant à Lunéville que chez ses parents de Pologne, on en était réduit à s'interroger mutuellement sur ce que le grand aumônier avait bien pu devenir. »

On lui confère l'Abbaye de Villers-Bettnach et la grande prévôté de Saint-Dié, mais, un beau jour, l'admirable et désinvolte bibliophile, n'ayant pu obtenir la primatie de Lorraine, quitte brusquement Lunéville sans aviser la cour de son départ.

« De quelque intermittent et capricieux éclat qu'il y eût brillé, un foyer de la pensée slave s'éteignit à Lunéville au départ précipité de Joseph Zaluski. »

Ses livres, déposés au couvent des Minimes, furent transportés en 1745 à Varsovie. Quelques ouvrages restèrent en Lorraine.

La famille polonaise du roi Stanislas est bien connue. M. Boyé rappelle avec finesse les liens de cœur qui attachent Stanislas à ses deux cousines, les deux sœurs Marie et Catherine Jablonowska, dont l'une, épouse du duc Ossolinski, supplante l'autre dans le cœur du roi. Mais les Ossolinsky s'accrochent à la fortune de Leszczynski détrôné, et le mari complaisant ne cesse de réclamer et d'être comblé d'honneurs, d'ameublements, de bijoux, de rentes, de terres, de fermes et de seigneuries. Cependant, Stanislas s'intéresse toujours à la belle et légère Marie qui lui a préféré le mestre de camp de son propre régiment, le brillant François de Custine, chevalier de Wiltz. Il s'emploie à la marier, ce qui n'est pas chose facile. Il réussit, enfin, à la faire épouser par le fils du prince de Talmont, sans qu'elle quittât pour cela le beau chevalier de Wiltz auquel Stanislas offrit une des principales charges de sa maison. Non assagie par l'âge, toujours absorbée par de nouvelles amours, la spirituelle Madame de Talmont était devenue, à quarante-huit ans, la maîtresse et conseillère du malheureux Prétendant d'An-

gleterre, Charles-Edouard Stuart, son cousin éloigné, qui comptait vingt-six printemps. Elle le cache à Lunéville lorsque à la paix d'Aix-la-Chapelle, les Anglais exigent l'expulsion du Prétendant. Stuart parti, Madame de Talmont continuait à venir à Lunéville qu'elle emplissait de sa turbulence et en troublant les plus douces habitudes de Stanislas. M. Boyé nous fait d'elle ce spirituel portrait :

« Elle arrivait à l'improviste ; elle s'éloignait sur une boutade. Elle commandait et décommandait. Du ministre Hulin au secrétaire Solignac, elle considérait comme à son service, faits pour l'obliger et au besoin l'escorter, tous les gens du roi.

Dès l'abord Mme de Talmont séduisait ; les hommes surtout. L'agrément de sa figure, un air de distinction, jusqu'à certaine coquetterie de manières attiraient. Mais, à plus ample contact, on s'apercevait que la contenance de cette femme, « le menton haut, les coudes en arrière », n'avait rien d'aisé ni de naturel ; que son regard, « successivement tendre et dédaigneux, fier et distrait », était étudié ; que, s'appliquant sans cesse à se rendre imposante ou touchante, tout en elle était affecté. L'entretenait-on ? On prenait plaisir à sa conversation, facile, légère, à la française. Le tour pouvait en être noble, les termes toujours choisis. Mais, à l'écouter davantage, on constatait que la princesse avait peu de suite dans les idées, peu de justesse dans le raisonnement ; qu'elle n'exerçait guère son esprit que sur des choses agréables et frivoles, et que, prompte à saisir, sachant retenir, son imagination en apparence féconde était faite de l'imagination des autres. Elle parlait bien et pensait peu. Un jour qu'il venait de l'entendre, l'abbé de Saint-Pierre, par un retour sur lui-même, remarqua : « Mon Dieu que cette dame ne dit-elle ce que je pense ! » (1). En somme, à la fréquenter on était promptement averti « du danger qu'il y avait de s'attacher sérieusement à elle ». Après avoir plu, elle choquait ; on l'avait recherchée, on souhaitait l'éviter. On avait pu l'aimer ; on venait à la craindre, à la haïr même. »

Fière et hautaine, comme sa sœur, les seigneurs lorrains, français et étrangers durent compter avec les Jablonowscy, car les deux duchesses étaient irréductibles sur l'étiquette. Elles provoquèrent une véritable grève de leurs pareilles à Lunéville. Mme de Talmont survécut aux Osolinsky et aux Leszczynsky. Lorsque l'épouse délaissée de Stanislas, dont la vertu chagrine et la fière attitude d'exilée avaient imposé aux Lorrains, s'éteignit le 19 mars 1747, le roi s'afficha sans vergogne avec l'enjo-

(1) Sainte-Beuve, *Causerie du lundi*, t. XV, p. 271.

leuse marquise de Boufflers, sa nouvelle maîtresse, qui, elle, abandonne le chancelier La Galaizière pour le monarque en personne. La duchesse Ossolinska faillit en perdre la raison. Le 5 janvier 1756, elle rend le dernier soupir ; six mois après, le duc s'éteint. Tous deux furent, par ordre du duc-roi, inhumés dans la crypte royale de Bon-Secours, qui renfermait déjà les restes de la reine. « Ainsi se trouvaient réunis, en attendant que le protagoniste lui-même les rejoignît en cette dernière demeure, les trois acteurs d'un drame domestique : l'épouse outragée, la maîtresse délaissée, le complaisant mari ».

Le 23 février 1766, Stanislas mourait de mort tragique. Après avoir, à Versailles et à Paris, partagé ses dernières années entre l'église, où elle défia les dévotes, et le monde, où elle scandalisa les prudes, Madame de Talmont mourut le 20 décembre 1773. Enterrée à Saint-Sulpice, aucune épitaphe ne perpétue le souvenir de la galante duchesse.

On a pu juger par les citations multipliées à dessein le style élégant, nuancé et précis de M. Boyé qui dessine si bien ces personnages Louis XV, style qui rend si agréable la lecture de tous les ouvrages que M. Boyé a multiplié sur les institutions de la Lorraine au XVIIIe siècle et dont *La Cour Polonaise de Lunéville* forme un chapitre important (1). Cependant, les notes abondent dans tous ces travaux. Elles sont sans sécheresse et d'une précision qui témoigne à la fois d'une vaste érudition et d'un souci d'exactitude dont les historiens sauront gré à l'auteur.

Alphonse Neibecker.

---

(1) Depuis plus de trente année M. Pierre Boye s'est voué à l'étude des institutions de la Lorraine au XVIIIe siècle. Il en publia les résultats parallèlement avec les recherches se rattachant à Stanislas. Citons notamment : *Les Travaux publics et le régime des corvées en Lorraine au XVIIIe siècle*. 1899. — *Les Salines et le Sel en Lorraine au XVIIIe siècle*. 1904. — *La Milice en Lorraine au XVIIIe siècle*. 1904. — *Les abeilles, la cire et le miel en Lorraine, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*. 1906. — *Eloge historique du chevalier de Solignac, premier secrétaire perpétuel de l'Académie de Stanislas (1684-1773)*. 1905. — Enfin, des études sortant de ce cadre : *Les Hautes-Chaumes des Vosges*. (*Etude de géographie et d'économie historiques*). 1902. — *Le Butin de Nancy (5 janvier 1477)*. 1905. — *Les Premières expériences aérostatiques faites en Lorraine (1783-1788)*. 1909.

TRENTE ANNÉES D'ÉTUDES MYSTIQUES

Esquisse d'une bibliographie raisonnée des ouvrages français relatifs au mysticisme

publiés de 1895 à 1925

Le mysticisme et les mystiques ont été, pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle et le premier quart du XX[e], l'objet de recherches nombreuses et fécondes. Car si le mysticisme, en tant que doctrine philosophique ou religieuse, a toujours été vivant (cf. le *quiétisme* au XVII[e], le *martinisme* au XVIII[e], le *messianisme* et l'*humanitarisme* au XIX[e] siècle), la critique du mysticisme est une science relativement récente, science qui n'a pas encore de nom, quoiqu'elle ait déjà ses traditions, comme elle a ses spécialistes et ses méthodes d'investigation. Nous disons « ses méthodes », et non « sa méthode », parce que, pour arriver à une solution du problème mystique, on a essayé des méthodes diverses. Les phénomènes mystiques, par leur complexité même, ont en effet été revendiqués par plusieurs sciences, et ainsi s'est formé, peu à peu, cette littérature abondante « où figurent pêle-mêle sociologues, médecins neurologistes, philosophes de toutes sortes, historiens, artistes et critiques littéraires.

La France, pays où la question religieuse a été, suivant BRUNETIÈRE, la préoccupation la plus constante et par instants la plus angoissante, ne pouvait se désintéresser du problème mystique. Elle a pris en effet une part active aux recherches relatives au mysticisme ; elle occupe aujourd'hui, incontestablement, l'un des premiers rangs dans cette branche de philosophie religieuse. Les historiens et critiques du mysticisme qui s'y sont succédé depuis Victor COUSIN (1) — pour ne pas remonter plus haut — forment, pour ainsi dire, deux géné-

---

(1) Voir sa leçon *Du mysticisme* dans *Du Vrai, du Beau et du Bien*, Paris, 1853.

rations. La première (env. 1865 à 1895) comprend les noms de CARO (2), critique de Saint-Martin, de Jean Reynaud (3), de William Channing (le « Fénelon du Nouveau Monde») etc. ; de MATTER, auteur de remarquables études sur Saint-Martin (1862), Swedenborg (1863) et le mysticisme en France au temps de Fénelon (1865) ; de FRANCK (4), auteur de *La philosophie mystique en France à la fin du XVIIIe siècle* (1866) ; de JUNDT, historien du mysticisme allemand de maître Eckhardt (1871), de Tauler (1879), de Bulmann Mersvin (1890), ainsi que du panthéisme populaire (1875) et de l'Apocalypse mystique (1886) au moyen-âge ; de Paul ROUSSELOT et de GEBHART, spécialistes des mysticismes espagnol et italien. Ce furent des philosophes et des lettrés qui ont frayé les chemins et indiqué la méthodes à suivre. La transition de la première à la deuxième génération est représentée par le philosophe E. BOUTROUX (1845-1921) qui, par ses essays sur William James, H. Spencer, Ritsch, Aug. Sabatier (5), et surtout par son livre sur Jacob Bœhme (6), a renouvelé l'histoire critique du mysticisme (7). La deuxième génération (env. 1895 (8) à 1925) est bien plus nombreuse que la première. Elle comprend des théologiens comme les RR. PP. POULAIN (9), L. de GRANDMAISON (10), MEYNARD (11), Mgr. Albert FARGES (12),

---

(2) Caro, par ses premières œuvres, appartient à la génération précédente, celle des Cousin, Fr. Ozanam, etc.; mais ses œuvres principales se placent entre 1864 et 1888.

(3) Dans *Etudes morales sur le temps présent*, et *L'Idée de Dieu et ses nouveaux critiques*.

(4) Sur Franck, voir Caro, *Variétés littéraires*, p. 183-195.

(5) Voir sa *Science et Religion dans la philosophie contemporaine*, Paris, 1908, *passim*.

(6) *Le philosophe allemand Jacob Boehme*, Paris 1888.

(7) Cf. aussi Boutroux, *La Psychologie du mysticisme*. (Conférence faite à l'Institut psychologique international le 7 février 1902), dans *Revue bleue* du 15 mars 1902.

(8) En 1895, Brunetière publie *La Science et la Religion*, l'année suivante *La renaissance de l'idéalisme* (conférence faite le 2 février 1896). C'est aussi de 1896 que datent : H. Bergson, *Matière et mémoire*, E. Boutroux, *De l'idée de Loi naturelle* ; Maeterlinck, *Le Trésor des humbles*.

(9) *Les Grâces d'Oraison, traité de théologie mystique*, 9e édit., Paris, 1914. — *Que signifie le mot mystique ?* (*Revue du monde invisible*, 1re année).

(10) *La Religion personnelle*, dans *Etudes* (février-mai 1913).

(11) *Traité de la vie intérieure, ou petite somme de théologie ascétique et mystique, d'après l'esprit et les principes de saint Thomas d'Aquin*, 1925.

(12) *Les Phénomènes mystiques distingués de leurs contrefaçons humaines et diaboliques, Traité de théologie mystique*, Paris 1920. Cf. *Autour de notre livre « Les Phénomènes mystiques ». Réponses aux controverses de la presse*, Saint-Dizier, 1923.

MM. les Chanoines SAUDREAU (13) et RIBET (14), Dom BESSE (15), et Dom Savinien LOUISMET (16) ; des philosophes comme MM. Henri DELACROIX (17), Etienne GILSON (18), Raoul CARTON (19), Emile COLAS (19 a), Pierre ROUSSELOT (20) ; des psychologues comme MM. E. RÉCÉJAC (21), Th. RIBOT (22), GODFERNAUX (23), E. MURISIER (24), LECLERE (25), FLOURNOY (26), M. de MONTMORAND (27) ; des médecins commes MM. Pierre

---

(13) *La Vie d'Union à Dieu...*, 2e édit., Paris et Angers, 1909. — *L'Etat mystique, sa nature, ses phases, et les faits extraordinaires de la vie spirituelle*, Paris et Angers, 1921 (la 1re édit. de cet excellent ouvrage a paru en 1903).

(14) *La Mystique divine* (cité par J. Pacheu, *Psychologie mystique*).

(15) *Les Mystiques bénédictins des origines au XIIIe siècle*, Paris, 1922 (Collection « Pax »).

(16) *Essai sur la connaissance mystique de Dieu.* — *La Vie mystique*, Tours, Mame et fils.

(17) *Essai sur le mysticisme spéculatif en Allemagne au XIVe siècle*, Paris. 1900. — *Etudes d'histoire et de psychologie du mysticisme : Les grands mystiques chrétiens*, Paris, 1908. — *Notes sur Christianisme et Mysticisme*, dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1908. — *Les états extatiques d'Amiel* (*Vers l'Unité*, Genève, oct.-nov. 1921). — *La Religion et la Foi*, Paris, 1922.

(18) *Etudes de philosophie médiévale*, Strasbourg, 1921. — *La philosophie au moyen âge*, Paris, 1922. — *La philosophie de saint Bonaventure*, Paris, 1924.

(19) *L'Expérience physique chez Roger Bacon.* — *L'Expérience mystique de l'Illumination intérieure chez Roger Bacon.* — *La Synthèse doctrinale de Roger Bacon.* 3 vol., Paris, 1924 (dans *Etudes de philosophie médiévale*, dirigées par M. E. Gilson).

(19 a) *La Mystique et la Raison*. Paris, 1922.

(20) *Pour l'histoire du problème de l'Amour au moyen âge*, dans *Beitr. z. Gesch. der Philosophie des Mittelalters*, t. VI. fasc. VI. Munster, 1908.

(21) *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, Paris, 1897.

(22) Dans : *La psychologie des sentiments*, 12e édit., Paris, 1925.

(23) *Sur la psychologie du mysticisme*, dans *Revue philosophique*, t. 53, Paris, 1902. — *Le sentiment et la pensée et leurs principaux aspects physiologiques*, Paris, 1906.

(24) *Les maladies du sentiment religieux*, 3e édit., Paris, 1909.

(25) *La psychophysiologie des états mystiques*, dans *Année psychologique*, t. XVII, Paris, 1911.

(26) *Métaphysique et psychologie*, 1890. — *Les principes de la psychologie religieuse. Observations de psychologie religieuse*, et *Une mystique moderne, Documents pour la psychologie religieuse*, publiés dans *Archives de psychologie*. t. II et XV. — Cf. *ibid.*, t. XV, H. Delacroix. *Remarques sur « Une mystique moderne »*.

(27) *L'érotomanie des mystiques chrétiens* (*Revue philos.*, t. LVI). — *Ascétisme et mysticisme* (*ibid.*, t. LVII). — *Les états mystiques* (*ibid.*,

JANET (28), Georges DUMAS (29), Eugène-Bernard LEROY (30), le Dr LADAME (31) ; des sociologues comme M. Emile DURKHEIM, auteur des *Formes élémentaires de la vie religieuse*, M. MAUSS, et les autres collaborateurs de l'*Année sociologique*, publiée sous la direction de M. Durkheim. Ajoutez les contributions occasionnelles (32), les critiques de la méthode « pathologique » (33), les nombreux articles relatifs au mysticisme parus dans des revues catholiques, comme la *Revue d'Ascétique et de Mystique*, les *Etudes carmélitaines*, les *Etudes franciscaines*, *La Vie spirituelle* ; philosophiques (*Revue philosophique*, *Revue de Métaphysique et de Morale*), et psychologiques (*Journal de psychologie*, dirigé par MM. P. Janet et G. Dumas). Vous verrez que la plupart des philosophes et psychologues modernes, quelle que soit leur confession, ont cru devoir attirer l'attention sur l'importance des phénomènes mystiques envisagés du point de vue religieux, psychologique, pathologique, sociologique.

Mais nous ne voulons pas allonger indéfiniment cette liste, n'ayant pas d'ailleurs l'intention d'analyser et encore moins de discuter les

---

t. LX). — *Hystérie et mysticisme* (*ibid*, t. LXI). — *Psychologie des mystiques catholiques orthodoxes*, Paris, 1920.

(28) *L'automatisme psychologique*, 3e édit., Paris, 1899. — *Une extatique*, dans *Bull. de l'Institut psychol. internat.*, t. I, Paris, 1901. — *Les névroses*, Paris, 1909. — *Les médications psychologiques*, 3 vol., Paris, 1919.

(29) *L'amour mystique*, dans *Revue des Deux Mondes*, t. XXXIV (1906). — *Traité de psychologie*, t. I. Paris, 1923.

(30) *Interprétation psychologique des visions intellectuelles chez les mystiques chrétiens*, dans *Revue de l'histoire des religions*, Paris, 1907, etc..

(31) *Psychologie et psychopathologie religieuses* (VIe Congrès de psychologie, Genève, 1909).

(32) Par ex. du Dr GOIX, dans *Annales de philosophie chrétienne* (mars 1897). MM. Raoul DE LA GRASSERIE, dans *De la psychologie des religions* (Paris, 1899) et Marcel HÉBERT, dans *Le Divin, Expériences et hypothèses* (Paris, 1907) s'occupent aussi du problème mystique. — M. Ernest NAVILLE, dans *Les Philosophies négatives* (Paris, 1900), distingue un mysticisme innocent et un mysticisme dangereux.

(33) Ainsi, le P. DE BONNIOT qui, dans *Le Miracle et les Sciences médicales*, précise la nature de la mystique et étudie les hallucinations, les apparitions et les extases ; le P. DE LA VAISSIÈRE qui, dans ses Eléments de psychologie expérimentale (Paris, 1912) critique les idées de Delacroix, Ribot, Ladame, H. BOIS (*Le Sentiment religieux*), W. James. — Cf. aussi V. BARONI, *Les Etudes modernes sur le mysticisme* (Thèse de Genève, 1919), où l'on trouvera une analyse critique des théories récentes de Ribot, Murisier, Godfernaux, W. James, Boutroux, de Montmorand, Truc, Delacroix, Pacheu, SEGOND (*La prière*, 1911), DWELSHAUVERS (*L'inconscient*, 1916), Freud, MOREL (*Essai sur l'introversion mystique*, 1918), etc..

idées contenues dans les différents ouvrages cités. Nous y reviendrons peut-être plus tard. Aujourd'hui, nous retiendrons seulement les noms du P. Jules PACHEU et de M. Ernest SEILLIÈRE, qui comptent parmi les plus féconds spécialistes du mysticisme. Tous les deux, quoique d'un tout autre point de vue, étudient l'évolution du mysticisme jusqu'aux temps présents. Le P. PACHEU (34) se place au point de vue orthodoxe, mais ne néglige ni le côté psychologique, ni le côté sociologique du problème et fait d'ailleurs preuve d'une grande tolérance d'esprit. Son programme d'études, exposé dans une communication faite au IV[e] Congrès de psychologie (août 1900), dans une série de leçons sur l'Inquiétude religieuse faites à l'Institut Catholique en 1901, et dans les préfaces de ces différents ouvrages, comprend : 1° l'étude des faits mystiques ; 2° la critique de ces faits (l'expérience mystique) ; 3° l'interprétation des faits mystiques. Dans son Introduction à la psychologie des mystiques, il résume ses conférences sur la mysticité contemporaine et discute le sens des mots *mystique*, *mysticité*, *mysticisme*. Dans *De Dante à Verlaine*, il étudie l'évolution du poème mystique d'après la *Commedia*, le *Pilgrim's Progress*, les poésies de Spencer, Shelley, Verlaine et la trilogie de Huysmans. — « Cette œuvre, dit F. Van den Bosch, démontre mieux que toutes les dissertations — et de la part d'un prêtre la preuve a du poids — que l'on peut, sans compromettre aucun des principes essentiels du catholicisme, faire adhésion admirative aux formes littéraires les plus récentes. » Enfin, dans *Du positivisme au mysticisme*, l'auteur insiste sur l'actualité du mysticisme dans « les angoisses religieuses et sociales de l'époque contemporaine ». Il montre comment l'ère du positivisme s'est achevé dans une pensée de mysticisme, souvent maladif et inquiet, que ce soit le mysticisme humanitaire d'Aug. Comte ou naturiste de Spencer, ou l'ascétisme de Schopenhauer qui aboutit à « une sorte de mysticisme quiétiste ». Puis, viennent les réactions contre les tendances précédentes : d'une part le culte du moi à la Renan, le dilettantisme à la Barrès, l'individualisme de Nietzsche ; d'autre part, l'évangélisme de Tolstoï, sorte d'altruisme ou de communisme mystico-sentimental ; enfin, l'ésotérisme (spiritisme, occultisme, théosophie de toutes formes). C'est, comme on voit, une critique de la religiosité contemporaine. Le P. Pachen prépare en outre

---

(34) *De Dante à Verlaine. Etudes d'idéalistes et mystiques*. Paris, 1897 (2e édit., 1912). — *Introduction à la psychologie des mystiques*, Paris, 1901. — *Du positivisme au mysticisme. Etude sur l'inquiétude religieuse*, 2e édit., Paris, 1906. — *Psychologie des mystiques chrétiens*. 1° *Les Faits : Le poème de la conscience ; Dante et les mystiques*, Paris, 1909. — 2° *Critique des faits : L'expérience mystique et l'activité subconsciente*, Paris, 1911. (Cf. *Journal de psychologie normale et pathologique*, 1911). — 3° *L'interprétation des faits mystiques* (leçons faites à l'Institut Catholique de Paris, en 1912-1913, à paraître prochainement. — Dans *Les Mystiques interprétés par les mystiques* (*Revue de philosophie*, 1913, p. 616-660), l'auteur discute les vues du P. Maréchal.

un ouvrage sur Alighieri et Loyola et une série d'ouvrages sur le christianisme social.

Quant à M. Ernest SEILLIÈRE (35) son programme n'est pas moins vaste, et il l'a exposé notamment dans la préface de ses *Mystiques du Néoromantisme*. Il faut dire que l'auteur du *Mal romantique* s'est fait du mysticisme une conception particulière qui ne manque pas de profondeur, quoiqu'elle élargisse singulièrement le champ du mysticisme. M. Seillière s'est créé à cet effet toute une terminologie. Il distingue un mysticisme *racial*, *esthétique*, *social*, *chrétien-individuel*, etc. Il avait déjà étudié comme représentants du mysticisme de la race : Gobineau, Renan (avant 1870) et M. Huston-Stewart Chamberlain ; du mysticisme esthétique : Nietzsche, Stendhal, les deux Stieglitz et Barbey d'Aurevilly ; du mysticisme chrétien indépendant : l'écrivain styrien Pierre Rosegger, lorsqu'il s'avisa du mysticisme *passionnel*, dont il étudie l'évolution de Saint-Preux à Manfred (en passant par René, Delphine et Corinne) et dans l'œuvre de George Sand, et du mysticisme *démocratique* (Edgar Quinet). Avec les travaux qu'il a sur le chantier et dont la guerre mondiale a retardé la publication, ses études historiques sur les formes modernes de ce qu'il appelle « impérialisme mystique » comprennent, outre les écrivains et penseurs cités, les noms de sainte Catherine de Gênes, Mme Guyon, Fénelon, Hobbes, Shaftesbury, Mandeville, Ramsay, Prévost, Diderot, Goethe, J. de Maistre, Bonald, Balzac, Michelet, Sainte-Beuve, Schopenhauer, Dumas fils, Flaubert, E. Augier, Tolstoï, Taine, Renan, Zola, Erwin Rhode, P. de Coubertin, Woltmann, Reimer et les pangermanistes d'avant-guerre. Le tout doit former une sorte de cours sur l'évolution du romantisme moral, cette « religion de l'époque actuelle ». Les vues de M. Seillière,

---

(35) Les ouvrages de M. Seillière dépassent la vingtaine, sans compter les travaux critiques au jour le jour parus dans le *Journal des Débats*, puis réunis en partie seulement dans les deux volumes de la *Bibl. de philosophie contemporaine* d'Alcan, et ses essais de critique dramatique contemporaine à la *Revue des Français*. Nous n'en citerons que les suivants : *La Philosophie de l'Impérialisme*, 4 vol., Paris, 1903-1908. — *Introduction à la Philosophie de l'Impérialisme*, Paris, 1911. — *Mysticisme et domination*, Paris, 1913. — *L'Avenir de la philosophie bergsonienne*, Paris, 1917. — *Les Mystiques du néoromantisme* (Karl Marx, Tolstoï, les Pangermanistes), Paris, 1910. — *Houston-Stewart Chamberlain, le plus récent philosophe du pangermanisme mystique*, Paris, 1917. — *Le Péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, Paris, 1918. — *Les Etapes du mysticisme passionel*, Paris, 1919. — *Les origines romanesques de la morale et de la politique romantiques*, Paris, 1920. — *Edgar Quinet et le mysticisme démocratique*, Paris, 1920. — Les 4 premiers ouvrages ont paru chez Alcan, les suivants chez Plon-Nourrit, à la « Renaissance du livre » et à la « Réforme sociale ». — Son dernier livre, paru dans la *Coll. historique des grands philosophes*, est : *George Sand. Mystique de la passion, de la politique et de l'art.* (*Les Educateurs mystiques de l'âme moderne*).

presque toujours neuves et originales, quoique souvent discutables, nous intéressent par elles-mêmes ; elles accusent une tendance, assez commune à notre époque, qu'on pourait appeler « l'envahissement de la critique par la pensée mystique ».

La même tendance s'observe dans la critique scientifique. Je n'en veux pour preuve que le récent livre de M. Jules SAGERET, *La vague mystique* (Paris, 1920). S'inspirant de *La « Mécanique » de la Vie*, ouvrage où M. Félix LE DANTEC avait discuté tout ce qui concerne l'utilisation de la biologie par la philosophie mystique, M. Sageret étudie l'élément mystique dans la philosophie scientifique de H. Poincaré, la physique énergétique de W. Ostwald, le néo-thomisme de P. Duhem, le bergsonisme, le pragmatisme, etc.. Il faut ajouter qu'il entend par « *mysticisme* » « tout ce qui, dans l'ordre de la pensée, est en dehors de la méthode et de la connaissance scientifiques ».

Parmi les ouvrages consacrés au mysticisme en France — abstraction faite des nombreuses études sur le sentiment religieux en France, comme celles de L. ARRÉAT, F. STROWSKI, G. GOYAU, etc. — il faut citer avant tout la monumentale *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, par l'abbé Henri BREMOND, auteur de précieux mémoires sur Fénelon, Newman, Thomas More, sainte Catherine d'Alexandrie, Gerbet, Maurice Barrès, etc.. Dans son *Histoire*, dont six volumes ont paru, l'abbé Bremond étudie l'évolution du sentiment religieux depuis la fin des guerres de religion jusqu'à nos jours. Le mysticisme y occupe une place prépondérante : le tome I est consacré à l'*Invasion mystique*, les tomes III à VI à la *Conquête mystique*. L'auteur y passe en revue les différentes écoles mystiques de France : l'Ecole française (Bérulle, Condren, Olier, saint Vincent de Paul), l'Ecole de Port-Royal, l'Ecole du Père Lallemant, etc.. Il s'est imposé la tâche, souvent ingrate, d'examiner un grand nombre de traités mystiques oubliés ou à peine connus. Non content d'analyser ces traités, il en dégage des vues d'ensemble : à travers les monuments littéraires, c'est avant tout la religion qui l'intéresse, son histoire, son influence, son progrès et ses éclipses, ou, comme il dit, la « vie intérieure du catholicisme français ». L'ouvrage, conçu sur un vaste plan, témoigne d'un goût très sûr dans le choix et d'une discrétion fort louable dans l'analyse des œuvres mystiques. Il faut espérer que l'auteur nous donnera bientôt les quatre volumes qui doivent compléter son ouvrage. Dès maintenant, on peut avec M. Goyau lui rendre ce témoignage qu'il a renouvelé l'histoire religieuse du XVII[e] siècle. Son *Histoire du sentiment religieux* constituera certainement un document d'une haute valeur et justifiera les éloges que les spécialistes ont cru devoir lui décerner (36).

Il nous est impossible de citer tous les ouvrages consacrés à tel mystique français en particulier. L'abbé BREMOND a traité dans un volume spécial (37) la Provence mystique au XVII[e] siècle. Ceux qui

---

(36) M. Strowski, entre autres, m'en a parlé en termes élogieux.

(37) *La Provence mystique au XVII[e] siècle. Antoine Yvon et Madeleine Martin*, Paris, Plon.

s'intéressent à Fénelon et au mouvement quiétiste liront avec profit, outre l'*Apologie pour Fénelon*, par H. Bremond, et les monographies de J. MATTER (38), GUERRIER (39), E. SEILLIÈRE (40), les études de MM. Henri DELACROIX (41) et Maurice MASSON (42). — M. G. BRUNET prépare, pour les *Etudes romantiques*, un ouvrage sur le mysticisme social de Saint-Simon. — Le mysticisme dans la littérature française moderne a été l'objet des recherches de MM. PAULHAN (43), V. CHARBONEL (44), Ed. GASC-DESFOSSÉS (45), E. RAYNAUD (46), E. SEILLIÈRE, F. STROWSKI (47), etc..

Tout en s'occupant du mysticisme français on n'oublie en France ni le mysticisme des pays germaniques, ni celui des autres pays romans. Nous avons déjà cité les travaux d'E. BOUTROUX, sur la théosophie de Jacob Bœhme, sur l'*Expérience religieuse* de William James, etc., et la trilogie de M. Raoul CARTON sur le mysticisme du franciscain anglais Roger Bacon. Rappelons aussi l'ouvrage de J. JUSSERAND sur l'épopée mystique de William Langland (48). La *Scala perfectionis* de Walter Hilton a été traduite et munie d'une savante préface par Dom NŒTINGER et Dom BOUVET (49) ; les œuvres de Ruysbroeck l'Admirable ont été traduites du flamand par les Bénédictins de Saint-Paul de Whisques (50), après avoir trouvé dans l'écrivain belge, M. Maeterlinck, un interprète avisé (51). M. Henri DELACROIX (52) reprend, après Jundt,

---

(38) *Le mysticisme en France au temps de Fénelon, o. c.*

(39) *Madame Guyon*, 1881.

(40) *Mme Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau*, Paris, 1918.

(41) *Madame Guyon*, dans *Etudes* (*o. c.*), p. 118-235 (cf. *ibid.*, p. 451-463 : *Notes sur le quiétisme français*).

(42) *Fénelon et Madame Guyon. Documents nouveaux et inédits*, Paris, 1907.

(43) *Le Nouveau mysticisme*, Paris, 1891.

(44) *Les Mystiques dans la littérature présente*, 1re série, Paris, 1897.

(45) *Du Mysticisme irréligieux dans la poésie en France au XIXe siècle* (conférence), Paris, 1896.

(46) Voir, dans sa *Mêlée symboliste* (2e partie), l'excellent chapitre sur le « symbolisme ésotérique ».

(47) Dans le *Tableau de la littérature française au XIXe siècle et au XXe siècle* (*passim*), dont une nouvelle édition vient de paraître.

(48) *Les Anglais au moyen âge. L'épopée mystique de William Langland*, Paris, Hachette, 1893.

(49) *Mystiques anglais. Scala perfectionis, par Walter Hilton*. Traduit par Dom M. Noetinger et Dom E. Bouvet, Tours, 1923.

(50) 3 vol. in-12 ; t. I. Bruxelles, 1912 ; t. II, 1917 ; t. III, 1920.

(51) Maeterlinck n'a traduit que l'*Ornement des Noces spirituelles* (nouv. éd. Bruxelles, 1908).

(52) *Essai sur le mysticisme spéculatif, o. c.* — Voir, dans ses *Etudes* (*o. c.*, p. 308-324), un essai sur le mystique dominicain Henri Suso.

l'étude de maître Eckart, le R. P. HUGUENY (53) celle de Tauler (dont les œuvres ont été traduites récemment par E.-P. NOËL, O. P.) (54). Dom G. DOLAND retrace la vie de sainte Gertrude (55). Le spiritualisme religieux des protestants allemands a été étudié par E. BOUTROUX (56) et G. GOYAU (57). Mais passons à l'Italie.

Après les travaux de Fr. OZANAM (58) sur les poètes franciscains, de RENAN sur Joachim de Flore (59), d'E. GEBHART sur l'Italie franciscaine (60), de P. SABATIER sur saint François d'Assise, de Mme M.-A. MIGNATY (61) et de GEBHART (62) sur sainte Catherine de Sienne, d'Ernest HELLO sur Angèle de Foligno (63), et les nombreux travaux sur Dante (64), nous citerons, parmi les publications plus récentes relatives au mysticisme italien, les monographies de M. BEAUFRETON sur saint François et sainte Claire d'Assise (dans la collection « Les Saints »), celle du P. PACHEU sur Jacopone da Todi (65), celle de P. GAUTHIEZ sur sainte Catherine de Sienne (66), celles d'E. GILSON et de F. PALHO-

---

(53) *La doctrine mystique de Tauler*, dans *Revue des Sciences philosophiques et théologiques*, 1921.

(54) *Œuvres complètes de Jean Tauler, dominicain* (1294-1361). *Traduction littérale de la version latine des Surius*. 8 vol., Paris, Tralin.

(55) *Sainte Gertrude. Sa vie intérieure* (Collection « Pax »).

(56) *Science et religion*, *o. c.*, *passim*.

(57) *L'Allemagne religieuse. Le Protestantisme*, 4e édit., Paris, 1901.

(58) *Les Poètes franciscains en Italie au XIIIe siècle*, Paris, 1852 (reproduit dans les *Œuvres complètes de A.-F. Ozanam*, t. V, 1855 ; 7e édit., Lyon et Paris, s. d. [1913]).

(59) *Joachim de Flore et l'Evangile éternel*, dans *Nouv. études d'histoire religieuse*, 1884.

(60) *L'Italie mystique. Histoire de la renaissance religieuse au moyen âge*. 10e édit., Paris, Hachette (1re éd. 1890). — Cf. aussi son *Histoire du Joachimisme*, dans *Revue historique*, 1886.

(61) *Catherine de Sienne. Sa vie et son rôle dans l'Italie du XIVe siècle*, Paris, 1886.

(62) Dans *Moines et Papes. Essais de psychologie historique*, Paris, 1904.

(63) *Le Livre des Visions et Instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno*, 1868 (7e edit. avec avertissement de Georges Goyau, Paris, Tralin.

(64) Sur les les Etudes dantesques en France, on lira avec profit un essai de J. Pacheu dans *Etudes religieuses* (15 févr. 1894), réimprimé dans *De Dante à Verlaine*, *o. c.*, p. 1-63. Ajouter les travaux plus récents de MM. H. Cochin, H. Hauvette, A. Jeanroy, Max. Durand Fardel, R. de Labusquette, etc.

(65) *Jacopone de Todi, frère mineur de Saint-François, auteur présumé du* « Stabat mater » (1228-1306), Paris, 1914.

(66) *Sainte Catherine de Sienne* (1347-1380), Paris, Bloud et Gay.

RIES (67) sur saint Bonaventure. Rappelons aussi la traduction, par E. CARTIER, des *Lettres* et du Dialogue de sainte Catherine de Sienne (68). Parmi les ouvrages plus généraux, nous signalerons encore les livres de Ch. DEJOB (69), A. LECLÈRE (70), J. VERAN (71), ainsi que l'excellent petit livre de Mme Th. LABANDE-JEANROY sur les mystiques italiens (S. François d'Assise, Ste Catherine de Sienne, Jacopone da Todi), paru dans « La Renaissance du Livre », où l'on trouvera, outre une Introduction substantielle, la traduction de quelques *fioretti* et *laudes*.

Ce que Ozanam et Gebhart ont fait pour l'Italie, P. ROUSSELOT (72) l'a fait pour l'Espagne. Son grand ouvrage, trop méconnu, sur les mystiques espagnols, malgré de graves erreurs historiques, peut encore rendre des services. D'autre part, le livre de Mme Labande-Jeanroy trouve son pendant dans celui de M. Gonzague TRUC sur les mystiques espagnols, paru dans la même collection que le sien (73). Sous le titre *L'Essence de l'Espagne*, M. Marcel BATAILLON a traduit récemment cinq essais de Miguel de Unamuno réunis sous le titre *En torno al casticismo*, dont l'un, *De Mistica y Humanismo*, publié en mai 1895 dans la revue *Espana moderna* et réimprimé au tome I de ses *Ensayos* (Madrid, 1916, p. 147-187 ; cf la traduction de M. Bataillon, p. 197-250) contient une appréciation très fine du mysticisme espagnol. M. Bataillon vient en outre de publier et de commenter une précieuse découverte qu'il a faite à la Bibliothèque Nationale de Lisbonne : le *Dialogo de doctrina christiana* de Juan de Valdès (74). Signalons aussi le travail de H. COLLET sur *Le mysticisme musical espagnol au XVIe siècle* (Paris, 1913), et les trois volumes donnés par M. Henri JOLY à la collection « Les Saints » : *Sainte Thérèse* (17e éd., 1923), *Saint Ignace de Loyola* (10e éd.), et *La Psychologie des Saints* (18e éd.) ; dans la même collection a paru une biographie de Saint Jean de la Croix, due à Mgr DEMIMUID. Les œuvres de sainte Thérèse ont été traduites par les Carmélites

---

(67) Dans la coll. « La Pensée chrétienne », Paris, Bloud et Gay.

(68) 5 vol. parus à Paris, chez Tralin.

(69) *La foi religieuse en Italie au XIVe siècle*, Paris, Bloud, 1906.

(70) *Le Mysticisme catholique et l'âme de Dante*, Paris, Bloud.

(71) *De Dante à Mistral* (*Les troubadours — Saint-François d'Assise — Dante — Pétrarque — Mistral*), Paris, de Boccard. — L'auteur y étudie surtout l'influence de la poésie provençale.

(72) *Les Mystiques espagnols*, Paris, Bourdin, 1869 (VIII+500 p.).

(73) *Les Mystiques espagnols* (*Sainte Thérèse — Saint Jean de la Croix*), Paris, « Renaissance du livre ». — M. G. Truc est aussi l'auteur d'un ouvrage sur *La Grâce, Essai de psychologie religieuse* (*Grâce et Foi — L'Etat de grâce — Les Etats mystiques négatifs — La Sainteté*). Paris, Alcan.

(74) *Jean de Valdès, Dialoguo de doctrina Christiana. Reproduction en fac-similé de l'exemplaire de la Bibl. Nationale de Lisbonne, avec une étude et des notes*, Coimbra, 1924.

du premier monastère de Paris (75) ; l'*Histoire générale des Carmes et des Carmélites de la Réforme de sainte Thérèse*, composée en Espagne par le P. François de Sainte-Marie, a été traduite, avec des notes, par le P. MARIA-RENÉ (76). Une traduction de la *Vie de sainte Thérèse*, par le P. Ribera, a été publiée récemment par la librairie Lecoffre. Nous n'oublions pas les études critiques de GRÉGOIRE DE SAINT-JOSEPH (77), de H. DELACROIX (78). NORERO (79), et surtout des deux hispanisants que la mort vient de ravir à la science française : le très regretté A. MOREL-FATIO (80), professeur au Collège de France et à l'Ecole des Hautes-Etudes, et le jeune Gaston ETCHEGOYEN dont l'essai sur les sources de sainte Thérèse (81) sera analysé plus loin (82). Pour saint Jean de la Croix, nous devrons mentionner, outre le livre de Mgr DEMIMUID, les travaux des RR. PP. VALLÉE (83) et POULAIN (84), de l'abbé CALABER (85),

---

(75) 6 volumes parus, Paris, Beauchesne, 1907-1910 (t. I et II, le *Livre de la vie* et les *Relations spirituelles* ; t. III et IV, les *Fondations* ; t. V, le *Chemin de la perfection*, les *Exclamations*, les *Pensées sur le Cantique des cantiques*, les *Avis*).

(76) Ont paru 5 volumes in-4°, Abbaye de Lérins, 1896 (n'est pas dans le commerce).

(77) *La prétendue hystérie de sainte Thérèse*, Lyon, 1895. — *Lettres de sainte Thérèse*, 1900.

(78) Dans *Etudes*, *o. c.*, p. 81-117. Cf. le même, *Etats mystiques de Ste Thérèse*, dans *Bulletin de la société française de philosophie* du 26 oct. 1905 (exposé et discussion).

(79) *L'Union mystique chez sainte Thérèse*, Paris, 1905. — M. Louis BERTRAND prépare lui aussi une étude sur sainte Thérèse qui doit paraître dans la *Revue des Deux Mondes*.

(80) *Les Lectures de sainte Thérèse*, dans *Bulletin hispanique*, mars 1908. — *Nouvelles études sur sainte Thérèse*, dans *Correspondance historique et archéologique*, 1911.

(81) *L'Amour divin. Essai sur les sources de sainte Thérèse* (*Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques*, fasc. IV), Bordeaux-Paris, 1923.

(82) Pour d'autres ouvrages relatifs à Sainte Thérèse, voir Henri de Curzon, *Bibliographie térésienne : ouvrages français et étrangers sur sainte Thérèse et ses œuvres*, Paris, 1902, et Etchegoyen, *o. c.*, p. 25-27.

(83) *Saint Jean de la Croix. Sa vie, sa doctrine*, Lille, 1892.

(84) *La Mystique de saint Jean de la Croix*, Paris, 1893.

(85) *La Terminologie de saint Jean de la Croix dans la Montée du Carmel et la Nuit obscure, suivie d'un abrégé de ces deux ouvrages*, Paris et Angers, 1904.

(86) *Etudes*, *o. c.*, p. 218-262.

la pénétrante étude de H. DELACROIX (86) et surtout la thèse de M. Jean BARUZI (87) qui vient de paraitre et dont nous reparlerons encore.

Le molinosisme a été étudié par le R. P. DUDON (88), la mystique musulmane par M. Louis MASSIGNON (89), le taoïsme par M. Henri MASPERO (90).

(A suivre.) J. MORAWSKI.

---

(87) *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique.* Paris, 1924. — *Aphorismes de saint Jean de la Croix. Texte établi et traduit d'après le manuscrit autographe d'Andujar et précédé d'une Introduction* (*Bibl. de l'Ecole des Hautes Etudes hispaniques*, fasc. IX), Bordeaux-Paris, 1924.

(88) *Le quiétiste espagnol Michel Molinos*, Paris, 1921.

(89) *La Passion d'Al Hosayn-Ibn-Mansour. Al-Hallaj, martyr mystique de l'Islam... Etude d'histoire religieuse*, 2 vol., Paris, 1922. — *Essai sur les origines du Lexique technique de la Mystique musulmane*, Paris, 1922.

(90) Dans *Bulletin de l'Association française des Amis de l'Orient*, juin 1922.

Notes Bibliographiques

HISTOIRE.

ABEL MANSUY : *La Pologne*. (Rieder et Cie. Paris, 1925).

La collection « Les Etats Contemporains », qui parait chez Rieder, s'est enrichie d'un volume sur la Pologne dû au directeur du Lycée français de Varsovie. Personne n'était certes mieux placé que M. Mansuy, qui habite la Pologne depuis bientôt 30 ans, pour résumer en 136 pages, limite étroite imposée par l'éditeur, la géographie, l'histoire, les institutions, les lettres, les arts et les sciences de notre alliée. Le résumé de M. Mansuy a été accueilli avec la plus vive sympathie par la critique française. En effet, ce petit livre est plein de renseignements précieux pour le lecteur français et étranger qui ignore à peu près tout de la population et de la répartition des minorités en Pologne. Il y trouvera, chiffres à l'appui, un tableau complet de la Pologne ethnographique. Il sera non moins amplement renseigné sur la constitution — qui subit, il est vrai, en ce moment, quelques modifications importantes — sur la vie politique, l'administration, les institutions militaires, les cultes et l'enseignement. Ce sont là les chapitres les plus forts de ce livre. Il apparait presque comme une gageure que M. Mansuy ait pu condenser en 13 pages l'histoire et en 26 pages les lettres, les arts et les sciences de la Pologne. L'auteur ne pouvait pas être complet dans un espace si parcimonieusement mesuré. Les noms se heurtent un peu. Le lecteur non averti des choses de ce pays demande quelques explications. La pensée de l'auteur, ainsi resserrée, ses appréciations personnelles qu'il n'a pas la place d'expliquer, appellent quelques réserves de la part du lecteur familier avec les faits historiques. Mais, encore une fois, l'éditeur ne permit pas à M. Mansuy de s'étendre. N'a-t-il pas dû supprimer tout un chapitre sur Le Tourisme en Pologne, que le lecteur trouvera dans ce numéro même de *La Revue de Pologne*, article fort court encore, mais qui infirme la récrimination d'un journal polonais qui reprochait à l'auteur de n'avoir pas fait la part assez belle à la ville d'art de la Pologne, à Cracovie. C'est peut-

être la seule réserve qu'ait formulée, et à tort, la presse polonaise à ce livre synthétique et aussi complet qu'on peut l'être en 136 pages.

La Société de Géographie Commerciale a été bien inspirée en décernant à M. Mansuy la médaille Gauthiot (Europe) pour son étude d'ensemble sur la Pologne, la meilleure qui ait paru jusqu'à ce jour.



CARLO PRATI : *Papes et Cardinaux dans la Rome moderne* (Plon-Nourrit).

Ce livre de bonne foi et de documentation sûre, comme l'a très bien dit M. Jean Carrère dans sa préface, fait vivre, d'une façon à la fois sereine et mouvementée, cette cité qui domine la Ville Eternelle et qu'on appelle les Palais Apostoliques. Il a le ton animé d'un grand reportage et l'attirance d'un mystère qui se dévoile ; par là, il passionnera le grand public, généralement peu au fait de l'existence intime de la Papauté, la plus grande puissance spirituelle du monde ; il intéressera tout particulièrement les catholiques, moins renseignés qu'on ne le suppose sur les êtres et les choses du Vatican. Les successeurs de saint Pierre apparaissent là, dans la réalité de leurs gestes traditionnels comme aussi de leur physionomie propre, de Pie IX, qui établit la protestation intangible du droit par une volontaire réclusion, jusqu'au grand lettré Pie XI, dont le prestige est rayonnant. On suit ainsi pas à pas, heure par heure, les moindres démarches, les occupations, les réceptions des papes dans leur solitude magnifique. Que d'anecdotes significatives sont publiées sur Léon XIII, sa diplomatie déliée et ses hautes allures de Chef de la Chrétienté isolé dans son devoir sévère, sur le génial Pie X, que l'on s'est trop hâté de comparer à un curé de campagne, sur Benoît XV, qu'on a eu tort de juger sur quelques mots boulevardiers de quelques prélats spirituels. Quant au pape actuel, sa belle figure se détache avec une netteté lumineuse de cette sorte d'enquête objective : on le voit distinctement, partagé entre l'étude, la prière, l'accueil aux pèlerins, menant, par son ardente intellectualité, une existence presque immatérielle. D'intéressants détails, enfin, sont donnés, sur l'administration des divers services du Vatican, ses rapports avec l'extérieur, les ministres d'un pouvoir qui ne relève que de Dieu, les cardinaux dit de Curie, le mode d'élection des papes au scrutin *désormais* secret, l'abolition du droit de *veto* des puissances séculières, et le rôle nouveau de la presse dans le mouvement d'un conclave.



DIVERS

LUCIEN MAURY : *Babel*, Perrin, 184 p. in-12, 1925.

Babel ! symbole de confusion des efforts, de désarroi des volontés, d'ambitions titaniques à fin catastrophique, de fuite éperdue loin des coopérations avortées : le *Babel* de Lucien Maury est cela d'abord. Il

est aussi la préface — et quelle préface ! — d'une philosophie de la vie politique européenne. Il est surtout l'invocation à « un esprit encore mystérieux qui nous affranchira du hasard », aux décisions duquel la paix est suspendue et que nous invoquons « parce que nous voulons une Europe habitable, libérée de ses terreurs et des convulsions chroniques », esprit de reconstruction auquel appartient l'avenir, que l'auteur dénomme « l'Internationale », mais qui — hâtons-nous de le dire — ne s'apparente en rien à l'idée qu'évoque ce mot à Moscou. Un livre riche de vérités qui se heurtent et s'apaisent l'une l'autre, un livre délicieusement écrit et que l'auteur seul a pensé, un livre qui, à peine paru, en est à sa 2e édition, le bréviaire de tout Européen qui croit à la nécessité d'une Europe.

Professeur à l'Université d'Upsal, secrétaire général de la *Revue Bleue*, attaché au service de nos relations intellectuelles au quai d'Orsay, Lucien Maury a toujours aimé l'Etranger : « Les dons de l'étranger me sont aussi nécessaires que le lait de la patrie. J'ai redouté, je redoute encore une mort étrangère. De l'étranger, mon pays attend le pire et le meilleur. L'océan humain, ses tempêtes, ses sourires, ses sirènes, nous ne saurions nous en détourner sans périr ou déchoir. Mon pays n'a pas besoin seulement des riches marchandises qui affluent des extrémités de la terre. Il participe au frémissement qui anime tout le globe. Cellule nerveuse, il s'étiolerait s'il n'était en communication avec l'univers. Etranger, terme démesuré et qui enclot l'espace, chaque peuple le prononce comme une somme d'ignorance... Formule d'un immense inconnu... Ecoutons-la, indéfiniment répétée à nos oreilles. »

Ce qu'elle nous apporte d'abord, c'est une vision de chaos, l'Europe, « puzzle d'humanités hétéroclites, carte en morceaux » devant laquelle nous « annonçons les éléments d'une géographie insoupçonnée ». Nos vieilles conceptions ne rejoignent plus nulle part la configuration du réel ». Et de suite cette leçon d'humilité à tous les peuples européens : « Un faux orgueil incite les peuples à instituer entre eux une sorte de concours où s'opposent les jugements de valeur. L'appréciation qualitative d'une civilisation ou d'une culture nationale est chose difficile ; trop de facteurs entrent en jeu ; on les dénombre imparfaitement ; les équivalences se dérobent à l'analyse. Les peuples s'y entêtent cependant. Excluons de notre contemplation du monde l'idée de hiérarchie : toutes nos comparaisons sont boiteuses ; la plus humble tribu est riche d'un trésor intérieur dont le secret nous échappe. » « Les grands peuples se persuadent aisément de leur universalité ; chacun d'eux prétend rassembler toutes les possibilités et les virtualités du développement humain. Les petits ont la vanité de leur petitesse qui leur paraît réaliser des miracles ; ils en souffrent cependant ; ils vivent d'emprunts, mais ne témoignent nulle gratitude aux grands, peu ménagers de la faiblesse et s'égalent à eux dans la personnalité qu'en dosant contradictoirement les influences qui menacent de les submerger ; la sécurité leur est interdite ; c'est chez eux que s'entrechoquent les lourdes vagues accourues de Berlin, Londres et Paris ; microscosmes perpétuellement agités, inquiets, d'une harmonie précaire, également préoccupés de solliciter et de repousser les puissants concours capables de les anéantir. »

Nous errons au milieu de cette jungle à la recherche de formules claires, d'idées simples qui ne répondent à rien. Nous confondons les diverses idéologies de la façon la plus offensante pour chacune d'elles : « Imprécise, notre terminologie politique nous incline aux plus étranges erreurs. Le Finlandais en révolte contre l'oppression russe, l'Irlandais rebelle à la domination britannique, le Catalan ennemi de l'autoritarisme castillan se disent nationalistes ; de même le Polonais, le Lithuanien, l'Egyptien, l'homme des Indes, tous ceux qui revendiquent l'usage d'une langue, le respect d'une conscience historique et d'une forme particulière de civilisation menacée par une force étrangère. »

Que faire donc ? Renoncer à agir, à comprendre ? Non, ce ne serait pas français : « O timide pensée, celle qui prétend détourner des opulents domaines étrangers, les regards de nos Français... Comme si une tête française était à ce point sujette au vertige ! Qu'un Français coure le monde, les yeux grands ouverts... Je me remémore l'exemplaire leçon de cet Ulysse si complaisant aux aventures et qui rapporta de son voyage un surcroît de sagesse !.. Il s'agit d'explorer l'univers, non point en dilettante, mais comme l'intendant qui franchissant les bornes de ses champs, suppute les richesses de ses voisins ; il s'agit de tenir à jour un livre de raison. »

Ce travail préliminaire terminé, il faut procéder à des éliminations: « L'Europe monarchique, l'Europe momifiée, ceinte de bandelettes éphémères, du Congrès de Vienne, l'Europe romantique éprise contradictoirement de fraternisation et de droit populaire, l'Europe maussade de l'ère industrielle, des conquêtes économiques et de l'impérialisme ont tour à tour prouvé l'inanité de leurs régimes incertains et de leurs illusoires promesses. »

Après quoi Lucien Maury nous convie à contempler l'internationale, son internationale qui n'est ni un parti ni un mythe, qui « enserre l'Europe d'un réseau routier où circulent les marchandises, les hommes et les idées, administre maints commerces spirituels ou matériels, régente nos intérêts, achemine nos pensées, contraint nos mœurs, crée incessamment de nouveaux cadres, de nouveaux moules hors desquels la vie moderne n'est plus concevable », la Société des nations. « Cette synergie des cinq nations, imparfaite mais imposante, qui hantait l'imagination historique d'Auguste Comte, reconstituée, élargie aux limites de l'Europe, l'Amérique amie, le Japon sont prêts à la rejoindre ; le monde entier s'y agrègera ». « L'avenir est à l'Internationale... une attraction puissante aimante les peuples ; une électricité subtile franchit les frontières et retient toute l'Europe sous l'influence d'un même champ magnétique et l'on peut imaginer que maintes forces centrifuges s'en trouveront contrebalancées et peut-être annihilées. »

Et sans doute, il ne faut pas se leurrer d'illusions : « Notre vieille Europe n'est pas si docile qu'on puisse conjecturer un bouleversement de sa constitution attonique ». Les orgueils nationaux « nulle tyrannie n'est capable de les abolir ». Les dominations politiques y ont échoué, et les conquêtes militaires. La plus puissante, la plus durable des disciplines humaines, le christianisme y a déchiré sa robe sans coutures. Le socialisme recommence sous nos yeux l'aventure des églises. Si demain une dictature ouvrière ou bolcheviste courbait les résistances nationales, l'empire d'Alexandre nous étonnerait par ses discordes et

sa fragilité. Cet état insurrectionnel de l'Europe, en perpétuelle révolte contre les doctrines et les maîtres, est la loi la plus constante de notre histoire. »

Mais la foi de l'auteur n'en est point ébranlée pour cela : « Les commencements sont troubles. Nous commençons une période féconde qui marquera dans l'histoire la fin des isolements nationaux. Elaborons les règles d'une nouvelle sociabilité internationale ». En face de cet Evangile, il restera des incroyants ; mais même, ceux là diront, l'ayant lu : « Si c'était vrai pourtant ! »

ABEL MANSUY.



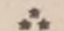
GEORGES BONNET : *Comment avoir un franc stable. Condition essentielle de la restauration financière.* Payot.

C'est pendant la guerre que par ses livres d'une si haute inspiration *L'âme du soldat* et les *Lettres à un Bourgeois de Paris*, le nom de Georges Bonnet devint familier au grand public.

Mais, en 1920, son œuvre à la Conférence de Madrid où comme délégué de la France il faisait adopter le franc or dans un rapport remarqué, et son étude sur les *Finances de la France* devaient le faire connaître plus particulièrement de tous les techniciens financiers.

Elu en 1924, député, membre de la Commission des Finances, délégué de la France à Genève, sous-secrétaire d'Etat à la Présidence, ministre du Budget, M. Georges Bonnet publie aujourd'hui : *Comment avoir un franc stable.*

La stabilité du franc, c'est la question essentielle. Quand elle sera réglée, il n'y aura plus de crise de trésorerie ni de crise budgétaire. Mais comment réaliser ce que tant de nations ont déjà accompli ? M. Georges Bonnet, qui a pu suivre de près l'expérience de la stabilisation autrichienne, nous l'explique dans cet ouvrage écrit avec tant de compétence, et où se trouve traité, avec une clarté qui le rendra compréhensible de tout le grand public, le problème du jour par excellence : l'avenir prochain du franc français, question que M. Bonnet a traitée aussi dans des conférences faites en Pologne et en Europe centrale en février dernier.



ROMANS

M. DUCARD : *Son péché.* (Edition de la Vraie France).

Un roman de Tolstoï parut jadis en traduction française avec ce titre : *Il faut avoir une âme.* L'héroïne de *Son péché*, Eléonore Bertol, « a une âme » ; plus encore que sa beauté, ce qui frappe en elle c'est

sa personnalité morale. Honnête et droite, sûre d'elle-même, scrupuleusement attachée au devoir et préoccupée de mettre ses actes en harmonie avec ses principes, elle est la femme forte à qui peut s'appliquer le mot de l'Ecriture : « Le cœur de son mari a confiance en elle... Elle lui fait du bien et non du mal. »

Quel orage, quel drame se déchainent dans cette âme énergique le jour où elle découvre qu'un sentiment défendu s'est glissé en elle ; quelle résistance elle y oppose ; quelles phases d'humiliations, de révoltes, d'abandon d'elle-même elle traverse, et comment elle retrouve la paix : voilà ce qui fait le principal intérêt du livre. En retraçant cette psychologie, la pensée de l'auteur s'est trouvée naturellement d'accord avec notre grande tradition classique qui veut que l'amour passionné

.... souvent de remords combattu
Paraisse une faiblesse et non une vertu.

Quoique l'auteur ne craigne pas de descendre dans les régions troubles d'où surgissent les tentations, son œuvre est entièrement saine. Elle nous laisse l'impression que la vertu la plus sûre d'elle n'est jamais à l'abri du péril et que, par conséquent, elle doit être, non seulement vigilante pour soi, mais indulgente pour les autres.

Ajoutons que le drame intérieur d'une psychologie si nuancée et si précise, se déroule dans le décor enchanté de la Toscane, dont la douceur pénètre et détend l'âme d'Eléonore. Détendu, le ressort n'est pas brisé...

